N° 17 1er Septembre 1918

GENERAL LIBRARY
OCT 12 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Anatole France	*Souvenirs.* — IV.	5
*******	*L'Odyssée de trois Régiments au Chemin des Dames.*	12
Louis Barthou	*Les Amours d'un Poète.* — IV.	22
Docteur Simon	*Une Campagne au Hedjaz.*	64
Mrs Alfred Sidgwick	*Le Sel de la Terre* (4e partie)	89
A. Ivanov	*A travers la Russie démente.*	128
René Milan	*Les Vagabonds de la Gloire* (3e série). — IV.	146
Maurice Lange	*Villars en Flandre* (1709-1712)	176
A. T.	*La Guerre Économique.*	193

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

... ET L'AMOUR ENSUITE,
par J.-H. Rosny aîné.

L'héroïne de J.-H. Rosny pourrait être assez bien définie par une formule dont s'est servi un autre romancier célèbre : « Un être de grâce enveloppant un être de force ». Sous le charme féminin, elle cache une énergie singulière et marche résolument à travers la vie vers ces deux buts : la fortune d'abord et l'amour ensuite. La psychologie de M. Rosny ne se borne point à la simple analyse des sentiments : elle contient tout le mystère frémissant de la vie. Et pour le dire, son style dispose de ressources d'expression qui nous étonnent toujours. A l'intérêt du récit s'ajoute pour le lecteur la sensation d'avoir regardé jusqu'au fond le plus secret des êtres.

ENTRE L'ESPAGNE ET LA FRANCE,
par Azorin (Martinez Ruiz).

M. Martinez Ruiz figure en bonne place parmi les écrivains espagnols qui défendent notre cause par la plume et la parole. Connaissant les liens intellectuels qui unissent la France et l'Espagne depuis un passé déjà lointain, il s'applique à donner à chacun des deux pays une idée exacte de l'autre : excellente méthode pour aider les Espagnols instruits à se libérer des préjugés que la propagande allemande dresse contre la France. Qu'il analyse telle page prophétique de Benjamin Constant sur le militarisme ou qu'il recherche ce que Mérimée ou Gautier doivent à l'Espagne. M. Martinez Ruiz témoigne d'un goût très vif pour notre littérature et d'une foi profonde dans l'idéal juste et humain pour lequel la France se bat. Le « francophile » qui a écrit ce livre est pour nous un ami aussi clairvoyant que dévoué.

UN INCONNU PASSA,
par Marie Laparcerie.

Madame Marie Laparcerie possède le don de l'émotion, qui est parmi les plus précieux. Son roman offre un certain charme douloureux auquel les lecteurs et surtout les lectrices ne sauraient manquer d'être sensibles. C'est bien un livre de femme, au meilleur sens du mot, c'est-à-dire un de ces ouvrages où le talent d'une femme déploie vraiment ses qualités propres et qui traitent de la sensibilité féminine avec une fraternelle sympathie.

ATTAQUONS-LES DONC CHEZ EUX !...
par l'Amiral Degouy.

Nous n'avons pas à présenter l'amiral Degouy à nos lecteurs : ils sont au courant de la campagne qu'il mène avec une infatigable persévérance en faveur d'une offensive combinée des flottes et des armées alliées contre l'Allemagne. Dans ce volume, il détermine avec précision les divers éléments d'un débarquement sur les côtes allemandes : nature de ces côtes, formation de la flotte et du corps expéditionnaire, descente à terre et premières opérations militaires. La réalisation d'un pareil projet porterait sans aucun doute un coup très rude à l'Allemagne, et peut-être la décision serait-elle obtenue sur le « front du Nord ». L'opinion et les pouvoirs publics ne sauraient donc porter trop d'attention à l'examen de ce grand problème stratégique.

LE PIRATE DE L'ILE LERN,
par Charles Le Goffic.

M. Charles Le Goffic, conteur hardi à l'imagination dramatique, est aussi un poète à l'âme tendre, comme le savent les lecteurs de *l'Amour breton*. C'est pourquoi *le Pirate de l'Ile Lern*, roman d'aventures, plein d'horreur et de tragique, nous offre une histoire amoureuse tout à fait attachante. La poésie des grèves et des roches armoricaines ajoute un mystère de plus à l'énigmatique figure du pirate. On sent passer à travers le livre le souffle des grands espaces marins.

LE NATIONALISME FRANÇAIS DE LA BELGIQUE,
par Raymond Colleye.

L'auteur est un dirigeant actif du mouvement wallon. Il entend par nationalisme la doctrine suivant laquelle il convient de ne pas séparer politiquement des groupes ethniques dont les caractères communs et les traditions font une même nation. La Belgique, sans être annexée à la France, devra être unie à elle par des liens étroits. M. Colleye présente et défend la thèse avec ardeur ; il aidera le public français à comprendre la question wallonne.

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1918

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1918

SOUVENIRS[1]

IV

LES AILES DE PAPILLON

Chaque fois que je passe dans le parc de Neuilly, il me souvient de Clément Sibille comme de l'âme la plus douce que j'aie jamais vue effleurer cette terre. Il achevait, je crois, sa dixième année quand je le connus. Plus vieux d'un an, l'âge me donnait sur lui une supériorité que mes fautes me firent perdre. Le sort ne me le laissa voir qu'un moment ; et, après tant d'années écoulées, je crois le voir encore dans le feuillage, à travers une grille, quand je traverse le parc de Neuilly.

Monsieur et madame Sibille y avaient une demeure où, dans la belle saison, j'allais avec mes parents passer quelquefois l'après-midi du dimanche. Madame Sibille, qui se nommait Hermance, blanche, menue, souple, les yeux verts, les pommettes larges, le menton pointu, représentait assez bien la chatte métamorphosée en femme et gardant quelques traits de sa première nature. Isidore Sibille, son mari, long et triste, tenait de l'échassier. C'est ainsi que ce couple apparaissait à mon père qui cherchait volontiers, à l'exemple de Lavater, sur les figures humaines une ressemblance animale et en tirait des indices de caractère et de tempérament, mais d'une

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1918.

335206

façon si vague et si hasardeuse que je serais fort en peine de dire ce qu'il inférait au juste de ces apparences échassière et féline. Tout ce que je sais de M. Sibille, c'est qu'il dirigeait une grande fabrique de cachemires français. J'ai entendu dire à ma mère que l'impératrice Eugénie portait quelquefois de ces cachemires pour encourager l'industrie nationale, et que c'était là une des obligations les plus pénibles qui pussent incomber à une souveraine, tant les couleurs de ces cachemires blessaient la vue. On remarquait qu'Hermance ne portait jamais de ces châles français.

La maison Sibille, dans le parc de Neuilly, était blanche, flanquée d'une tourelle et précédée d'un perron qui dominait une belle pelouse sur laquelle un jet d'eau s'élevait, au centre d'un bassin de pierre. C'est là que m'apparaissait, sur le sable des allées, frêle et toujours près de s'envoler, Clément Sibille. Il avait des yeux bleus limpides, un teint d'une blancheur éclatante, des traits d'une extrême finesse. Ses cheveux blonds, très courts, frisaient sur sa tête ronde ; mais ses oreilles, loin de se rabattre sur l'os temporal, y étaient perpendiculaires et déployaient largement des deux côtés de la tête leurs pavillons d'une grandeur extraordinaire et découpés par un jeu singulier de la nature en ailes de papillon. Transparentes, elles se coloraient, à la lumière, de rose et d'incarnat et brillaient de lueurs éclatantes. On ne s'apercevait pas que ce fussent de grandes oreilles, et l'on croyait voir de petites ailes. Du moins c'est l'image que me trace ma mémoire. Clément était très joli, mais étrange.

Je disais :

— Clément a des ailes de papillon.

Et ma mère me répondait :

— Les peintres et les sculpteurs représentent de même Psyché avec des ailes de papillon ; et Psyché fut épousée par l'Amour et admise dans l'assemblée des dieux et des déesses.

Un plus savant que moi en iconographie mythologique aurait pu objecter à ma chère maman que Psyché ne portait pas ses ailes des deux côtés de la tête, à la place des oreilles.

Clément était d'essence aérienne. Il se faisait remarquer par une façon bizarre de courir par petits bonds, en se jetant de côté, et semblait le jouet des vents. L'ingénuité de ses

amusements, la puérilité de ses manières et la maladresse infantile de ses gestes offraient un contraste attendrissant avec sa bonté qui semblait d'un âge plus mûr, tant elle montrait de force et de mâle constance. Son âme était transparente et pure comme son teint, sereine comme son regard. Il parlait peu et toujours affectueusement. Il ne se plaignait jamais, quoiqu'il eût de perpétuels sujets de plaintes. Les maladies prenaient volontiers pour séjour sa chétive personne et s'y succédaient sans intervalle, fièvre scarlatine, fièvre muqueuse, fièvre typhoïde, rougeole, coqueluche. Et peut-être, un mal dont on ignorait alors la nature, la tuberculose, avait-elle envahi sa poitrine étroite. Et quand la maladie lui donnait congé, il n'en était pas quitte envers le sort. Il lui arrivait des accidents si extraordinaires et si fréquents qu'il semblait qu'une puissance invisible s'appliquât à le persécuter. Mais toutes ces disgrâces tournaient à son avantage par l'occasion qu'elles lui donnaient de montrer sa douceur inaltérable. Communément, il glissait, chancelait, butait, bronchait, trébuchait de toutes les manières concevables et inconcevables, se cognait contre tous les murs, se pinçait le doigt à toutes les portes et c'était un perpétuel renouvellement de ses ongles; il se faisait des coupures aux mains en taillant ses crayons ; il se logeait en travers du gosier une arête de chaque poisson que les lacs, les étangs, les ruisseaux, les rivières, les fleuves et les mers lui destinaient et qu'accommodait Malvina, la cuisinière des Sibille. Un saignement de nez le prenait au moment d'aller voir Robert-Houdin ou de faire une promenade à âne, dans le bois de Boulogne, et, en dépit de la clef qu'on lui mettait sur le dos, il tachait son gilet neuf et son beau pantalon blanc. Un jour, sous mes yeux, comme il voltigeait à son habitude sur la pelouse, il tomba dans le bassin. De peur d'un rhume, d'une maladie de poitrine, on prit de grands soins pour le réchauffer. Je le vis dans son lit, sous un monstrueux édredon, coiffé d'un béguin à fleurs, riant aux anges. Il s'excusa, en me voyant, de m'avoir laissé seul, sans distraction.

Je n'avais ni frère, ni compagnon avec qui je pusse me comparer. En voyant Clément, je découvrais que la nature m'avait donné une âme agitée, pleine de trouble et d'ardeur,

gonflée de vains désirs et de folles douleurs. Rien n'altérait le calme de son âme. Il ne tenait qu'à moi d'apprendre de lui que notre bonheur ou notre malheur dépend moins des circonstances que de nous-mêmes. Mais j'étais sourd aux leçons de la sagesse. Heureux encore si je n'eusse opposé à l'exemple du bon petit Clément celui d'un enfant violent dans ses jeux, insensé et malfaisant. Je fus cet enfant-là, je le fus au jugement du monde. Dois-je alléguer, pour me justifier, la nécessité, maîtresse des hommes et des dieux, qui me conduisit comme elle conduit l'univers? Dois-je alléguer l'amour de la beauté qui m'inspira cette fois comme il inspira ma vie entière, dont il fut le tourment et la joie? A quoi bon? Jugea-t-on jamais personne selon les principes de la philosophie naturelle et les lois de l'esthétique? Mais exposons les faits.

Un après-midi d'automne, nous fûmes autorisés, Clément et moi, à nous promener seuls sur le boulevard qui passe devant la maison Sibille. Ce boulevard n'était pas tel alors qu'il est aujourd'hui, bordé par les grilles uniformes qui ferment les jardins. Plus rustique, plus mystérieux et plus beau, il longeait une grande étendue du parc royal, clos de murs. Les feuilles mortes tombaient des grands arbres dans un poudroiement de lumière et jonchaient d'or le sol où nous marchions. Clément, qui sautillait, me devança de quelques pas et je vis que sa casquette de drap noir, toute garnie de gros galons grenat, triste de couleur et laide de forme, cachait les jolies petites boucles de ses cheveux blonds et opprimait les pavillons merveilleux de ses oreilles. Cette casquette me déplut. J'eus le tort de n'en pas détourner mes regards et elle me causa un malaise croissant. Enfin, ne pouvant la souffrir, je demandai à mon compagnon de l'ôter. Cette demande, à laquelle il ne trouvait sans doute aucune raison, ne lui parut pas mériter de réponse. Il continua ses petites envolées avec sérénité. Je le pressai une deuxième fois et sans grâce d'ôter sa casquette.

Surpris de mon insistance :

— Pourquoi? — demanda-t-il doucement.

— Parce qu'elle est laide.

Il crut que je plaisantais et se tint néanmoins sur ses gardes, et quand j'essayai de la lui arracher, il repoussa ma tentative

et raffermit sa casquette sur sa tête d'une main prudente et soigneuse, car il aimait sa casquette et la trouvait belle. Je tentai deux fois encore de m'emparer de l'odieuse coiffure. A chaque fois, il l'enfonçait plus profondément sur sa tête et la rendait plus odieuse encore. Dépité, j'interrompis mes attaques, non sans arrière-pensée. Son joli visage, empreint d'une surprise douloureuse, reprit vite son air naturel de paisible innocence. Que n'ai-je été touché par la pureté de son regard confiant! Mais un esprit de violence était en moi. J'observai attentivement mon ami et soudain, d'un geste rapide, je saisis la casquette et la lançai par-dessus le mur, dans le parc de Louis-Philippe.

Clément ne prononça pas une parole, ne poussa pas un cri. Mais il me regarda d'un air de surprise et de reproche qui me fendit le cœur ; et ses yeux brillaient de larmes. Je demeurais stupide, ne pouvant croire que j'eusse accompli un acte si criminel, et je cherchais encore sur la tête ailée et bouclée de Clément la casquette fatale. Elle n'y était plus; n'y pouvait pas revenir. Le mur était très haut, le parc vaste et solitaire. Le soleil descendait à l'horizon. De peur que Clément ne prît froid ou plutôt dans le trouble que me causait la vue de sa tête nue, je le couvris de mon chapeau tyrolien qui lui cachait les yeux et lui rabattait tristement les oreilles. Et nous regagnâmes en silence la maison Sibille. On devine comment j'y fus accueilli.

Mes parents ne me ramenèrent plus chez leurs amis de Neuilly. Je ne revis plus Clément. Le pauvre petit disparut bientôt de ce monde. Ses ailes de papillon grandirent et, quand elles furent assez fortes pour le porter, il s'envola. Sa mère désolée essaya, en vain, de le suivre. Métamorphosée en chatte par la faveur du ciel, elle le guette en miaulant sur les toits.

DIVAGATION

Après avoir barbouillé déjà beaucoup de papier avec mes souvenirs d'enfance, je retrouve dans un coin de ma mémoire un jugement que ma mère porta sur moi, quand j'étais petit. Un jour qu'elle devait m'emmener à la promenade, elle mit

à m'habiller un temps qui me parut long. Et lorsqu'enfin elle se montra riante et parée, je lui jetai un regard sombre (paraît-il) et lui déclarai que je renonçais à cette promenade, à toutes les promenades, à tous les plaisirs, à tous les biens de ce monde, dès ce jour et pour la vie.

— Comme cet enfant est violent, — soupira ma mère.

Ce jugement ne me paraît pas juste malgré les faits qui l'ont motivé. Il est vrai qu'en me comparant à mon gentil ami qui s'envola un jour sur des ailes de papillon, je m'aperçus spontanément que je n'étais ni doux, ni placide comme lui. Et, à la vérité, mes désirs, plus ardents que ceux de la plupart des enfants, cédaient plus promptement que les leurs à la nécessité. Dès mon âge le plus tendre la raison exerça sur moi un puissant empire. C'est dire que j'étais un être singulier, car tel n'est pas le cas de la plupart des individus de mon espèce. De toutes les définitions de l'homme, la plus mauvaise me paraît celle qui en fait un animal raisonnable. Je ne me vante pas excessivement en me donnant pour doué de plus de raison que la plupart de ceux de mes semblables que j'ai vus de près ou dont j'ai connu l'histoire. La raison habite rarement les âmes communes et bien plus rarement encore les grands esprits. Je dis la raison et, si vous me demandez comment je prends le terme, je vous répondrai que je le prends dans le sens vulgaire. Si j'y attachais une acception métaphysique, je ne le comprendrais plus. J'entends le mot comme l'entendait la vieille Mélanie qui « oncques lettre ne lut ». J'appelle raisonnable celui qui accorde sa raison particulière avec la raison universelle, de manière à n'être jamais trop surpris de ce qui arrive et à s'y accommoder tant bien que mal ; j'appelle raisonnable celui qui, observant le désordre de la nature et la folie humaine, ne s'obstine point à y voir de l'ordre et de la sagesse; j'appelle raisonnable enfin celui qui ne s'efforce pas de l'être.

Je pense que je fus celui-là. Mais de bonne foi, en y songeant, je ne le sais pas et ne me soucie pas de le savoir. Incrédule à l'oracle de Delphes, loin de chercher à me connaître moi-même, je me suis toujours efforcé de m'ignorer. Je tiens la connaissance de soi pour une source de soucis, d'inquiétude et de tourments. Je me suis fréquenté le moins possible. Il

m'a paru que la sagesse était de se détourner de soi-même, de s'oublier soi-même ou de s'imaginer autre qu'on n'est et par la nature et par la fortune. Ignore-toi toi-même, c'est le premier précepte de la sagesse.

S'il est vrai que Montaigne composa ses *Essais* pour étudier son propre individu, cette recherche lui dut être plus cruelle que les pierres qui lui déchiraient les reins. Mais je crois qu'il fit son livre tout au contraire pour se distraire et s'amuser, pour se divertir et non pour s'avertir.

Et que l'on ne dise pas que ce sermon sur l'éloignement de soi-même est étrangement placé dans un livre où l'on ne se quitte pas un moment. Je suis une autre personne que l'enfant dont je parle. Nous n'avons plus en commun, lui et moi, un atome de substance ni de pensée. Maintenant qu'il m'est devenu tout à fait étranger, je puis en sa compagnie me distraire de la mienne. Je l'aime, moi qui ne m'aime ni me hais. Il m'est doux de vivre en pensée les jours qu'il vivait et je souffre de respirer l'air du temps où nous sommes.

(A suivre.)

ANATOLE FRANCE

L'ODYSSÉE DE TROIS RÉGIMENTS

AU CHEMIN DES DAMES (MAI 1918)[1]

Le critique militaire allemand Stegemann déclarait, quelque temps après les furieux combats de la fin de mai, que « les Bretons par *leur farouche conduite* à Pinon avaient rendu difficile l'avance des Allemands sur Soissons et permis à Foch de lancer ses réserves entre Soissons et Villers-Cotterets ».

Nous allons, à présent que le recul exigé nous permet de le faire, tenter de raconter cette résistance héroïque qu'opposèrent, pendant quatre jours, trois régiments d'origine armoricaine à la formidable poussée ennemie sur le Chemin des Dames.

DISPOSITIF DE LA DIVISION

Depuis le mois de janvier 1918, la 61e division, commandée par le général Modelon, tient dans le secteur de Crouy, le long de la berge sud du canal de l'Ailette, un front de 8 kilomètres environ : le 219e régiment d'infanterie à droite, dans la forêt de Pinon, le 265e à gauche tenant les monts d'Antioche et des Singes, le 264e au centre, entre la vallée Guerbette et Pinon.

AVANT L'ATTAQUE ALLEMANDE

Depuis quelque temps, le secteur est paisible, l'artillerie ennemie tire à peine. Ce calme anormal, s'il réjouit les soldats,

1. Voir la feuille *Soissons* de la carte au $\frac{1}{80\,000^e}$.

préoccupe et inquiète les chefs, d'autant plus que les 24, 25 et 26 mai on a perçu des bruits importants d'automobiles et de trains dans la direction de Laon. Les observatoires signalent une circulation inaccoutumée d'isolés. Que se prépare-t-il, là-bas, derrière ce voile de brume qui gêne étrangement notre aviation?

Le 26 mai, le général Modelon envoie au général de Maud'huy, commandant le 11e corps d'armée, une lettre résumant les comptes rendus quotidiens qui signalent le changement d'attitude de l'adversaire, et demandant une augmentation de munitions pour l'artillerie, ainsi que des tirs d'artillerie lourde.

Des coups de main sont organisés dans la nuit du 25 au 26 mai pour tâcher d'obtenir des renseignements plus précis. Deux prisonniers faits par la 61e division n'en fournissent aucun ; au contraire, deux autres, capturés par la division de droite, déclarent qu'une attaque importante se déclenchera le 27 au matin, ayant pour objectif le Chemin des Dames, la préparation d'artillerie devant commencer à 1 heure.

En raison des différents indices, le général commandant le corps d'armée, donne, à 15 heures, l'ordre de prendre le dispositif préparatoire d'alerte. A 17 heures, le général commandant l'armée donne l'ordre de prendre le dispositif d'alerte générale à partir de 19 heures. Le bataillon de réserve de Neuville-sur-Margival est porté vers la droite, à Sancy, avant 1 heure du matin.

La 21e division fait savoir que les Allemands scient les arbres au nord du canal et tentent de rétablir les passerelles. Il n'y a plus de doute possible. C'est l'attaque. Chacun se recueille et se prépare, pendant que la nuit descend sur les tranchées.

JOURNÉE DU 27 MAI

A 1 heure du matin, le 27 mai, comme on s'y attendait, l'ennemi déclenche sur tout le secteur un bombardement d'une extrême violence, dans lequel il intercale de nouveaux obus toxiques qui provoquent des nausées, des picotements des yeux, de la gorge et du nez, et même, chose affreuse, des vomissements dans le masque. Les communications télé-

phoniques ne peuvent être faites qu'à travers le masque; d'ailleurs, toutes les lignes sont bientôt coupées.

La forêt de Pinon, formant cuvette, les ravins de Vauxaillon, d'Allemant et de Laffaut sont inondés de gaz qui provoquent des cas d'intoxication jusqu'à 12 kilomètres en arrière des lignes.

Vers 4 heures 30, sous la protection de cette nappe de gaz, les Allemands franchissent le canal et, employant des liquides enflammés, parviennent à submerger la première ligne du 264e, placé au centre du secteur, et du régiment de la 21e division qui se trouve à droite de la forêt de Pinon. Ils s'infiltrent ensuite rapidement par les ravins et se rabattent, encerclant complètement les deux bataillons du 219e qui tiennent la forêt de Pinon et trois compagnies du bataillon de réserve placé un peu en arrière.

Le capitaine Poullaouec, commandant une compagnie de mitrailleuses, entouré par les Allemands, essaye de se dégager à coups de revolver et est abattu par un soldat ennemi. Le capitaine Leussier, commandant le bataillon de réserve, apprend par un coureur qu'un de ses commandants de compagnies, le lieutenant Delpech est entouré et se défend héroïquement dans un boyau avec ses hommes. Il réunit immédiatement les éléments qui sont à côté de lui et tente par trois contre-attaques de le dégager, sans pouvoir y parvenir. S'apercevant que l'ennemi, qui avance avec une rapidité foudroyante, est déjà derrière lui, il se décide à battre en retraite, pour ne pas être pris à son tour. Avec le lieutenant Troussel, le lieutenant Deygout et 15 hommes, il se bat pendant cinq heures, du Grand Vivier à l'Ange Gardien, constamment tourné et se dégageant grâce à une grande présence d'esprit et un « cran » qui en impose aux Boches.

Le soldat Taillé, atteint d'une balle en pleine poitrine et vomissant le sang, continue à faire le coup de feu.

De 8 heures à 9 heures 30, l'héroïque petite troupe se maintient à 250 mètres au nord de l'Ange Gardien à proximité de la route de Chavignon à Crouy. Mais les Allemands débordent sur la gauche. A 9 heures 30, débouchant du Chemin des Dames, 250 ou 300 hommes, entendant les feux de mousqueterie, se mettent à courir vers l'Ange Gardien pour couper la retraite au groupe.

Le caporal Debelut et le caporal Granval prennent une mitrailleuse, la dernière caisse de cartouches, s'installent sur la route même et arrêtent net la colonne allemande, ce qui permet au capitaine Leussier de se replier sur l'Ange Gardien et aux artilleurs du nid de batteries qui se trouvait là, de faire sauter leurs pièces.

Le repli continue en bon ordre. Des territoriaux, des artilleurs, des hommes du génie, se joignent aux fantassins, et tous font face à l'ennemi sans se laisser intimider ni démoraliser.

Pendant ce temps, les deux bataillons encerclés dans la forêt de Pinon continuent à résister farouchement, sous les ordres du lieutenant-colonel Le Gallois, des commandants Pérès et Muller. On n'a de nouvelles d'eux que par pigeons voyageurs.

Les dépêches que ceux-ci apportent sont émouvantes :

7 heures 10. — Bombardement violent a commencé sur réduit Quimper. Orangerie (de Pinon) prise et plateau de Chavignon. Sommes isolés. *Résisterons jusqu'au bout.*

8 heures 15. — La situation est la suivante : le 264e régiment d'infanterie ayant cédé, la compagnie de l'écluse tournée sur sa gauche se replie sur le réduit Romans, s'appuyant à droite à la 18e qui tient encore le P. A. Marais, en entier. Nous faisons face à l'ouest dans le réduit Romans et *nous tiendrons le plus longtemps possible.*

11 heures. — Bataillons Muller et Pérès tiennent toujours forêt de Pinon et le bois Dherly avec bataillon Lascazes du 137e régiment d'infanterie ; ils organisent la défense et attendent d'être dégagés.

Enfin, à 15 heures 55, alors qu'il est impossible de tenter quoi que ce soit pour dégager les valeureux soldats, un dernier message du commandant Muller rend compte de la situation dans les termes suivants d'une simplicité émouvante :

Nous tenons toujours dans le réduit Romans. Nous sommes complètement encerclés. Le centre de résistance à droite (bataillon Pérès), est pris de flanc et subit une pression extrêmement forte. Tout le monde a fait son devoir de la façon la plus extrême, officiers et soldats. Il ne reste plus que le quart de l'effectif. Vous pouvez venir nous chercher. *Nous tiendrons encore une demi-journée.*

N'est-ce pas admirable? On comprend aisément le mot de Stegemann quand il parle de la « farouche conduite des Bretons ».

Le bataillon du 264e (régiment du Centre) ayant été submergé et un seul officier, le sous-lieutenant Bouzereau, ayant pu se dégager grâce à sa connaissance du terrain et à son sang-froid, le général Modelon a envoyé l'ordre au bataillon de réserve de la creute Saint-Blaze (un kilomètre de Nanteuil-la-Fosse), commandé par le capitaine Bockler, de se porter à la creute d'Allemant, à la disposition du commandant Vannier, commandant le régiment.

Il est 7 heures. Le capitaine Bockler se porte de sa personne en avant, par le Moulin de Laffaux. Il est tout d'abord surpris par l'allongement du tir de l'artillerie ennemie. Comme il traverse la route, il reçoit des coups de fusil tirés par des patrouilles boches débouchant du Moulin de Laffaux. Il déploie aussitôt son bataillon. Le lieutenant Guillet, qui commande une compagnie, s'aperçoit que les Allemands s'infiltrent à droite par un ravin et prend l'initiative heureuse de s'établir en crochet défensif, évitant ainsi l'encerclement.

Quelques soldats du génie commandés par un lieutenant qui, à ce moment-là, reçoit une balle en plein front, s'adjoignent à la compagnie Guillet.

Des groupes ennemis débouchent dans les « Trous de Laffaux » où se trouvait le poste de commandement du général Bulleux qui a pu s'échapper à grand'peine. Le bataillon Bockler ouvre le feu et arrête l'ennemi. Il résiste derrière un talus, son flanc droit étant couvert par une compagnie du génie commandée par le capitaine Heurtematte qui vient de se joindre aux fantassins.

A ce moment, le capitaine Gardeur, de l'état-major de la division, envoyé en reconnaissance et qui, très bravement et très heureusement, a rassemblé les unités éparses, oriente le bataillon sur la deuxième position à hauteur de Vaugeny-Margival.

Le commandant Vannier, commandant le 264e, a tenu dans son poste de commandement dans la creute d'Allemant dont la défense a été organisée par le capitaine Aubin, tué quelques instants après. Il a pu s'échapper et rejoint le bataillon Bockler avec le commandant Baumann et quelques éléments du bataillon de soutien. Tout ce monde regroupé tient tout l'après-midi sur la deuxième position, malgré l'épuisement inquiétant des munitions.

Des masses ennemies débouchent dans le ravin de Laffaux. Deux batteries montées viennent s'installer en pleine vue. Une section de mitrailleuses, commandée par le sergent Paris, met le désordre dans l'une d'elles. Néanmoins, elles parviennent à prendre position et ouvrent le feu, en même temps que les minenwerfer, et une attaque furieuse des Allemands est déclenchée. Ceux-ci parviennent jusqu'aux tranchées, où s'engage une terrible lutte corps à corps, pendant laquelle le capitaine Thibout et le capitaine Piron sont tués en se défendant héroïquement à coups de grenades.

A la tombée de la nuit, le secteur étant passé à un régiment d'une autre division, les débris du 264e se reforment dans la région de Margival-Vuillery. Le commandant Vannier a été évacué à la suite d'une commotion par obus et c'est le commandant Thomas, arrivant de permission, qui prend le commandement du régiment.

Les deux bataillons du 265e régiment d'infanterie qui tiennent la gauche du secteur (mont des Singes et mont d'Antioche) subissent eux aussi un terrible assaut, sous le commandement du chef de bataillon du Plessis et du capitaine Gelly, ils opposent une résistance admirable qui bloque l'aile droite allemande qui cherche à s'étaler et à se rabattre sur le tunnel de Vauxaillon.

De 2 heures 30 du matin à 3 heures 45 l'ennemi passe le canal, de 3 heures 45 à 4 heures 30, il écrase sous ses projectiles et force la ligne principale sur la voie ferrée de Laon à Soissons. Un des groupes de gauche du bataillon du Plessis, commandé par le sergent Pasques, réussit à dégager et vient renforcer le groupe limite de gauche, où se trouve le P. C. du lieutenant Grancamp, commandant la 23e compagnie. Là, cet énergique officier, avec 25 hommes, tient tout le jour, vingt fois assailli par des ennemis nombreux qu'il repousse sans cesse, leur inspirant une telle terreur qu'ils n'osent déboucher que quelques minutes après son départ par ordre à 16 heures 45 après treize heures de lutte opiniâtre. C'est du haut du talus de la voie ferrée et, à la fin, pardessus ce talus, que les grenades sont lancées sur les Boches.

De 4 heures 30 à 6 heures l'ennemi en masse (plus d'un

régiment) garnit les pentes nord du mont des Singes, mais ne réussit à prendre pied que sur l'éperon voisin du ravin d'Ailleval. Sur ce point, le sous-lieutenant Chassier, encerclé avec sa section, tient pendant cinq heures et n'est réduit qu'à 11 heures, après avoir infligé de lourdes pertes à ses adversaires.

Le reste du bataillon du Plessis, réduit à huit sections d'infanterie après le pilonnage auquel il a été soumis, se maintient jusqu'à 14 heures 45 sur la ligne de soutien. L'âme de cette résistance est le capitaine Lanoë, admirable entraîneur d'hommes, tenace et lucide dans le danger, secondé admirablement par le lieutenant-mitrailleur Ruhl, les sous-lieutenants Daire et Chailloux et le sous-lieutenant Bardon, qui est tué au moment où il bondit sur l'ennemi pour entraîner sa section à une contre-attaque destinée à dégager le lieutenant Grancamp.

L'ennemi se presse sur les pentes. Nos grenades et nos fusils-mitrailleurs font des vides dans ses rangs. Alors, pour nous empêcher de tirer, il pousse devant lui quatre brancardiers français prisonniers. Nos hommes tirent quand même, si habilement, qu'aucun des brancardiers n'est atteint. Dans le désordre ils parviennent même, tous les quatre, à rejoindre nos lignes. Alors les Allemands députent un sergent, également prisonnier, pour déclarer que le bataillon est encerclé, qu'aucun secours ne peut lui venir et qu'il n'a plus qu'à se rendre. Déjà, ils avaient sommé le sous-lieutenant Chassier, pris à 11 heures, de donner l'ordre à nos tireurs de cesser le feu et de se rendre. Naturellement cet officier avait refusé avec indignation. La nouvelle démarche n'a pas plus de succès que la première, malgré la menace de massacrer les prisonniers dont elle est accompagnée. Le commandant du Plessis donne l'ordre de tenir de plus belle et de faire aux Allemands le plus de mal possible pour venger leurs victimes dans le cas où ils mettraient leur menace à exécution.

Une contre-attaque est tentée pour dégager les prisonniers. Conduite par le sous-lieutenant Daire, elle réussit à progresser jusqu'à eux. Le caporal Coudert (aujourd'hui sergent et médaillé) marche en tête, tue trois Allemands et s'empare d'une mitrailleuse. On fait deux prisonniers. Le bataillon

ouvre le feu sur des colonnes de voitures qui descendent de Brancourt par le bois Mortier. L'artillerie ferait là du bon travail, mais nos batteries, assaillies par derrière dès 8 heures 30, restent silencieuses.

Les Allemands ont débordé la droite des deux bataillons qui sont menacés d'encerclement. On surveille attentivement les voies de retraite qui restent. A 15 heures, le commandant du Plessis reçoit l'ordre de se replier. Sans hâte, il donne ses instructions pour le mouvement, qui commence à 16 heures 45, après celui du bataillon de gauche et s'exécute dans le plus grand ordre vers la ferme Montgarni et Margival.

A 17 heures 30, les crêtes de Vauxaillon et de Bessy sont franchies. L'ennemi débouchant de Laffaux, suit et envahit Neuville-sur-Margival vers 18 heures, quand nos derniers éléments viennent d'en sortir.

Plus de deux régiments allemands s'étalent sur le terrain, après avoir été contenus pendant une journée entière par deux bataillons extrêmement éprouvés, sans soutien d'artillerie.

Cette journée du 27 mai 1918, comptera parmi les plus dures, mais aussi parmi les plus glorieuses de la guerre.

Le 219e est réduit à un capitaine, deux lieutenants et quelques hommes. Le 264e se regroupe à Vuillery pendant la nuit et ne forme plus qu'un bataillon de 250 hommes sous les ordres du commandant Thomas. Le 265e se place entre Sorny et Margival. Le bataillon venant de Sancy et traversant tout le champ de bataille, est attendu pour renforcer les débris du bataillon du Plessis.

JOURNÉE DU 28 MAI

Les Allemands ayant enlevé le point Rouge au sud-est de Vuillery, le général Modelon qui a porté son poste de commandant à la « Montagne-Neuve » (un kilomètre au nord de Vauxrot) donne des ordres pour un redressement face à l'est. La matinée et le commencement de l'après-midi sont employés par les éléments des 265e, 264e et les quelques hommes du 219e, à réaliser ce changement de front difficile. Dès le matin, les Allemands ont attaqué et fait une percée à Montgarni. Le sous-lieutenant Daire encerclé dans le bois a

réussi à se dégager. L'ennemi atteint les abords de Vuillery que défendent énergiquement une partie du bataillon du Plessis et des éléments du bataillon Ferran, puis glisse sur la droite le long de la route de Soissons, dans les fonds de Braye et de Sous-la-Perrière.

Les deux bataillons du 265e doivent alors se retirer sur les pentes est de Braye, où se livre un dur combat pendant lequel le sous-lieutenant Molinier fait une charge à la baïonnette qui dégage quelques prisonniers français.

Le 264e, lui, se replie en combattant sur Braye devant lequel une contre-attaque furieuse du lieutenant Petit parvient à bloquer les Allemands pour un temps.

A 19 heures 30, les Allemands ont pénétré dans Crouy, et font des efforts pour élargir leurs gains vers l'ouest, en poussant des éléments dans le fond du ravin qui joint Crouy à la Montagne-Neuve. Dans la soirée, de petits combats locaux se livrent à la Verrerie de Clamecy.

A 21 heures, le P. C. de la division est porté à Cuffes, puis à Pasly. Le général Modelon, son chef d'état-major, le chef d'escadron Gellion, et leurs officiers y arrivent vers 22 heures 30, après avoir subi sur la route, vers Bois-Roger, un tir de harcèlement qui tue ou blesse une dizaine de téléphonistes ou cyclistes de liaison.

JOURNÉE DU 29 MAI

L'ennemi, ayant déjà les éléments dans Soissons, tente avec acharnement de forcer le passage au nord, par la Verrerie de Vauxrot. Un succès dans cette direction lui permettrait de couper le passage sur les ponts de l'Aisne, à tous les éléments de la 61e et de la 151e division, renforcés par ceux de la 170e division.

Le 265e et les sapeurs du génie, des compagnies 11-13 et 11/63 du 4e génie, défendent la ligne Cuffies-Vauxrot et empêchent les Allemands d'opérer un mouvement tournant par le pont de Bois-Roger. La compagnie Grandcamp subit un violent assaut sur la Montagne-Neuve, et parvient à repousser ses adversaires.

Dans le courant de la matinée, la poussée allemande

s'exerce au nord vers le mont de Cuffies. Une première attaque est rejetée ; à 10 heures, une deuxième attaque plus violente fait céder tous les éléments. Une mitrailleuse a été abandonnée pendant le repli. Le caporal Pichon revient tout seul sur ses pas et la ramène sous une pluie de balles. La progression des Boches se prononce dans les ravins dans la direction de Chavigny. Le P. C. de la division se transporte à Pommiers.

Au cours de la nuit arrive l'ordre de relève de la 61e division par la 170e. Le général Bulleux, commandant l'infanterie divisionnaire, rend compte aussitôt que, malgré l'épuisement de ses fantassins et la réduction de leurs effectifs (700 fusils environ), il est de son devoir de surseoir à la relève qui lui est offerte, en raison de l'imminence d'une attaque. Les mouvements de relève sont remis à la nuit du 30 au 31.

JOURNÉE DU 30 MAI

Vers 15 heures, l'ennemi ayant progressé par la vallée de Chavigny, les 264e et 265e se reportent sur les pentes ouest du ravin de Pasly où la résistance opiniâtre va jusqu'au corps à corps. Les débris du bataillon du Plessis se couvrent encore de gloire en faisant barrage sur la route de Pasly à l'Aisne. En fin de journée les éléments de la valeureuse division sont regroupés derrière la 170e division pour être mis en route dans la nuit vers l'arrière.

Telle est, brièvement racontée, l'odyssée épique de ces trois régiments qui se sont battus sans arrêt pendant quatre jours, disputant pied à pied à un ennemi considérablement supérieur en nombre le sol sacré de la Patrie. Certains éléments sont restés trois jours sans manger, tous sont restés quatre jours et quatre nuits sans dormir. Leur ténacité a permis au commandement d'amener ses réserves ; leur valeur a usé l'ennemi, qui subit des pertes assez importantes pour n'être pas en état de pousser sérieusement de l'avant par la suite.

Honneur à ces braves et à leurs chefs, qui se sont sacrifiés avec un héroïsme splendide, et ont su compenser une situation inégale, en jetant dans la balance le poids de leur dévouement et de leur courage.

***

LES AMOURS D'UN POÈTE[1]

(Documents inédits sur Victor Hugo)

Les documents publiés au chapitre précédent éclairent en partie la crise qui faillit rompre vers la fin de 1833 les relations amoureuses de Victor Hugo et de Juliette. Ce fut une crise grave, mais on en dénaturerait le caractère et on en méconnaîtrait la vraie cause si on la rattachait uniquement aux embarras financiers qui avaient si tragiquement aggravé la situation de la maîtresse du poète. La jalousie de Victor Hugo y avait, je crois, joué le rôle essentiel. Sans que je puisse dire de quel côté ses soupçons s'égaraient, je suis sûr que, rendu méfiant par le passé, il doutait de la fidélité de Juliette. Les mauvaises camarades, non contentes d'avoir chassé de la scène une rivale qui les éclipsait, à défaut d'un talent égal au leur, par l'éclat de sa beauté, répandaient sur la vie privée de la femme des bruits calomnieux et salissants. L'énergie de ses protestations indignées ne suffisait pas à la défendre contre la jalousie toujours éveillée et trop aisément surexcitée de Victor Hugo. L'année 1833 s'acheva dans ce drame.

A l'occasion du 1er janvier 1834, Juliette écrivit à Victor Hugo une lettre tendre et humble par laquelle elle essayait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet, du 1er et du 15 août 1918.

de reconquérir sa confiance, si fortement ébranlée. Il faut la citer. « A toi, mon Victor, je n'ose rien te dire, devine-moi et fais de moi ce que tu voudras. Je t'aime, le souvenir du passé et la crainte de l'avenir m'empêchent de te le dire comme autrefois ; oublie le passé, charge-toi de l'avenir, et je retrouverai la faculté de te dire : je t'aime, comme je le sens. Je t'aime. »

Fermé ou négligé depuis le 27 décembre 1833, le petit carnet d'amour ne se rouvrit que deux semaines après, mais de quelle façon ! Sur une page portant imprimé le seul mot « Souvenir », Victor Hugo écrivait : « *13 janvier, onze heures et demie du soir. Aujourd'hui encore son amant, demain...* » Les points suspensifs exprimaient les doutes qui agitaient son âme. L'amour dans lequel il vivait depuis dix mois allait-il brusquement et définitivement sombrer? Inquiet, soupçonneux, mais toujours passionnément amoureux, exalté par sa passion et meurtri par sa jalousie, le poète, quelque soir, résolut d'en finir et il remit son sort à la loyauté et à la conscience de Juliette. Il lui dit : « Si tu me trompes, ton devoir d'honnête femme est de me quitter. Je sors, et dans ce cas, je ne te retrouverai pas dans une heure. Si tu ne me trompes pas, reste. Agis comme devant Dieu. » Et d'autre part il lui proposa un voyage. Juliette resta. Il la retrouva et elle ne voyagea pas. Rassuré par l'épreuve, Victor Hugo reprit le carnet d'amour et il écrivit :

Le hasard a mis cette date exprès. (L'agenda marquait un 17.) *C'est la date de notre vie qui recommence, ou plutôt ce n'est pas le hasard, il n'y a pas de hasard, c'est Dieu, Dieu qui est bon et qui ne veut pas que tes beaux yeux s'éteignent dans les larmes et mon esprit dans la douleur. Tes yeux et mon esprit, ta beauté et ma pensée, ce sont deux choses que Dieu a faites et qu'il a voulu sauver. Hélas ! une séparation comme celle-là eût tout détruit. L'absence, mon amie, a un souffle horrible qui éteint l'amour ou qui éteint la vie. Celle-ci, n'est-ce pas, eût éteint autre chose que notre amour. Vivons donc, aimons-nous, sois belle, regarde-moi, souris-moi, donne-moi tes pieds à baiser, laissons déborder nos cœurs dans la plénitude de notre félicité. Et ne crains plus rien de la vie. Vois-tu, l'amour n'est pas une*

barque sur l'océan : c'est une île ; si petite qu'elle soit, le flot peut être orageux à l'entour ; il ne l'emporte pas ! Aimons-nous[1] *!*

***

Tant que tu vivras, tant que tu m'aimeras, tant que tu respireras pour moi, mon ciel sera sur la terre. Je donnerais un siècle du paradis pour une heure dans tes bras. Dans ce monde, où il y a si peu de choses rayonnantes, les autres hommes n'ont qu'un soleil. J'en ai deux, moi, qui sont tes beaux yeux. (31 janvier, minuit.)

***

Sais-tu ce que fait ce petit livre la nuit sous ton oreiller? Il remplit ton sommeil de doux rêves. Chacune des idées d'amour qu'il contient devient dès que tu t'endors le motif d'un songe charmant. Oh ! mets-le toujours sous ton oreiller, ce petit livre. Écoute-le la nuit, il te parle. Il te dit : dors bien afin que ton ami qui est loin ait lui-même un sommeil paisible; dors bien afin que ta beauté refleurisse dans le repos de la nuit pour les plaisirs du jour ; dors bien afin que ton âme puisse ouvrir ses ailes et s'envole pendant quelques heures au ciel. Pauvre ange exilé, tu dois voir le ciel bien charmant dans tes rêves. Mais moi, je n'ai pas besoin de rêver pour voir quelque chose de plus charmant que le ciel, c'est ton amour. (10 février.)

***

Croire, espérer, jouir, vivre, rêver, sentir, aspirer, sourire, soupirer, vouloir, pouvoir, tous ces mots-là tiennent dans un seul mot : aimer. De même, ma Juliette, tous les rayons du ciel, ceux qui viennent du soleil, ceux qui viennent des étoiles, ceux de la nuit comme ceux du jour, sont mêlés dans un regard de toi ! (17 février.)

***

Quand ton beau sourire rayonne, il fait jour dans mon cœur[2].

1. Inédit.
2. Pensées inédites.

***

Hélas ! Juliette ne souriait pas et ne rayonnait pas tous les jours ! La rigueur de ses créanciers et la perfidie de ses camarades l'empoisonnaient au point de lui inspirer des projets de départ et même des idées de suicide. Elle était traquée par la vie et, loin de trouver une consolation constante auprès de Victor Hugo, elle puisait trop souvent des raisons de souffrir dans un amour qu'il disait lui-même « fou, absurde, extravagant, méchant, jaloux, inquiet ». Certes, il l'aimait jusqu'à la folie, mais cette folie, trop souvent cruelle, s'irritait contre la passé et aggravait les reproches par les soupçons. Souvent des incidents imprévus les séparaient. La composition du libretto de *la Esmeralda*, commencé en juillet 1833, s'achevait en février 1834 au milieu de difficultés et d'exigences pressantes qui faisaient manquer au poète ses rendez-vous.

Ni M. Bertin, directeur du *Journal des Débats*, ni sa fille Louise qui écrivait la musique de la pièce, ni Véron, directeur de l'Opéra, qui devait la monter, ni Buloz ni Renduel, ne se doutaient des troubles que leurs entrevues mettaient dans l'amour du poète. Et Lamartine lui-même, venu un soir pour entretenir Victor Hugo d'affaires politiques, le retint si longtemps qu'il le priva, si impatiemment attendu, du plaisir de se rendre auprès de Juliette !

Chaque publication nouvelle de son illustre ami valait à Juliette, sensible à l'hommage et friande des raretés, un exemplaire dédicacé, qu'elle conservait avec soin.

La brièveté de l'envoi de la cinquième édition de *Marie Tudor* n'en renfermait pas moins une réparation : *A ma vraie Jane.*

L'Étude sur Mirabeau contenait une dédicace plus lyriquement expressive : *A la Juliette de Victor Hugo plus charmante et plus aimée que la Juliette de Shakespeare.*

Chacun des deux volumes de la cinquième édition des *Odes et Ballades* avait une dédicace en vers. Sur le tome I :

Pour elle, en souvenir de son ami fidèle
Qui n'a besoin de rien pour se souvenir d'elle.

Sur le tome II :

Oh ! quelle joie emplit et gonfle sa poitrine
Lorsque sa Juliette, adorable et divine,
Vers lui, que tant d'ennuis toujours déchireront,
Vient le cœur sur la bouche et l'âme sur le front[1] *!*

D'ailleurs Victor Hugo dédicaçait pour Juliette des livres qu'il n'avait pas écrits, mais dont il s'était servi. Ainsi le 30 mars 1834 il lui donnait un charmant petit volume, relié en maroquin bleu par Simier, *la Tyrannie heureuse ou Cromwell politique*, publié à Leyde en 1671, et qu'il avait certainement utilisé pour son premier drame. La feuille de garde du commencement portait ces mots : *Quand vous serez morte, vous ne serez pas morte, vous serez ange. En attendant, soyez femme. La femme est la forme sous laquelle j'aime le mieux les anges. Le plus beau soleil pour moi est celui qui rayonne dans tes yeux.* La feuille de garde de la fin dit plus simplement : *Donne-moi ton cœur, je te donne ma vie*[2].

L'exaltation de cet amour continuait à se heurter aux réalités et aux difficultés de la vie qui en assombrissaient les rayons. Il s'acheminait, jour par jour, vers le drame où son sort devait, en août 1834, se fixer définitivement.

***

En juin Juliette écrivait à Séchan, resté son ami, une lettre qui en dit long, quoiqu'elle soit brève, sur sa situation.

Mon cher Charles. Je me suis senti le besoin de répondre sur-le-champ à votre bonne lettre, mais j'en ai été empêchée par mille circonstances tristes et douloureuses. Pauvre ami ! ne me dites pas que vous êtes malheureux à cause de moi ; cela m'afflige plus que je ne puis vous le dire, car il ne dépend plus de moi de vous rendre heureux.

1. Inédit. Coll. Eugène Planès.
2. Inédit. Coll. Henri Beraldi.

Je vous remercie de l'offre que vous me faites. Je n'accepte pas à présent, puisque je n'ai pas besoin pour le moment de votre dévouement. Si vous passez encore devant ma blafarde maison, pensez à lever les yeux de ce côté : peut-être le hasard me favorisera-t-il. Adieu, mon bon Charles. Aussitôt que je serai déménagée dans mon nouvel appartement, je vous le ferai savoir. Jusque là je vous laisse ma pendule. Adieu et amitié toujours. — Juliette [1].

Le mois de juillet, qui fut plus tranquille, eut, le 4, une journée inoubliable. Hôte depuis plusieurs années, pendant la saison d'été, de la famille Bertin, qui le recevait aux Roches, entre Bièvres et Jouy-en-Josas, Victor Hugo conduisit Juliette dans ce pays aimé dont une pièce des *Feuilles d'Automne* avait magnifiquement célébré l'enchantement. Prise à son tour par les charmes du paysage, et désireuse de se rapprocher de son ami, Juliette se fit louer, à une distance de quatre kilomètres, une chambre modeste dans le hameau des Metz. Cette rencontre qui inspira à Juliette une de ses lettres les plus charmantes devait se traduire dans l'œuvre de Victor Hugo par des vers immortels.

Rentrés à Paris, les deux amants connurent des heures de bonheur, dont un document inédit, que j'ai sous les yeux, renferme de significatifs témoignages. C'est un agenda modestement cartonné, avec un banal gaufrage *à la cathédrale*, moins artistique que le petit carnet en corne noire, mais presque aussi précieux puisque Victor Hugo y a écrit des pensées ou des scènes d'amour au milieu desquelles le drame du mois d'août a son épilogue.

A la date du 8 juillet, minuit :

Tu es heureuse auprès de moi en ce moment, et cela me suffit. Ta joie est ma joie. Que m'importe que la vie soit sombre pour moi pourvu que ton beau visage rayonne. Ton beau visage est un astre dont ton sourire est le rayon. Cet astre, c'est mon étoile. Quand je lève les yeux au-dessus des tristes horizons de la terre, je la vois. Je vois mon étoile, ma Juliette, toi ! — et où tu es est le bonheur. Une étoile ne peut être qu'au ciel.

1. Inédite.

***

A la date du 9 juillet, 1 heure du matin, au crayon :

Quand je t'entends chanter, ma Juliette, tout ce qu'il y a en moi de pensées douces et tendres dresse la tête et écoute. Je suis heureux.

Mon amour, mon ange ! il n'y a rien de plus enivrant que le chant qui sort de ta bouche si ce n'est le baiser qu'on y cueille. N'oublie jamais que ces lignes ont été écrites dans ton lit, toi dans mes bras, nue et adorable, tandis que tu me chantais des chansons de moi avec une voix qui ravissait mon âme. Pauvres chansons que tu me rendais charmantes ! J'en avais fait les vers, tu en faisais la poésie.

***

19 juillet, minuit et demi :

Ceci est la dernière soirée que nous passons rue de l'Échiquier 35 bis. Gardons un éternel souvenir de cette chambre où nous avons été si heureux et si malheureux; de cette chambre que j'aime après tout et dont le plafond a été si souvent le ciel pour moi.

Ne repassons jamais dans cette rue, ma Juliette, devant cette porte, sous ces fenêtres, qu'avec un sentiment profond dans le cœur.

Adieu donc à cette maison, mais bonjour éternel à l'amour !

***

20 juillet, minuit et demi, au crayon.

Voici le premier jour écoulé que nous avons passé ensemble dans ta nouvelle maison rue du Paradis. Oh ! cette rue est bien nommée, ma Juliette ! Le ciel est pour nous dans cette rue, dans cette maison, dans cette chambre, dans ce lit. C'est une vie nouvelle que nous commençons. Commençons-la avec notre ancien amour. Qu'il n'y ait rien de changé qu'autour de nous. Qu'en nous tout soit comme par le passé, tendre, bon, sympathique,

dévoué et amoureux ! Je veux toujours la même vie avec toi, seulement avec moins de pleurs dans tes yeux et plus de sourires sur ta bouche. Cette bouche, je la baise. Sais-tu à quoi est bon le baiser? A essuyer les larmes et à faire naître le sourire. Souris-moi [1].

Ce carnet contient, avant même qu'on arrive aux pages abandonnées et blanches, deux intervalles de silence ; l'un du 9 au 19 juillet, l'autre du 19 juillet au 9 août. Ces deux silences n'ont pas la même cause : le premier fut dû à un accident survenu à Victor Hugo ; le second marque le point culminant du drame qui trouva à Brest son dénouement.

Je ne saurais dire le genre d'accident dont le poète fut victime, mais il le fit beaucoup souffrir et le mit pendant quelques jours dans l'impossibilité de sortir. Comment rassurer les angoisses de Juliette? Victor Hugo lui recommanda de faire prendre de ses nouvelles de la part de M. Siméon Chaumier ou de M. Charpentier. Mais un jour, affolée et impatiente, elle vint elle-même, elle fut remarquée et presque reconnue. Le désir de ne pas renouveler cette imprudence lui en fit commettre une autre. Elle emprunta pour envoyer chercher des nouvelles le nom de mademoiselle Élisa Mercœur, une femme de lettres pour laquelle Victor Hugo avait demandé, trois semaines avant, à Thiers, ministre de l'Intérieur, la pension de deux mille francs qu'il avait lui-même rendue en 1832. Malheureusement la poétesse fit une visite, et l'on juge de son étonnement quand on lui adressa des remerciements pour une démarche précédente qu'elle avait les meilleures raisons du monde d'ignorer. Ce fut surtout le peintre Auguste de Châtillon qui servit d'intermédiaire aux deux amants séparés. Quand ils se retrouvèrent, ce fut un ravissement :

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Hélas ! ils n'en avaient pas fini avec les peines et les malheurs. Il y eut entre eux le vendredi 2 août une scène terrible. Des

1. Pensées inédites.

paroles violentes furent échangées. Les dettes de Juliette criaient leur menace et son passé. Elle ne pouvait plus faire face à des exigences de plus en plus pressantes. Tout paraissait perdu pour elle : son amant, auquel la révélation de sa situation tragique avait arraché les mots les plus durs, et son engagement à la Comédie-Française, signé depuis six mois, mais que tout désormais rendait impossible. Accablée par le sort, brisée, déchue, elle prit le parti de fuir. Victor Hugo, remué par cette résolution, qu'il sentait cette fois inexorable, et rendu à son amour par la peur de la perdre, ne ménagea pour la retenir ni les supplications ni les promesses ni les menaces. Il lui jurait sa volonté de la sauver par son travail et ses sacrifices et en même temps il lui faisait redouter, si elle partait, les pires destins. Ses pleurs et sa colère échouèrent. Impuissant à la convaincre, il lui tendit une main *sèche*, en lui disant adieu pour toujours. Elle partit, avec sa fille Claire, pour aller rejoindre à Saint-Renan, par Brest, sa sœur madame Koch. A peine séparés, ils mesurèrent toute l'étendue de leur amour et l'impossibilité de vivre l'un sans l'autre. De Rennes, où elle s'arrêta un jour, et de Saint-Renan, où elle arriva le mardi 5 août, elle lui envoya des lettres désespérées et émouvantes. Lui, il poussa des cris d'amour et de désespoir qu'on dit magnifiques. Ceux qui viendront après nous les connaîtront... en 1963!! Tout ce que j'ai pu en savoir, c'est que Victor Hugo remua « des pieds, des mains et des ongles » pour la sauver, qu'il réussit à « ramasser » mille francs, qu'il émut le cœur de Pradier lui-même, et que, d'accord entre eux, des arrangements furent pris. Puis, il décida d'aller rejoindre et rechercher Juliette. Tandis qu'il allait à la police retirer son passeport, il entendit dans la rue du Poirier, une petite rue noire et fangeuse, une femme qui disait à une autre, avec un soupir poignant et désespéré. « J'ai refusé mon bonheur. Je suis partie. » Il lui sembla que c'était la voix de Juliette. Il quitta Paris, avec de bonnes nouvelles, le mardi à six heures pour arriver à Brest le vendredi matin. Il avait été obsédé par le souvenir de la lettre que Juliette lui avait écrite un mois auparavant au lendemain de leur rencontre dans l'auberge de l'Écu de France, à Jouy.

« Cette lettre qui a toute la forme d'un procès-verbal est en effet un acte qui constate l'état de mon cœur. Cet acte, fait aujourd'hui, doit servir pour tout le reste de ma vie dans le monde; le jour, l'heure et la minute où il me sera représenté, je m'engage à remettre ledit cœur dans le même état où il est aujourd'hui, c'est-à-dire rempli d'un seul amour qui est le tien et d'une seule pensée qui est la tienne.

« Fait à Paris, le 4 juillet 1834, à trois heures de l'après-midi.

« JULIETTE

« Ont signé pour témoins les mille baisers dont j'ai couvert cette lettre. »

Elle tint sa parole. Elle rendit son cœur, qui n'avait pas cessé d'aimer, à celui qui l'aimait plus passionnément que jamais. Et lui, à son tour, dressa un procès-verbal dont le carnet relié à la cathédrale reçut la confidence.

Brest, 9 août. Il est sept heures du soir. Le temps est comme notre destinée; après une journée de brume et d'orage, nous venons d'avoir un beau jour. Le ciel et la mer, tristes et gris pendant notre séparation, se sont faits bleus et sereins pour te sourire avec moi. Belle âme, Dieu t'aime!

Ici notre union s'est scellée dans une promesse solennelle. Ici nos deux vies se sont soudées à jamais. Souvenons-nous toujours de ce que nous nous devons désormais l'un à l'autre. Ce que tu me dois, je l'ignore, mais ce que je te dois, je le sais, c'est le bonheur.

J'écris ceci pendant le crépuscule de ce beau jour. Pour notre amour, Juliette, il n'y aura pas de crépuscule[1]*!*

Une heure après avoir écrit ces lignes dans lesquelles il associait à jamais sa destinée à celle de sa maîtresse, Victor Hugo envoyait à sa femme, installée aux Roches, une lettre dans laquelle il lui disait : « Toutes mes journées, maintenant, mon Adèle, vont être prises jusqu'à la dernière minute... Je

1. Inédit.

ne pourrai peut-être plus t'écrire aussi souvent. Songe que je pense à toi et à vous tous. » Faut-il plaider au profit de cette attitude, moralement répréhensible, les circonstances atténuantes du génie? Je crains qu'il ne suffise de la mettre au compte de la complexité et de l'instabilité du cœur humain. Si l'on ne veut pas accorder à un grand homme le privilège d'une liberté exceptionnelle, au moins ne faut-il pas l'accabler sous les rigueurs d'une sévérité hypocrite. Combien de censeurs parmi les plus intransigeants contredisent par leur exemple, qui n'a rien d'austère, leurs conseils ou leurs reproches! Victor Hugo était coupable, mais il avait des excuses. Trop plausibles pour ceux qui croient à la chute de madame Victor Hugo, dont l'indulgence aurait ainsi ressemblé à un remords, ces excuses n'ont pas échappé à la loyauté de certains de ses défenseurs et M. Gustave Simon, qui est le plus énergique d'entre eux, n'a pas hésité à les admettre. Je ne saurais même trop louer le tact avec lequel, abordant une question délicate, il a parlé de la femme « dominée par la crainte de maternités nouvelles », et limitant, sacrifiant même les droits d'un mari dont l'âge, et j'ajoute le tempérament, « devaient supporter difficilement le célibat [1] ». Sur le premier moment, et malgré ses inquiétudes, madame Victor Hugo ne vit dans cette liaison qu'un caprice éphémère. Son père, qui s'en alarmait en juin 1833, fut rassuré par les renseignements qu'il avait reçus : « Mille remercîments de vos détails sur la princesse Negroni. Je suis bien aise qu'Adèle soit tranquille et qu'elle ne démente pas sa conduite. » Elle fermait les yeux. D'ailleurs son mari, qui continuait à l'aimer, et qui estimait en elle sa compagne de douze ans et la mère, hautement admirable, de ses quatre enfants, ne lui ménageait pas les témoignages de sa tendresse. Il tenait en partie double sa correspondance comme son amour. De Rennes, où il se trouvait le 7 août, sur la route qui le conduisait vers Juliette, il écrivait à sa femme : « Je t'aime. Tu es la joie et l'honneur de ma vie. » Le lendemain, à Brest, plus près de sa maîtresse, c'est encore à sa femme qu'il disait, après lui avoir raconté la lassitude causée par trois nuits de malle-poste : « Ce qui n'est pas las,

1. *La Vie d'une femme*, p. 203.

ce qui est toujours prêt à t'écrire, à penser à toi et à t'aimer, c'est le cœur de ton pauvre vieux mari qui a été enfant avec toi, quoique tu sois restée bien plus jeune que lui, de cœur, d'âme et de visage. » De Brest, Victor Hugo s'engage dans un long circuit, par Vannes, Nantes, Tours, Étampes, Gisors, Saint-Germain, et il ne revient qu'à la fin du mois. Comment, délaissée pour la première fois, sa femme pourrait-elle se faire des illusions sur les conditions de ce voyage, alors surtout qu'en trois semaines elle n'a reçu que sept ou huit lettres et que son mari ne paraît pas avoir mis un grand empressement à retirer les siennes dans les villes où elle les lui adressait? Elle en éprouve une trop légitime tristesse, mais ses gronderies ne haussent pas le ton, et elle reste affectueusement douce. « Je ne veux te rien dire qui puisse t'attrister de loin, ne pouvant être près de toi pour te consoler. Et puis d'ailleurs je crois que tu m'aimes au fond de tout cela, et que tu t'amuses puisque tu tardes ainsi à revenir ; et en vérité ces deux certitudes me rendent heureuse. » Oui, *au fond de tout cela*, il aime cette femme qui se dit une amie si véritable et si dévouée, il la trompe, mais il l'aime, et il l'estime, et il la respecte, et, peu de jours après son retour, il célèbre sa fidélité, sa bonté, sa vertu, dans le fervent hommage de l'admirable *Date Lilia* dont le pur parfum n'a pas encore rejoint dans un livre l'encens brûlé aux pieds de Juliette.

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée...
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne.

La journée du 9 août 1834, où ils s'étaient rejoints à Brest, exerça sur les relations de Victor Hugo et de Juliette Drouet une influence décisive et « scella leur union par une promesse solennelle ». Il se fit entre eux un apaisement progressif, dont l'expression se trouve dans une pittoresque dédicace

inscrite par Victor Hugo sur l'édition originale de *Claude Gueux*. « A mon ange dont les ailes repoussent. Aux Metz, le 2 septembre 1834. » Mais le calme ne s'établit ni tout entier ni tout de suite. Les effets de l'orage se firent sentir encore longtemps et des nuages traînèrent dans le ciel de leur amour. J'en découvre la preuve dans deux lettres de Juliette à Séchan. L'une est du 13 septembre 1834 :

Pendant que j'étais à Brest, vous m'avez écrit, mon bon Charles. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu plus tôt. J'ai eu et j'ai bien encore des chagrins. Bien souvent il m'a pris la folle idée d'aller me jeter dans vos bras en vous demandant une douleur pour consoler la mienne, une plaie pour cicatriser la mienne, comme s'il y avait des douleurs capables de consoler et des plaies assez saignantes pour cicatriser une autre plaie. Mon bon Charles, je vous parle avec la divagation d'une âme qui souffre, et je sais que vous me comprenez, que vous me plaignez. C'est assez pour m'autoriser à le faire souvent : je vous écrirai donc bientôt. Si vous avez le temps de me répondre, écrivez-moi chez madame Lanvin, barrière Saint-Jacques, n° 17, banlieue. Adieu. Bonjour, bonne amitié, bon avenir. — Juliette.

L'autre porte la date du 15 octobre.

Mon cher Charles, je suis bien triste d'être forcée par la nécessité de laisser échapper toutes les bonnes occasions que vous m'offrez de vous être agréable. Je suis du côté des ressources dont vous avez besoin dans le plus grand dénûment. Voici comment. La personne que vous savez, M. V. H., est lui-même dans un état de gêne vis-à-vis moi seulement. *Cette gêne vient de ce qu'il a contracté pour mon passé des engagements qu'il est obligé de remplir. Maintenant qu'il supplée à mes besoins les plus rigoureux, je ne peux disposer de rien dont il ne sache l'emploi. J'avais bien pensé à changer la nature de mes besoins et à vous envoyer de l'argent, mais ce serait si peu de chose que je n'ai pas osé vous l'envoyer. Cependant si vous voulez accepter le denier de l'amitié la plus sincère, du dévouement le plus vrai, voici cinquante francs dont je vous prie de vous*

servir. Ce n'est pas cinquante francs que je vous prête ; c'est le désir de la volonté de tout faire pour vous rendre heureux et tranquille. Vous me demandez le but de mon voyage, les motifs de mon adresse chez Lanvin, Tout cela serait trop long à vous expliquer dans une lettre. Tenez-vous prêt à venir du 25 au 30 de ce mois à Versailles. Je vous écrirai où vous devez venir et ce qu'il faudra faire. Alors je vous dirai pourquoi je ne suis pas heureuse, pourquoi je pleure tous les jours, pourquoi la vie m'est insupportable. Adieu, écrivez-moi chez Lanvin. Adieu je vous serre la main. — Juliette [1].

Ainsi la malheureuse Juliette continuait à souffrir, à pleurer, à se plaindre d'une vie que ses créanciers harcelaient, tandis que, plus amoureux, plus épris, plus passionné que jamais, son poète lui devait des inspirations magnifiques. C'est à la suite d'une promenade faite avec elle à Bièvres le 25 octobre qu'il écrivit les stances immortelles de sa pièce, *Dans l'église de X...*, où sa croyance et son amour se renvoyaient et confondaient leurs accents dans la plus cadencée des harmonies.

O madame, pourquoi ce chagrin qui vous suit?
Pourquoi pleurer encore,
Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
Douce comme l'aurore?

Qu'importe que la vie inégale ici bas
Pour l'homme et pour la femme
Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas :
N'avez-vous pas votre âme?

Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

Pourquoi donc ce chagrin, ces larmes, ce désespoir? Le secret, à demi violé, s'en trouve dans une de ses lettres où,

1. Lettres inédites.

en proie au délire de la fièvre, elle suppliait la pitié de son ami de mettre fin à ses tourments. « Vois-tu, mon Victor, cette vie d'isolement, cette vie sédentaire me tue. J'use mon âme à te désirer, j'use ma vie dans une chambre de douze pieds carrés. Ce que je veux, ce n'est ni le monde ni de stupides plaisirs, mais la *liberté*, la *liberté* d'agir, la liberté d'occuper mon temps et mes forces aux soins de la maison ; ce que je veux, c'est de ne plus souffrir, car je souffre mille morts par minute, je te demande la vie, la vie comme *toi, comme tout le monde* enfin... » Ce cri douloureux d'une âme blessée en révèle le fond humilié et meurtri. Il est une protestation contre ce que M. Guimbaud a apppelé la claustration amoureuse de Juliette. Riche des milliers de lettres qu'elle a écrites, il a dépeint sa vie cloîtrée, humble et monotone, dans un des chapitres les plus nouveaux et les plus curieux de son livre, désormais indispensable à qui voudra pénétrer tous les mystères de ce drame d'amour.

Installée en juillet 1834 rue de Paradis, avec trois pièces et un loyer annuel de 400 francs, Juliette déménagea en mars 1836 pour occuper rue Saint-Anastase un appartement plus confortable, mais encore modeste, dont le prix était de 800 francs. En changeant d'appartement, elle ne changeait pas sa vie. Pendant douze ans, jusqu'au moment où Victor Hugo fut, en 1845, nommé pair de France, elle mena la même existence retirée et simple. Ses dettes, auxquelles Victor Hugo continuait à faire face, et dont la libération ne paraît avoir été complète qu'en 1842, lui interdisaient un train plus aisé. D'autre part, son amant, chargé de quatre enfants et jusqu'ici peu comblé par les éditeurs, avait des ressources relativement restreintes sur lesquelles il prélevait, non sans peine, ce qui lui était nécessaire. J'ai sous les yeux les comptes de ménage de l'ancienne princesse Negroni pour les premiers jours du mois d'août 1837. Ils s'élèvent à la somme de 246 fr. 97. La même feuille porte l'état des recettes pour la même période. J'y relève : le 2, 10 francs, *argent de la bourse de mon Toto*; le 5, 45 francs, *argent gagné par mon chéri* ; le 8, 7 francs, *argent de la bourse de Toto* ; le 10, 90 francs, *argent gagné par mon Toto* ; 290 francs, *argent de la maison de Toto* ; 200 francs, *argent gagné par mon Toto*. Sur une recette générale de

1 152 fr. 17, les versements de Victor Hugo s'élevaient à la somme de 642 fr. 40. Ces comptes démontrent à la fois la rigueur attentive, allant jusqu'aux liards, avec lesquels ils étaient tenus, et l'effort accompli par Victor Hugo pour équilibrer un bugdet dont les dettes et les dépenses courantes étaient également à sa charge.

A côté de la nécessité, qui astreignait Juliette à une vie modeste, il y avait, du moins dans l'esprit et dans les intentions de Victor Hugo, un principe de vie. Il trouvait que la pauvreté, courageusement supportée, avait sa noblesse, et que la toilette n'ajoutait rien aux charmes d'une jolie femme. Juliette était trop femme pour penser comme lui, mais elle faisait contre nécessité bon cœur et bon visage, et elle en prenait son parti avec une charmante bonne humeur. « Ma pauvreté, mes gros souliers, mes rideaux sales, mes cuillers de fer, l'absence de toute coquetterie et de tout plaisir étranger à notre amour, témoignent à toutes les heures, à toutes les minutes, que je t'aime de tous les amours à la fois. » Elle s'occupait de ses vêtements, peu soignés chez lui. Elle copiait ses manuscrits et elle l'aidait à corriger ses épreuves imprimées. Le soir, il travaillait auprès d'elle, dont l'adoration se traduisait en silence par des regards d'extase, dans un coin confortable où son génie, respecté et choyé, pouvait librement s'abandonner aux lois de l'inspiration.

Je me fais bien petite, en un coin près de vous ;
Vous êtes mon lion, je suis votre colombe ;
J'entends de vos papiers le bruit paisible et doux ;
Je ramasse parfois une feuille qui tombe [1]...

Ainsi les heures, quand il venait le soir, étaient « très doucement passées ». Il arrivait même à Olympio de se détendre dans une familiarité qui ne s'interdisait « ni les calembours, ni les calembredaines ni les coq-à-l'âne ni les bêtises rabâchées avec désinvolture ». (Lettre du 9 octobre 1835.) Mais Juliette payait cher l'attente de ces délassements. Son « lion », toujours jaloux, surveillait et réglementait les visites qu'elle

1. *Les Contemplations*, Livre II, XV. *Paroles dans l'ombre*.

en proie au délire de la fièvre, elle suppliait la pitié de son ami de mettre fin à ses tourments. « Vois-tu, mon Victor, cette vie d'isolement, cette vie sédentaire me tue. J'use mon âme à te désirer, j'use ma vie dans une chambre de douze pieds carrés. Ce que je veux, ce n'est ni le monde ni de stupides plaisirs, mais la *liberté*, la *liberté* d'agir, la liberté d'occuper mon temps et mes forces aux soins de la maison ; ce que je veux, c'est de ne plus souffrir, car je souffre mille morts par minute, je te demande la vie, la vie comme *toi, comme tout le monde* enfin... » Ce cri douloureux d'une âme blessée en révèle le fond humilié et meurtri. Il est une protestation contre ce que M. Guimbaud a apppelé la claustration amoureuse de Juliette. Riche des milliers de lettres qu'elle a écrites, il a dépeint sa vie cloîtrée, humble et monotone, dans un des chapitres les plus nouveaux et les plus curieux de son livre, désormais indispensable à qui voudra pénétrer tous les mystères de ce drame d'amour.

Installée en juillet 1834 rue de Paradis, avec trois pièces et un loyer annuel de 400 francs, Juliette déménagea en mars 1836 pour occuper rue Saint-Anastase un appartement plus confortable, mais encore modeste, dont le prix était de 800 francs. En changeant d'appartement, elle ne changeait pas sa vie. Pendant douze ans, jusqu'au moment où Victor Hugo fut, en 1845, nommé pair de France, elle mena la même existence retirée et simple. Ses dettes, auxquelles Victor Hugo continuait à faire face, et dont la libération ne paraît avoir été complète qu'en 1842, lui interdisaient un train plus aisé. D'autre part, son amant, chargé de quatre enfants et jusqu'ici peu comblé par les éditeurs, avait des ressources relativement restreintes sur lesquelles il prélevait, non sans peine, ce qui lui était nécessaire. J'ai sous les yeux les comptes de ménage de l'ancienne princesse Negroni pour les premiers jours du mois d'août 1837. Ils s'élèvent à la somme de 246 fr. 97. La même feuille porte l'état des recettes pour la même période. J'y relève : le 2, 10 francs, *argent de la bourse de mon Toto*; le 5, 45 francs, *argent gagné par mon chéri* ; le 8, 7 francs, *argent de la bourse de Toto* ; le 10, 90 francs, *argent gagné par mon Toto* ; 290 francs, *argent de la maison de Toto* ; 200 francs, *argent gagné par mon Toto*. Sur une recette générale de

1 152 fr. 17, les versements de Victor Hugo s'élevaient à la somme de 642 fr. 40. Ces comptes démontrent à la fois la rigueur attentive, allant jusqu'aux liards, avec lesquels ils étaient tenus, et l'effort accompli par Victor Hugo pour équilibrer un bugdet dont les dettes et les dépenses courantes étaient également à sa charge.

A côté de la nécessité, qui astreignait Juliette à une vie modeste, il y avait, du moins dans l'esprit et dans les intentions de Victor Hugo, un principe de vie. Il trouvait que la pauvreté, courageusement supportée, avait sa noblesse, et que la toilette n'ajoutait rien aux charmes d'une jolie femme. Juliette était trop femme pour penser comme lui, mais elle faisait contre nécessité bon cœur et bon visage, et elle en prenait son parti avec une charmante bonne humeur. « Ma pauvreté, mes gros souliers, mes rideaux sales, mes cuillers de fer, l'absence de toute coquetterie et de tout plaisir étranger à notre amour, témoignent à toutes les heures, à toutes les minutes, que je t'aime de tous les amours à la fois. » Elle s'occupait de ses vêtements, peu soignés chez lui. Elle copiait ses manuscrits et elle l'aidait à corriger ses épreuves imprimées. Le soir, il travaillait auprès d'elle, dont l'adoration se traduisait en silence par des regards d'extase, dans un coin confortable où son génie, respecté et choyé, pouvait librement s'abandonner aux lois de l'inspiration.

Je me fais bien petite, en un coin près de vous ;
Vous êtes mon lion, je suis votre colombe ;
J'entends de vos papiers le bruit paisible et doux ;
Je ramasse parfois une feuille qui tombe [1]...

Ainsi les heures, quand il venait le soir, étaient « très doucement passées ». Il arrivait même à Olympio de se détendre dans une familiarité qui ne s'interdisait « ni les calembours, ni les calembredaines ni les coq-à-l'âne ni les bêtises rabâchées avec désinvolture ». (Lettre du 9 octobre 1835.) Mais Juliette payait cher l'attente de ces délassements. Son « lion », toujours jaloux, surveillait et réglementait les visites qu'elle

1. *Les Contemplations*, Livre II, XV. *Paroles dans l'ombre*.

recevait : quelques amies modestes, auxquelles, pour égaler leur admiration à son adulation, elle lisait les œuvres et racontait les belles actions de la vie de son héros. Il lui interdisait, ou à peu près, de sortir seule. Car, toujours, son passé, son passé de « femme damnée et maudite », projetait son ombre entre eux. Il poursuivait sa réhabilitation par l'amour, mais la générosité sincère de son cœur s'accompagnait trop souvent de reproches, de soupçons et de colères, et, quoiqu'il en souffrît lui-même, il lui arrivait de transformer en calvaire le chemin par lequel il la conduisait à la rédemption. Si soumise, si docile, si résignée qu'elle fût aux ordres d'un amant qu'elle adorait comme un Dieu, elle savait élever des protestations contre une claustration et une méfiance également injustifiées. Elle se plaignait d'être condamnée à un joug de plus en plus pesant, d'être traitée comme « un chien de basse-cour » : « de la soupe, une niche, une chaîne, voilà mon lot ! » et d'être « tourifiée et accroupie dans un coin ». Elle s'attristait plus encore qu'elle ne s'en indignait de rester aux yeux de son amant la femme, celle qu'elle fut ! « que le besoin peut jeter dans les bras du premier riche qui veut l'acheter ». Mais il faut dire aussi qu'à d'autres heures, ramenée vers lui par ses paroles de tendresse et par ses promesses, elle le remerciait avec effusion de sa confiance, de ses soins, de ses efforts. Elle portait sur elle, collé sur sa peau, le papier où il avait écrit pour elle les vers émouvants et indulgents :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !

Ils étaient son « rayon de soleil », qui réchauffe, et son « rayon d'amour », qui relève et console. Quoiqu'écrits avant elle, les vers de *Marion de Lorme* ne lui faisaient pas un moindre bien, elle s'y retrouvait et elle remerciait le poète comme si elle les lui avait inspirés... « Quand j'arrive au pardon de Didier, je suffoque de joie et de reconnaissance, il me semble que tu m'aimais déjà dans ce temps-là et que tu me remettais mes fautes par avance en songeant à l'amour que je devais avoir pour toi.

« Sois béni, mon noble Victor, tu as bien fait de me pardonner ma honte, tu as bien fait de me tendre la main pour me

relever du ruisseau, tu as bien fait de laver mes souillures avec les larmes de mon amour. Merci, ange, sois béni dans tout ce que tu aimes sur la terre.

« Marion n'est pas pour moi un *rôle*, c'est *moi*, c'est nous, c'est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux en toi. C'est tout ce qu'il y a de plus fervent, de plus aimant, de plus vertueux en moi... » (9 novembre 1836.)

Quand elle écrivait cette lettre pathétique, Juliette Drouet étudiait le rôle de Marion. Il était de ceux qu'elle rêvait de jouer avec le consentement du poète. L'échec retentissant qu'elle avait subi dans *Marie Tudor* l'avait meurtrie sans la décourager. Elle y avait vu une « machination odieuse » dont elle voulait appeler auprès du public impartial. Pourquoi aurait-elle renoncé à sa vocation? Elle se croyait du talent. J'ai dit qu'elle en avait, mais pas assez pour triompher des jalousies que sa beauté et l'amour de Victor Hugo avaient déchaînées contre elle. Trop de femmes de théâtre enviaient son bonheur! Si elles avaient su de quelles tristesses et de quelles détresses il était fait! Elle, ce sont ses misères qui l'exaltaient. A la rédemption par l'amour elle voulait associer la réhabilitation par le travail. Comment Victor Hugo ne l'y aurait-il pas aidée? Au lendemain de *Marie Tudor* il lui avait dit :

Les belles qualités de votre nature sont trop rayonnantes pour ne pas convaincre tôt ou tard les yeux. Un rôle suffira pour cela. Vous n'êtes pas le caillou qui a besoin d'être frappé à plusieurs reprises pour donner un peu de feu, vous êtes le diamant à qui un rayon de lumière suffit pour jeter mille étincelles[1].

Il y avait dans ces consolations plus qu'une espérance : elle y voyait une promesse. Engagée à la Comédie-Française en février 1834, à titre de pensionnaire, et aux appointements annuels de 3 000 francs, elle n'avait pas encore débuté au moment du drame de Brest. Quand elle prit la fuite, elle n'oubliait pas les devoirs de cet engagement, qui lui tenait à cœur. Sa bonne avait l'ordre de décacheter ses lettres pour l'avertir, en temps utile, des rôles qu'on aurait pu lui distribuer en son absence. La Comédie-Française ne songea pas à

1. Inédit.

elle. Malheureusement Victor Hugo ne réparait pas cet oubli. Il lui donnait des rôles à répéter, mais d'autres les jouaient. Ce fut Dorval qui créa le rôle de Catarina dans *Angelo*, le 28 avril 1838. Juliette l'applaudit « avec probité », mais elle ne put dissimuler la peine que « son pauvre cœur un peu endolori » avait ressentie en voyant une autre qu'elle interpréter les plus nobles pensées de son ami. Celui-ci s'en tira par une dédicace.

A ma Juliette.

Catarina, Tisbe, ne valent pas ma dame :
L'une envierait son cœur, l'autre envierait son âme[1].

Elle fut sensible à cet hommage, mais un rôle aurait mieux fait l'affaire de son amour-propre et de son intérêt, car elle songeait autant à son avenir qu'à une revanche. Au mois de février 1836, *la Esmeralda*, où elle ne pouvait jouer, n'en fut pas moins pour elle une occasion douloureuse de se rappeler qu'elle avait assez longtemps attendu et souffert.

« Quand je pense à cela sérieusement, écrivait-elle à Victor Hugo, il me prend du désespoir qui me ferait fuir à l'autre bout du monde. J'ai tant besoin de songer à mon avenir, j'ai tant perdu de temps à attendre, qu'il est presque irréparable pour moi que tu donnes une pièce à un théâtre quelconque dans laquelle je n'aurai pas de rôle. Tu vois, mon cher bien-aimé, que je ne suis pas aussi généreuse que tu le croyais. Tu vois que je ne peux plus me taire sur le tort que me font trois ans d'éloignement de la scène quand de ton côté tu fais jouer des pièces. Je te demande pardon, mais j'ai l'effroi de la misère. Je ne sais pas ce que je ferais de légitime pour la fuir... »

En novembre, obsédée par la même ambition et par les mêmes craintes, et jalouse aussi, il faut le dire, des interprètes qu'il fréquentait, elle supplia son « bien-aimé » de comprendre que seule « la garantie de son état » pouvait la rassurer sur son avenir. Elle avait depuis dix mois renoncé au Théâtre-Français, par intérêt pour le poète, auquel on voulait faire

1. Inédit.

payer trop cher le prix de cet engagement, et dans des conditions qui firent honneur à sa droiture généreuse et à son dévouement. Mais les autres théâtres lui restaient ouverts. En 1838 elle eut une heure d'espérance. Enthousiasmée par le rôle de Marie de Neubourg, elle demanda à Victor Hugo, qui venait de lui lire *Ruy Blas*, de le lui confier. Il y consentit et signa pour elle en septembre un engagement avec Anténor Joly, directeur de la Renaissance. Madame Victor Hugo avait essayé de prévenir cette rentrée dans *Ruy Blas*, non par jalousie contre « la dame », mais dans l'intérêt « d'une des plus belles choses qui soient ». Elle avait écrit à Anténor Joly une lettre confidentielle où elle revendiquait le droit de s'occuper d'un succès « compromis volontairement. » Elle ajoutait : « Je suis convaincue que le début de mademoiselle Juliette sera moins chanceux pour elle, s'il a lieu dans un autre ouvrage. Ils ne peuvent manquer à votre théâtre, et tout le monde s'en trouvera mieux [1]. » L'espoir enthousiaste de Juliette avait vite fait place à des pressentiments qui ne la trompèrent pas. Le rôle lui fut retiré sans qu'elle eût même pris part à des répétitions. Elle en éprouva une mortification profonde : « Je suis triste, mon bien-aimé, écrit-elle le 4 septembre 1838 ; je porte le deuil d'un beau et admirable rôle qui est mort pour moi à tout jamais ; Marie de Neubourg ne vivra pas pour moi. J'ai un chagrin plus grand que tu ne peux imaginer. Cette dernière espérance perdue m'a donné un coup terrible. Je suis démoralisée au point de ne pas oser jouer dans la pièce de n'importe qui, un rôle de n'importe quoi ! »

Si désespérée qu'elle fût, peut-être ne mesurait-elle pas sur le premier moment toute l'étendue du coup qui la frappait. Ce rôle retiré brisait sa carrière d'*actrice*, cette carrière dont elle disait, deux ans auparavant, qu'elle ne consentirait pas plus à en céder les droits que ceux de maîtresse du poète. Elle dut pourtant y renoncer, et pour toujours.

***

La claustration amoureuse dont Juliette n'avait pas réussi à se libérer pour retourner au théâtre avait eu, dans les trois

1. Gustave Simon, *la Vie d'une Femme*, 229, 230.

premières années de sa liaison, la compensation des semaines d'été et d'automne passées aux Metz. C'était sa récompense, impatiemment attendue, et sa joie, qui pourtant, là comme ailleurs, n'était pas sans mélange. « Il fait fameusement beau, nous allons recommencer notre vie d'oiseaux, notre vie d'amour en liberté, notre vie dans les bois. J'en suis ravie. » (17 septembre 1835.) Tous les jours, par tous les temps, dans les prairies et sous les bois, les deux amoureux allaient à la rencontre l'un de l'autre, mêlant à leurs jeux et à leurs projets, à leurs souvenirs et à leurs espérances, la nature qu'ils aimaient également.

Ils avaient découvert un châtaignier dans lequel ils mettaient les lettres qu'ils échangeaient. Un jour d'orage, il leur servit d'abri, et cette heure resta pour eux inoubliable. Lui, il disait.

Souvenons-nous toute notre vie de la journée d'hier. N'oublions jamais cet effroyable orage du 24 septembre 1835, si plein de douces choses pour nous. La pluie tombait à torrents, les feuilles de l'arbre ne servaient qu'à la conduire plus froide sur nos têtes, le ciel était plein de tonnerres, tu étais nue entre mes bras, ton beau visage caché dans mes genoux ne se détournant que pour me sourire, et ta chemise collée par l'eau sur tes belles épaules. Et pendant cette longue tempête d'une heure et demie, pas un mot qui n'ait été un mot d'amour ; tu es ravissante ! Je t'aime plus qu'il n'y a de paroles pour te le dire, ma Juliette. Quel affreux tumulte hors de nous, en nous quelle délicieuse harmonie ! Que ce jour-là soit un jour d'or pur sur les jours qui nous restent [1].

Elle, entraînée par son lyrisme, répliquait : « Je ne donnerais pas cette journée et surtout le moment où je tremblais de froid sur tes genoux pour la plus belle et la plus rayonnante de nos journées d'été. Il me semble que nous nous sommes régénérés à ce baptême dont le ciel faisait tous les frais et dont l'amour était le parrain. Toute ma vie je sentirai l'impression de chacune des gouttes de pluie qui tombaient de

1. Inédit.

tes cheveux sur mon cou. Toute ma vie, j'entendrai tes paroles de tendre sollicitude et d'enseignement... Tu m'as dit que je t'avais révélé l'amour, toi, tu m'as expliqué la nature, et, à travers elle, la grandeur et la bonté de Dieu.

« Cette journée toute trempée de pluie est une des plus belles et des plus heureuses de ma vie. S'il y avait des arc-en-ciel dans le paysage, il y en avait aussi dans nos cœurs, qui correspondaient de notre âme à notre âme comme d'un bassin à l'autre.

« Je te remercie pour les belles choses que tu me fais admirer et que je ne verrais pas sans toi et sans le secours de ta belle petite main blanche sur mon front. Mais une chose plus belle et plus grande encore que toutes les beautés du ciel et de la terre et pour laquelle je n'ai besoin d'aucun aide pour voir et pour admirer, c'est toi, mon bien-aimé, c'est ta personne que j'adore, c'est ton esprit que j'admire, et qui m'éblouit. Pourquoi ne suis-je pas poète [1]?...

Il l'était, heureusement, pour elle et pour lui. Mais n'était-ce pas pour elle une fierté consolatrice de lui inspirer des chefs-d'œuvre aussi pleins, aussi riches, aussi profonds, aussi purs que *la Tristesse d'Olympio* ? Il l'écrivit le 13 octobre 1837, « après avoir parcouru la vallée de la Bièvre, à cette époque agreste et charmante avec ses collines basses, ses étangs dans les bois... Plus de choses encore que dans la vallée avaient changé dans son cœur après quinze ans d'une énergie surhumaine, quinze ans de luttes et de victoires, pendant lesquels il avait goûté toutes les joies et toutes les douleurs de l'orgueil, fatigué la louange, essuyé l'injustice, l'envie, la trahison ; non innocent lui-même, grandi, blessé par la vie, superbe, étonnant d'égoïsme et de génie. En ces quinze ans que d'images avaient passé sous ce large front, les unes voluptueuses, les autres cruelles, doux fantôme du poète, spectres des ambitions inassouvies, et le beau visage de la princesse Negroni ! C'est ce qui faisait, en 1837, dans la vallée de la Bièvre, la tristesse d'Olympio. Jeune encore, il pleurait sa jeunesse, très grand, son innocence, vieux de gloire, sa splendide adolescence [2]... »

1. Guimbaud, *op. cit.*, p. 66 et 297.
2. Anatole France, *les Poèmes du Souvenir*. Édit. Pelletan, 29-30.

Juliette Drouet avait trop de goût pour ne pas admirer de tels vers et pour ne pas sentir le prix d'un pareil hommage, mais, coquette et badine, elle disait le poète payé de retour. « Vous n'avez pas besoin de mettre à votre esprit un si beau manteau pour faire ressortir le sac de toile dont le mien est revêtu. Mais, si votre génie rayonne, mon cœur brûle ; ça se ressemble toujours un peu. Et si vous êtes le plus beau et le plus ravissant des hommes, je suis la plus aimante et la plus dévouée des femmes. Nous sommes quittes. »

Il y aurait eu beaucoup de prétention dans cette façon d'établir leurs comptes réciproques si Juliette avait voulu y mettre autre chose qu'une plaisante espiéglerie. D'ailleurs *la Tristesse d'Olympio*, dont le manuscrit porte « Pour ma Juliette », et qui fut publiée en 1840 dans *les Rayons et les Ombres*, la faisait moins reconnaître que les pièces des deux recueils précédents. Les principaux souvenirs relatifs à la vallée de la Bièvre m'ont entraîné jusqu'en 1837. Il me faut maintenant revenir en arrière pour réaliser mon dessein d'enchâsser des documents inédits dans la succession chronologique des faits connus.

Les Chants du Crépuscule, parus en octobre 1835, ne contenaient pas moins de douze poésies inspirées par Juliette, et c'est un magnifique hommage, mais, toujours aux aguets, elle savait se faire remettre d'autres souvenirs qui flattaient sa manie et servaient son goût de collectionneuse avisée. Ainsi le 1er janvier 1835, Victor Hugo lui donnait un ancien portrait au crayon qu'il avait fait de son père en uniforme, revêtu de ses décorations. Le cadre en plâtre doré avait un caractère assez original, et le tout formait un bibelot curieux et précieux, passé aujourd'hui dans ma collection. Il porte, écrit sur le papier qui retient l'encadrement, un envoi de Victor Hugo, dont sa valeur se trouve singulièrement rehaussée. Qu'on en juge :

Je te donne le père ; tu as déjà le fils.

Nous sommes depuis un quart d'heure dans l'année 1835 ; encore un mois et seize jours, et il y aura deux ans que tu es à moi, deux ans que je suis à toi. Cela finira je ne sais pas quel jour, car qui sait le jour de sa mort?

Et cela ne finira que pour recommencer ailleurs. Le ciel n'est qu'une continuation de l'amour [1].

Cette même nuit, à une heure du matin d'après l'indication du manuscrit, Victor Hugo achevait de composer l'un des hymnes d'amour les plus enivrés que lui ait inspirés l'amour de Juliette. Ce sont les strophes fameuses qui, nées en une heure, naissaient immortelles :

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encore pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli...

D'ailleurs toute occasion lui était bonne pour célébrer son amie et pour exalter son amour. Dans ce même mois de janvier 1835 il lui offrait les éditions originales, tirées pour lui sur grand papier par l'imprimeur Everat, de *Le Roi s'amuse* et de *Lucrèce Borgia*. Elles avaient été réunies dans un seul volume de maroquin brun, avec des filets dorés sur les plats et un dos richement orné par Simier, relieur du roi. C'était un cadeau royal. Juliette était digne de le recevoir puisqu'elle était capable de l'apprécier. Et chaque pièce contenait un envoi en vers de Victor Hugo !

Voici pour *Le Roi s'amuse* :

Vent du soir, dont le vol nous courbe tous ensemble,
Respecte le blé d'or, plein des rayons du jour,
Respecte tous les cœurs où quelque flamme tremble,
Mais jette où tu voudras, emporte où bon te semble,
La paille sans épi, la femme sans amour [2] *!*

1. Inédit. On retrouve souvent dans les lettres de Victor Hugo à Juliette, ou dans les hommages qu'il lui rendait, non seulement les pensées, mais aussi les expressions qui faisaient le fond de sa correspondance de fiancé avec Adèle. Je pourrais en citer de nombreux exemples. Je m'en tiens ici à un rapprochement de deux passages des *Lettres à la Fiancée* avec la pensée que *le ciel n'est qu'une continuation de l'amour*. « Il s'établit entre les deux âmes une union ardente et pure comme elle, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. » (20 octobre 1821.) « Ce sont ces vastes et magnifiques espérances qui font du mariage le ciel anticipé. » (21 février 1822.)

2. Inédit.

Voici pour *Lucrèce Borgia* :

Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée,
Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour [1] *!*

La princesse Negroni pouvait-elle désirer un plus éloquent hommage sur la pièce qui avait associé sa vie à celle de Victor Hugo ?

Vers la même époque, le 20 janvier, Victor Hugo envoyait à Juliette cinq vers dont la brièveté ne diminuait pas l'amoureux lyrisme :

Près de toi, fée ou femme,
Vivre mes jours entiers !
Mon âme dans ton âme,
Ma cendre dans ta flamme,
Mes pas dans tes sentiers [2] *!*

Il y avait dans cette femme une mère, attentive à la santé et à l'éducation de sa fille Claire, alors agée de neuf ans et confiée par les soins de Pradier à une demoiselle Watterville qui habitait Saumur. Parmi les nombreuses lettres que je possède de Juliette à sa fille, j'en cite seulement une pour montrer que Victor Hugo, pris pour l'enfant d'une affection qu'elle mit du temps à lui rendre, ne se désintéressait pas de cette situation. Sa mère, à la date du 25 janvier, lui disait :

Ta lettre m'a fait un bien grand plaisir en m'annonçant la bonne résolution dans laquelle tu es de bien travailler et de bien profiter des bons soins de mademoiselle Watterville que tu ne saurais mieux récompenser de sa tendresse pour toi qu'en suivant ses conseils et en t'appliquant à tous tes devoirs. Si tu travailles bien et que tu sois bien docile, je ne puis pas te dire combien je serai heureuse et fière de t'avoir pour petite fille...

1. Inédit.
2. Inédit.

Le post-scriptum de Victor Hugo ajoutait à ces conseils... l'exemple de la mère.

Puisque tu penses encore un peu, ma pauvre Claire, à ton ancien ami, M. Toto, il faut qu'il te dise ici un petit bonjour. Travaille bien, deviens sage et grande, deviens une noble et digne personne comme ta mère, et sois sûre que, quelle que soit ta vie un jour, heureuse ou malheureuse, tu auras toujours pour toi ta conscience et ton ami [1].

Je rassemble ici, quoique leurs dates soient différentes, et que l'une ne se rapporte pas à l'année 1835, trois curieuses dédicaces inscrites par Victor Hugo sur des livres de classe qu'il avait donnés à Juliette, toujours friande de ces raretés auxquelles madame Victor Hugo, qui aurait pu les réunir plus tôt, paraît n'avoir attaché qu'un intérêt médiocre.

C'est d'abord une *Grammaire latine*, passée dans les mains de Victor Hugo, des mains de son futur beau-frère, Paul Foucher, qui y avait inscrit quelques annotations pittoresques. Plus studieux, Victor Hugo se borna à y proclamer à la page 22 ses opinions royalistes : « *Vive le roi!* du 1er juillet 1815. Victor Hugo. » Vingt ans après, sa profession de foi avait un autre caractère. « *Voici l'un des premiers livres où j'aie lu : le dernier livre où je lirai, ce sera ton cœur.* V. 22 juin 1835 [2].

Le second livre est un volume imprimé en 1792 et contenant les *Odes sacrées et Œuvres choisies de J.-B. Rousseau.* Il porte, à la date du 26 mai 1815, la signature de Victor Hugo qui dut, il n'est pas téméraire de le penser, le feuilleter souvent. Quand il en fit don à Juliette, le 20 novembre 1835, il y inscrivit une note dont le romantisme associe des sentiments qui devraient être gênés de se rencontrer ensemble :

Il y a vingt ans ceci était écrit par un enfant qui n'aimait que sa mère. Aujourd'hui l'enfant est homme, il n'a plus de mère, mais il a une amie adorable et bien-aimée, c'est toi. Le ciel

1. Lettres inédites.
2. Inédit.

avait donné une sainte à son enfance, il donne un ange à sa virilité [1].

J'avoue aimer mieux la dédicace dont s'est enrichi le troisième volume, un *Quinte-Curce* publié en 1807 par Delalain *ad usum lycæorum*. Il porte deux fois sur la première feuille de garde la signature Victor qui a servi de point de départ à l'envoi dont Juliette fut la bénéficiaire ravie. *27 juillet 1837. Quand j'écrivais mon nom sur ce livre en 1809, j'avais sept ans ; je commençais à vivre et à penser. Toi, toute petite fille, à peine née, tu courais pieds nus sur les grèves de l'Océan, en chantant quelque vieille chanson bretonne. Ainsi nous bégayions tous deux, moi la langue des vieux Romains, toi celle des vieux Celtes. Aujourd'hui nous vivons l'un en l'autre, et nous ne parlons plus qu'une langue, et cette langue n'a plus qu'un mot : j'aime.* V. H. [2] Juliette répondait à cet hommage par une lettre qui vaut d'être citée en entier.

« Vous avez commis une bien grande imprudence, mon cher petit homme, en mettant la date du temps où vous supposez que j'étais née. Mais comme je suis trop honnête pour vous donner un démenti, j'accepte le chiffre et je dis : que depuis le jour où vous étiez petit garçon, étudiant Quinte-Curce, vous avez joliment grandi et dépassé tous ceux qui faisaient votre admiration et fixaient votre attention de sept ans. Moi, je suis toujours restée la pauvre petite fille inculte que vous savez et il y a gros à parier que l'éducation aurait ajouté peu de richesses à ma pauvre nature ; les plantes des grèves de l'Océan gagnent peu à être cultivées. De ce côté-là, Dieu merci, je n'ai pas à me plaindre, personne jusqu'à vous ne s'était guère soucié d'en faire l'essai. Mais vous êtes venu, vous, mon grand et sublime poète, et vous n'avez pas dédaigné de ramasser à vos pieds la pauvre petite fleur qui se faisait belle et épanouie pour attirer vos regards vivifiants comme le

1. Inédit. Peut-être jugera-t-on moins sévèrement le mauvais goût de ce rapprochement si l'on songe que Sainte-Beuve lui-même n'y avait pas échappé, et précisément dans une de ses lettres à madame Victor Hugo, où il l'appelait aussi son ange et où il associait, avec un tact encore moindre, à leurs baisers les souvenirs de leurs mères et de sa tante.

2. Inédit.

soleil. Soyez béni pour cette bonne action ! soyez sûr qu'il y a là-haut un pauvre père et une pauvre mère qui vous bénissent pour le bonheur que vous donnez à la petite fille restée seule sur la terre. Je pleure en vous écrivant cela, car jamais je n'étais descendue si avant dans ma vie d'innocence et dans mon cœur plein d'amour. »

Quand une femme associe à la jeunesse, à la beauté et à la grâce cette espièglerie de l'esprit et cette tendresse du cœur, cette sensibilité éveillée, cette émotion frémissante et cette soumission calme dans le dévouement, ne comprend-on pas, même après les avoir vertueusement blâmés l'un et l'autre, qu'elle devienne la compagne d'un homme de génie auquel son foyer n'offre plus la sécurité et les charmes d'un asile irréprochable? On ne doit pas s'étonner davantage que Juliette, avertie, curieuse, fureteuse, sensible aux spectacles de la nature et en même temps suffisamment artiste, habituée aux privations et peu exigeante, ait suivi le poète, à partir de 1834, dans les excursions annuelles qui étaient à la fois le repos et l'aliment de son esprit.

En 1835, partis de Paris le 26 juillet ils visitent ensemble, au cours d'une excursion de trois semaines, la Fère, Amiens, le Tréport, Rouen, la Roche-Guyon et leurs environs. Comment ne pas lire avec émotion l'impression que le pays et le château de Coucy produisirent sur Victor Hugo? « Tu ne peux t'imaginer, écrivait-il à sa femme, la beauté de la vallée de Soissons quand on monte la côte vers Coucy : je l'ai montée à reculons, tant c'était beau. Je renonce à te peindre Coucy. Je t'en parlerai. C'est une ville du moyen âge sur une colline, presque intacte, avec un admirable donjon au bout, comme l'ongle au bout du doigt... » Presque intacte ! Aujourd'hui la ville et le donjon sont un monstrueux chaos de pierres entassées, triste souvenir d'un vandalisme qui accuse et déshonore une race sans pitié, sans âme et sans goût !

Au cours de ce voyage Victor Hugo, qui savait dépouiller la majesté d'Olympio pour devenir un gavroche spirituel aux plaisanteries faciles, décochait de-ci de-là des vers vengeurs aux hôteliers dont il avait à se plaindre. Il suivait à la lettre les conseils de sa femme, qui lui écrivait avec son habituelle indulgence : « Si tu t'amuses, je ne te trouve aucun

tort. » Je crois que, plus sévère, il s'en trouvait. Les lettres qu'il écrivait à Adèle pour lui faire le récit pittoresque et vivant de ses excursions ne portaient pas seulement le témoignage d'une affection sincère ; il n'est pas nécessaire d'en forcer le sens pour y découvrir quelques remords. « Je t'aime bien, va, mon Adèle. 26 juillet. » Ou : « C'est aujourd'hui le jour de bonheur de notre excellent Pavie. Je lui souhaite encore une femme comme toi. Après cela, qu'il remercie Dieu. » (28 juillet.) Ou : « Tu vois, mon Adèle, qu'aucune de ces belles et bonnes choses ne m'empêche de songer à toi, pauvre amie. Tu es la plus belle des choses qui sont belles, tu es la meilleure des choses qui sont bonnes. Avec quelle joie je te reverrai ! » (13 août.) Ou enfin : « Oh ! rien n'est changé dans mon cœur. Je t'aime plus que tout au monde, va, tu peux bien me croire. Tu es ma propre vie. » (16 août.) Il y a dans ces courts passages deux *va* dont la simplicité en dit long sur le cœur du poète partagé entre deux amours.

Victor Hugo disait à sa femme dans une de ses lettres : « Je suis heureux que tu te sois un peu amusée à Angers. » Elle voyageait en effet de son côté, appelée par le mariage de Pavie, où elle rencontra Sainte-Beuve, avec lequel elle passa plusieurs jours à Angers, aux Rangeardières et à Nantes. Il fut respectueux et affectueux. Touchée de ces attentions, elle en fit part à son mari, auquel elle alla même jusqu'à recommander de lui écrire, dès son retour à Paris, pour le remercier. Je doute que Victor Hugo ait envoyé cette lettre. Il y avait seize mois qu'il avait pris congé de Sainte-Beuve dont les procédés obliques avaient fini par décourager sa trop grande générosité. Sa lettre ne laissait pas d'espoir à une réconciliation. Qu'on se rappelle ce passage : « Il y a tant de haines et de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. » La rupture était douloureuse, mais définitive : « Adieu donc, mon ami. Enterrons, chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. » (1er avril 1834.) Si Victor Hugo avait cédé, en remerciant Sainte-Beuve, à la sollicitation un peu trop ingénue de sa femme, il aurait risqué de justifier l'appréciation perfide que le critique écrivait dans ces *Cahiers* intimes

où il distillait son venin. « S'il veut obtenir de vous un service qui flatte son amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous, dans la conversation, le nom de sa femme, pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux... »

Les quelques jours que Sainte-Beuve avait passés avec madame Victor Hugo avaient exaspéré sa jalousie et sa haine. Il détestait dans Victor Hugo le mari et il enviait le poète. Précisément un volume était sous presse où les torts avoués du mari s'affichaient avec un lyrisme dont le poète n'avait jamais dépassé l'éclat. Rentré à Paris depuis un mois, Sainte-Beuve connut, au moins en partie, le nouveau chef-d'œuvre qui s'imprimait. Il flaira le scandale. Ce n'est pas assez dire : il le prépara. On a de lui à ce sujet deux lettres vraiment trop suggestives. L'une, du 3 septembre, à Béranger : « ... Nous allons avoir dans une quinzaine un volume lyrique de Victor Hugo. Il y aura des vers d'*amour* ; malgré toutes les hésitations, il se décide à son coup de tête, et bien que ce soit une unité de plus qu'il brise dans sa vie poétique (l'unité *domestique* après la politique et la religion), peu importe à nous autres fondateurs des unités et au public, qui ne s'en soucie plus guère ; les beaux vers, comme seront les siens, je n'en doute pas, couvriront et glorifieront le péché. » L'autre, du 26 septembre, à Pavie : « ... Son volume (de vers) s'imprime. Il y en a beaucoup à cette Dalila. Il a accommodé tout cela comme il peut, et à la chinoise, avec l'amour conjugal des *Feuilles d'Automne* qu'il ne veut pas rompre officiellement. Mais il y aura éclat, je pense, et curiosité maligne très en jeu lors de cette publication. » Quand les *Chants du Crépuscule* parurent, ce fut Sainte-Beuve qui fit l'éclat et qui excita la curiosité et la malignité publiques par son article, perfidement nuancé, de la *Revue des Deux Mondes*. Non content d'accorder moins d'éloges au génie du poète, il osa blâmer son « manque de tact littéraire », qui lui avait inspiré « d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière. » Évidemment Victor Hugo avait manqué de tact, et non seulement de tact littéraire, en

publiant sous la même couverture le *Date lilia*, qui était un magnifique hommage à la vertu indulgente de sa femme, et les hymnes d'amour passionnés que lui inspirait l'amour de Juliette. La sévérité austère de Vinet pouvait blâmer cette faute de goût. Mais, Sainte-Beuve ! Il était le seul qui n'eût pas ce droit. Les convenances les plus élémentaires lui interdisaient une allusion publique à un amour dont il aggravait le scandale. Il savait, lui, la vérité. Cette vérité aurait dû arrêter sa plume. D'ailleurs, quelques semaines après la publication de son article, il écrivait à Louis Noël une lettre qui mettait avec plus d'exactitude les choses au point. «... Victor Hugo n'est pas tel aujourd'hui que certaine rumeur injuste le ferait être. Peu de personnes savent exactement ces choses intimes et vraies des hommes célèbres. Après avoir été plus que personne sous le premier charme, j'en suis venu à savoir bien le vrai sur ce caractère ; je me trouve aussi être du *très petit* nombre qui sait au juste ce qui en est de sa vie et des causes qui l'ont mené là. Je dois vous dire que c'est ce que tant de gens blâment si haut en lui que je trouve le moins blâmable. Son plus grand tort est dans l'orgueil immense et l'égoïsme infini d'une existence qui ne connaît qu'elle : tout le mal vient de là. Quant aux autres faiblesses, elles appellent l'indulgence tant qu'elles ne sont que des faiblesses [1]. » (18 décembre 1835.) Voilà un langage peut être sévère, mais, dans son ensemble, mesuré et humain. L'hommage que l'article prétendait rendre à madame Victor Hugo se retourna contre l'intention du critique : la femme, attachée à la gloire et à la réputation de son mari, réprouva un procédé qui le discutait littérairement et qui le diminuait moralement. Quant à Victor Hugo, sa colère faillit le déterminer à un duel avec Sainte-Beuve. Celui-ci, mis au courant de cette intention, la prit assez au sérieux pour remettre au libraire Renduel ses manuscrits et son testament [2]. Le duel fut évité, mais le grief resta. Madame Victor Hugo et son mari en gardèrent contre Sainte-Beuve une rancune presque égale.

D'ailleurs l'allusion que Sainte-Beuve avait faite à la liaison de Victor Hugo avec Juliette Drouet n'eut pas pour effet d'im-

1. *Nouvelle Correspondance*, p. 33-34.
2. Ad. Jullien, *le Romantisme et l'Éditeur Renduel*, 119-125.

poser au poète une plus grande réserve. S'il continuait à lui faire des scènes, souvent violentes, dont il essayait ensuite de se faire pardonner par de délicieuses paroles la frénésie et la férocité, il ne l'en aimait pas moins passionnément. A la fin de l'année 1835 leur amour, traversé de tempêtes, durait depuis trois ans. Cette épreuve avait été assez longue pour les révéler tout entiers l'un à l'autre. Que pensaient-ils donc l'un de l'autre? Juliette, toujours condamnée à la claustration, et qui sentait son mal, craignait que l'amour de Victor ne devînt de jour en jour « plus froid et plus brumeux », quoique sa jalousie se traduisît par une surveillance de jour en jour plus inquiète et plus active. (15 décembre.) Le premier jour de l'année nouvelle lui apporta, à son réveil, pour la rassurer, le plus précieux témoignage de tendresse confiante qu'elle eût sans doute encore reçu :

Sois heureuse dans le fond de ton cœur, ma bien-aimée ! Tu es une noble et angélique femme. Tu es aujourd'hui pleinement relevée d'un passé qui désormais ne chargera plus un avenir. Cette nouvelle année te confirme et te consacre dans une nouvelle vie. Sois heureuse. Je t'aime avec le cœur, je t'aime avec l'âme, je t'aime avec les entrailles. Ceci est un moment presque solennel. Je te remercie d'avoir tenu toutes tes promesses. Ton amour avait promis, ton courage a tenu. Tu sais qu'il y a un mot infini, je te le dis aujourd'hui comme je te l'ai dit pour la première fois le 16 février 1833 : je t'aime [1].

Il y avait dans ce certificat sincère et ému, avec un hommage et une réhabilitation, la promesse solennelle d'une vie nouvelle. Leur vie n'en continua pas moins à se déchirer aux mêmes broussailles et à alterner les élans passionnés avec les scènes et les querelles. La jalousie, contre laquelle Victor Hugo ne réussissait pas à se défendre, avait envahi aussi le cœur de Juliette, qui se disait tantôt une « lionne » rugissante et tantôt une méchante « louve », qu'il fallait museler avec des baisers et enchaîner avec des caresses ! Elle était jalouse de toutes les femmes, jeunes ou vieilles, laides ou belles, qui

1. Inédit.

osaient lever les yeux sur la « belle et noble figure » de son bien-aimé. Elle était jalouse de madame Victor Hugo et des commentaires qui avaient interprété les « *vers sublimes* » du *Date lilia* comme un retour à la *famille*. A plus forte raison s'irritait-elle contre les actrices que les répétitions et les représentations rapprochaient de Victor Hugo sur la scène ou dans les coulisses. La reprise d'*Angelo*, au Théâtre-Français, lui fut, en particulier, une occasion d'amertume contre Dorval, dont elle admirait le talent, mais dont elle redoutait les entreprises.

Ainsi tout, à Paris, lui était sujet de crainte et sa retraite même augmentait ses anxiétés. Avec l'été, les voyages faits en commun avec Victor Hugo, qui lui appartenait en entier, lui rendaient la liberté et la sécurité. En 1836 ils partirent avec Célestin Nanteuil. J'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur le carnet de voyage de l'« imagier romantique », comme l'appelle M. Aristide Marie dans le livre substantiel et pittoresque qu'il lui a consacré. Est-il vrai, comme il le raconte, que Célestin Nanteuil dut, au retour du voyage, étant chargé de « réintégrer la demoiselle », solder, pour une trop large part, le prix du cabriolet que la négligence d'Olympio avait laissé à son compte[1]? Je n'ai trouvé nulle part une preuve ou une présomption qui justifie cette histoire. Je suis plus porté à croire avec M. Marie que Célestin Nanteuil, ébloui par le génie du maître qu'il avait servi vaillamment dans la bataille d'*Hernani*, n'osait pas lever les yeux sur la beauté de la maîtresse, qu'on était convenu de faire passer pour sa sœur. Le voyage commença par Chevreuse et par Rambouillet le 15 juin. Le 16, Victor Hugo, qui ne manquait jamais d'envoyer à sa femme, au cours de ses excursions, des lettres tendres, abondantes et souvent semées d'illustrations, lui écrivait : « Depuis notre départ, nous n'avons pas eu une minute, Nanteuil et moi, Nanteuil dessinant, moi explorant. » Il ne disait pas, mais madame Hugo le savait, que Juliette l'accompagnait dans ses explorations ! Nanteuil dessinait : le 16, le château de Maintenon ; le 17, la cathédrale de Chartres et le même jour à quatre heures et demie la porte Guillaume

1. Aristide Marie, *Célestin Nanteuil*, p. 20-22.

dans la même ville; le 18, un coin de l'Eure, et une femme de la Loupe portant son enfant empaqueté sur le dos, et le château de Sully à Nogent-le-Rotrou. Ce sont, signés de ses initiales, les six premiers dessins, au crayon, pittoresques, mais un peu mous, qui ouvrent son carnet dont la modeste couverture en carton vert renferme de plus précieuses richesses. Le septième dessin, qui représente le château de Lassay, n'est pas signé. Il accuse une précision, une fermeté, une opposition de tons que les précédents n'ont pas, du moins au même degré. C'est que le crayon a passé des mains de Célestin Nanteuil dans celles de Victor Hugo, et comme celui-ci sait s'en servir ! Le 22, il écrit à sa femme : « Nanteuil m'a quitté : il est possible qu'il me rejoigne à Cherbourg. » En le quittant, il lui a laissé son album. Dès ce jour, les croquis de Victor Hugo se succèdent. Je n'en compte pas en tout moins de quinze, datés du 20 juin jusqu'au 19 juillet. C'est un écrin sans prix, d'une extraordinaire variété, dont les bijoux, habilement sertis, attestent, à la fois, les dons de force et de grâce d'un prodigieux orfèvre.

Voici, d'abord, deux châteaux; ce sont ceux de Lassay, dont Victor Hugo, qui se joue avec une incomparable aisance dans toutes les façons de peindre, écrit à sa femme. « Depuis Alençon, j'ai vu Lassay, charmante petite ville, demi-sauvage, plantée tout au beau milieu des chemins de traverse, qui a trois vieux châteaux, dont deux admirables que j'ai dessinés... » Voici pour Fougères : une gargouille, d'un ferme relief, prise sur une église ; une porte de ville, élégante, qui s'ouvre dans le château ; le château lui-même, étalant ses sept tours fines ou massives. Fougères, où les voyageurs s'attardent, est une ville qui arrache à Victor Hugo un cri d'admiration dont l'écho se prolonge dans une lettre enthousiaste à Louis Boulanger. « Je viens de Fougères comme La Fontaine revenait de Baruch, et je demanderais volontiers à chacun : avez-vous vu Fougères? » Évidemment, la ville, tourmentée et compliquée, plaît à son esprit, curieux de pittoresque, mais ne lui plaît-elle pas surtout parce que Juliette y est née et qu'ils découvrent ensemble les châteaux, les églises, les maisons, les rues, les ruisseaux, les jardins, les rochers, les moulins à vent, les églantiers et les genêts en fleur? Il s'y amuse telle-

ment qu'il en éprouve un remords et c'est de Fougères même qu'il écrit à sa femme cette phrase où se montre une fois de plus la complexité de son cœur partagé entre deux amours : « Un jour je voyagerai avec toi, et je serai tout à fait heureux. » En attendant, heureux sans elle, il voyage avec une autre, et c'est l'indulgence même de la femme délaissée qui apaise ses remords. Ne lui écrit-elle pas de ne se priver de rien, de ne s'inquiéter de rien? « Tu peux faire tout au monde... Jamais je n'abuserai des droits que le mariage me donne sur toi. Il est dans mes idées qué tu sois aussi libre qu'un garçon ; pauvre ami, toi qui t'es marié à vingt ans, je ne veux pas lier ta vie à une pauvre femme comme moi... Rien n'altérera ma tendresse pour toi, si solide et si complètement dévouée quand même. »

Voici, successivement, en continuant de feuilleter le carnet : un donjon à Dinan (« une superbe vieille tour que j'ai dessinée »), les ruines d'un château à Dol, un portail d'église à Pontorson. A Saint-Lo, l'admirable église a « un détail unique, je ne l'ai encore vu que là ; c'est une chaire extérieure avec porte dans l'église, d'où le prêtre haranguait le peuple, le tout sculpté comme on sculptait au xve siècle ». Victor Hugo dessine le 29 juin, à neuf heures du soir, cette chaire sculptée, dont il rend avec une merveilleuse finesse la délicatesse des détails dentelés et élégants. Le 5 juillet, Nanteuil rejoint le couple amoureux à Cherbourg, mais il ne reprend pas son carnet, où Victor Hugo continue à dessiner. A Saint-Côme, une table en pierre, basse, sur quatre pieds, artistiquement ouvragée, est croquée le 6 juillet sous les feux du soleil de midi ; à Bayeux, l'abside embrumée de la cathédrale ; sur une route, une chaumière pittoresque : « C'est une rencontre bien jolie et bien gracieuse qu'une chaumière au bord du chemin »; la falaise de Bois-Rosé, à Fécamp; l'exquise petite église de Saint-Macloud; une stalle amusante dans une église dont le nom, aux trois quarts effacé, est illisible.

Ces quinze croquis, où s'affirme la maîtrise déjà sûre du talent de dessinateur de Victor Hugo, suffiraient à faire une curiosité unique de l'album que le départ de Célestin Nanteuil, plus peintre mais moins artiste que lui, avait laissé entre ses mains. Mais le poète lui-même, qui traduit ses impressions

en rythmes rimés, et le prosateur, qui note ses observations, y ont marqué leur place.

Je cite, d'abord, les proses inédites, écrites au hasard des réflexions, et entre lesquelles il n'y a pas de lien :

... L'œil fixé sur les dernières réverbérations de la philosophie ancienne. Soleil couché.

***

Le vent d'amont se couche avec les moutons.

***

Dieu a fait la rame, le diable a fait l'aviron, la nuit était noire.

***

Ah ! voici le phare, dit le patron. Le bon Dieu a posé son chandelier sur la falaise.

***

Le jour baisse à l'horizon. Chaque vague en passant sous le soleil porte à la cime un reflet éblouissant, puis se perd dans l'ombre des autres. Image du favori qui, lui aussi, s'éteint si vite.

***

La colère d'un grand homme a ses injures et sa salive comme la colère d'un sot ou d'un lâche. Quand on se promène sur la plage à l'heure de la tempête, on peut être éclaboussé par l'Océan comme par un ruisseau de Paris. Seulement l'éclaboussure du ruisseau tache, celle de l'Océan brûle.

***

... Et la vague qui fait les mouvements du serpent.

***

L'aiguille qui continue de tourner sur le cadran dont les heures sont effacées.

***

... Puis on passe à côté d'une bruyère sévère et triste, aride et nue par places, où se tient un concile de corbeaux.

***

J'écoutais cette musique mystérieuse et formidable de la mer qui monte. Un râle affreux se déchirait sur les galets qui roulaient éperdus sous la blanche salive de l'Océan. Chaque flot jetait à son tour sous nos pieds son cri désespéré. Un rugissement sourd et profond emplissait au loin toute la mer, comme si l'on eût entendu bondir et hurler une foule de monstres cachés dans l'ombre de l'Océan et soulever les vagues avec leurs dos énormes.

***

La mer continuait de monter furieusement vers la falaise. Du côté opposé du ciel la lune dans son plein, calme et sinistre, montait aussi en silence et la regardait fixement.

***

C'était un de ces jours de chaleur morne et accablante où le ciel bleu au zénith est gris à l'horizon, où la mer plombée et calme a cet éclat particulier d'un toit d'ardoise au soleil [1].

Deux vers isolés, qui renferment une belle image, sont perdus dans ces notes de prose :

Le fleuve se recourbe à nos pieds dans la plaine
Comme un grand fer forgé pour un cheval géant [2].

Puis, cette belle strophe :

... Enfant, qu'il est doux, qu'il est doux
De voir sortir des eaux, après la traversée,
Longtemps par tant de vents sur tant de flots poussée,
Le rivage éclatant de soleil inondé,
La terre, les gazons, les granits et leurs craies,
Ou la chauve falaise avec ses mille raies
Comme un grand front ridé [3] *!*

1. Tous ces passages sont inédits.
2. Inédit.
3. Inédit.

Le 13 juillet les voyageurs sont à Yvetot. L'impression de Victor Hugo n'est pas favorable. Il écrit à sa femme : « Yvetot est une sotte ville, où les maisons sont rouges et les filles aussi. » Cette simple ligne lui sert à aiguiser une imprécation, qu'il confie toute vibrante à l'album, et qu'il copie trois jours après dans une nouvelle lettre à sa femme :

Groupe d'informes bouges,
Où les maisons sont rouges
Et les filles aussi !

Le 15 juillet, Victor Hugo est à Fécamp, où l'a conduit le désir, auquel il n'a pas pu résister, de revoir la mer. Quand il en sort, le soir, à six heures, il est saisi, au haut de la côte, par le spectacle qui se déroule sous ses yeux et son crayon jette les vers suivants, que son œuvre n'a pas encore recueillis :

Mer pareille à la destinée !
Mer triste au chant mystérieux !
Dis-nous quelle force obstinée,
Quel vent de la terre ou des cieux
Sur tes bords que ta vague broie,
Te prend, te jette et te renvoie
Et te précipite toujours,
Et par moments joyeux ou sombres
Peint de rayons ou couvre d'ombres
Tes flots mêlés comme nos jours [1] *!*

Le 16, une tempête se déclare, il fait un vent affreux, c'est un furieux et magnifique spectacle, nouveau pour lui, que Victor Hugo ne veut pas perdre, et il se rend à Saint-Valéry-en-Caux pour en mieux jouir. L'album recueille son impression. C'est la pièce, ici sans titre, qui passera dans les *Voix Intérieures : Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir.* Cette évocation puissante est suivie d'un quatrain où la muse se détend et se déride :

— Moi, malade ! Ah bon Dieu ! quelle calamité !
Oh ! que j'aime bien mieux le vin et la santé !

1. Inédit.

Il est rare, vois-tu, qu'un soldat s'amourache
D'un verre de tisane ou d'un pot de bourrache [1] *!*

A peine cette facétie est-elle lâchée que la mer et l'inspiration lyrique reprennent le poète, et il écrit ces vers magnifiques dont l'album que je feuillette page à page avait jusqu'ici gardé trop jalousement la confidence.

... Un jour que mon esprit de brume était couvert,
Je gravis lentement la falaise au dos vert,
Et puis je regardai, quand je fus sur la cîme.
Devant moi l'air et l'onde ouvraient leur double abîme.
Quelque chose de grand semblait tomber des cieux.
Le bruit de l'Océan, sinistre et furieux,
Couvrait de l'humble port les rumeurs pacifiques.
Le soleil, d'où pendaient des rayons magnifiques,
A travers un réseau de nuages flottants
S'épandait sur la mer qui brillait par instants.
Le vent chassait les flots où des formes sans nombre
Couraient. Des vagues d'eau berçaient des vagues d'ombre.
L'ensemble était immense et l'on y sentait Dieu [2].

La page qui suit contient un dizain contemporain d'*Oceano nox*, et dont l'inspiration n'est pas inférieure à celle de la célèbre poésie :

... La mort est sous un toit comme sur un navire.
Tel qui dompta la mer sur la terre chavire ;
Tel se perd dans les flots, encore plein d'avenir.
Les uns — ô nautoniers, vos destins sont les nôtres ! —
Reviennent pour ne plus repartir et les autres
S'en vont pour ne plus revenir [3] *!*

La dernière page de l'album illustre cette pensée par un saule pleureur que Victor Hugo y a dessiné.

Je ne saurais dire à quels soins Célestin Nanteuil s'occupait pendant que Victor Hugo dessinait ou faisait des vers sur

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

son propre album. Il n'y a rien, à ma connaissance, dans son œuvre qui se rapporte à cette excursion. Je sais seulement, parce qu'elle l'a écrit, que Juliette ne garda pas un bon souvenir de la « tristesse » de cet « odieux » compagnon de route, sans lequel tout, à l'en croire, aurait été heureux et charmant dans ce voyage, d'ailleurs délicieux. Paris, en lui reprenant Victor Hugo, que les répétitions de *la Esmeralda* conduisirent à l'Opéra, la rendit à ses craintes et à sa jalousie. Attentive à tout, au moindre changement d'humeur comme à un détail de toilette, elle s'inquiétait d'une chemise rose : « Toto, mon petit Toto, où alliez-vous ainsi paré? » Elle redoutait de le voir céder « aux amours profanées » et succomber aux tentations faciles du corps de ballet. Terpsichore lui créait les mêmes soucis que Melpomène. Mais son « Toto » avait pour la rassurer des moyens de persuasion dont peu d'amants disposent. Non content de lui confier, avant de les livrer à l'impression, les manuscrits des chefs-d'œuvre qu'elle lui avait inspirés, il faisait pour elle, dans l'effusion de sa gratitude amoureuse, des vers connus d'elle seule. C'est ainsi que le 25 novembre, à minuit trois quarts, il lui laissait cette strophe enflammée :

Mon âme à ton cœur s'est donnée.
Je n'existe qu'à ton côté,
Car une même destinée
Nous joint d'un lien enchanté,
Toi l'harmonie et moi la lyre,
Moi l'arbuste et toi le zéphyre,
Moi la lèvre et toi le sourire,
Moi l'amour et toi la beauté[1]*!*

Elle n'était pas d'ailleurs seulement la confidente des poésies que l'amour du poète lui dédiait. Elle lui servait de secrétaire dévouée et vigilante, elle mettait tous ses papiers en ordre, elle recopiait ses manuscrits, elle lisait et elle appréciait, avec un goût dont ses lettres témoignent, tout ce qu'il produisait.

Quels vers reçut-elle donc au mois d'avril 1837, pour en

1. Inédit.

remercier Victor Hugo en ces termes : « J'ai copié vos beaux vers sur la trahison et l'hypocrisie d'un ex-faux-ami : c'est sublime et triste comme le combat de l'aigle contre la vipère... » Je ne crois pas, comme M. Guimbaud, qui a publié cette lettre, qu'il s'agisse de l'imprécation fameuse :

Que dit-on, on m'annonce un libelle posthume...

Ces derniers vers portaient en effet en marge cette note : « Ne publier ceci que si le libelle paraît ; autrement, faire grâce à cette vilaine ombre », et il n'est pas douteux pour moi qu'ils furent écrits en 1845 après qu'Alphonse Karr eut dénoncé dans *les Guêpes* l'impression du *Livre d'Amour*. Juliette faisait donc allusion à d'autres vers dont la « vilaine ombre » de Sainte-Beuve avait été l'occasion. Lesquels? Je crois bien que les voici, retrouvés dans ses papiers, et justifiant, bien mieux que les autres, par leur accent de terrible dédain, sa comparaison d'un combat entre l'aigle et la vipère.

La haine, tantôt fière, effrontée, ingénue,
Aspire à s'étaler au soleil toute nue,
La calomnie aux dents, rit d'un sage ou d'un roi,
Lève sa jupe infâme et dit : « admirez-moi »;
Tantôt, se souvenant quelle a mêlé peut-être
Jadis à vos amis son sourire humble et traître,
Elle orne sa fureur d'un regard innocent,
Emmielle son poison, et glisse en gémissant
Sa morsure plus lâche, et plus âcre, et meilleure,
Sous un masque éraillé d'ancien ami qui pleure.
« Ce pauvre ami, dit-elle ! oh ! comme il est changé.
Dans cette voie hélas ! pourquoi s'être engagé ?
Disons-lui qu'il se perd par amour pour sa gloire. »
O vile hypocrisie, envie épaisse et noire
Qui s'attache à l'esprit comme la rouille au fer,
Louches regards ! pleurs faux qui font rire l'enfer [1].

Deux choses sont inconstestables : ces vers sont beaux, et ils visent Sainte-Beuve. Reste, pour leur date, s'ils sont

1. Inédit.

bien ceux que Juliette admirait dans sa lettre d'avril 1837, l'hypothèse de la colère suscitée dans Victor Hugo par la publication *trois semaines avant*, dans la *Revue des Deux Mondes*, de *Madame de Pontivy*. Je conviens que le rôle effacé joué par le mari dans cette nouvelle ne s'accorde pas complètement avec les vers inédits que je publie, et qui ont plutôt l'air de viser un dissentiment littéraire. Mais il y avait dans *Madame de Pontivy* des allusions si directes, des concordances si claires, des circonstances si précises, qu'on ne pouvait pas se tromper sur l'identité des trois personnages mis en cause. Qu'on se rappelle l'aveu de Sainte-Beuve à Vinet. « Cette nouvelle n'a été écrite qu'en vue d'une seule personne et pour la lui faire lire... » Cette personne ne la lut peut-être pas. Mais j'incline à penser que Victor Hugo la connut et que, violemment indigné par l'intention perfide dont elle était l'expression à peine voilée, il épancha dans des vers brûlants comme ceux des *Châtiments* le terrible mépris qui avait tué son amitié pour Sainte-Beuve.

Juliette ne se contentait pas d'être la première à recevoir les confidences des inspirations du poète qu'elle aimait. Elle avait voulu avoir son livre à elle qui évoquait, chaque année, les souvenirs de leur liaison. C'était *le Livre de l'Anniversaire*. Victor Hugo en avait écrit la première page le 26 février 1835. En 1837, à la date du 17 février, il en précisait ainsi l'intention. « Tu le veux donc, tous les ans, à pareil jour, à pareille heure, j'écrirai sur ce livre la date de notre amour. Ce livre est placé sous ton oreiller, il y a là une retraite mystérieuse qu'il ne quitte jamais, il voit arriver et s'envoler ton doux sommeil, il porte l'empreinte de tous tes rêves; le jour où j'y ai écrit ton nom, Juliette, il a porté l'empreinte de toutes mes pensées. C'est que ton nom, mon ange, éveille tous les échos de mon âme, il y a pour moi dans ton nom des rayons comme dans tes yeux. Bien-aimée, sois bien heureuse. »

(A suivre.)

LOUIS BARTHOU

UNE CAMPAGNE AU HEDJAZ

Rabegh, 16 décembre 1916.

Depuis cet après-midi, nous sommes sur la terre de Mahomet.

Ce matin, le *Saint-Brieuc* s'en est approché lentement, sur une mer calmée, sans houle, où passaient des poissons volants. Devant nous apparut d'abord, dans le lointain, un haut massif; au nord du massif, deux pains de sucre, véritables montagnes de manuscrit persan, légères comme des fumées. Vers neuf heures trente, nous avons aperçu l'entrée d'une rade, des vapeurs au mouillage ; en avant, des promontoires de corail ; en arrière, des buttes au sommet aplati, qui semblaient des dunes recouvertes d'un peu de verdure ; plus loin, un chaos de montagnes bleues.

On passe une balise, on aperçoit un bois de palmiers, des tentes — l'ébauche du camp français? —, on double un cap où se trouve un boutre échoué, en laissant un autre cap à tribord, et, le goulet sitôt franchi, on mouille à l'extrémité d'une ligne qui se continue par le *Pothuau*, par un grand transport anglais, un yacht et un cargo.

Après le déjeuner, nous mouillons plus près de la côte, à quelque distance du wharf français, où nous attend le colonel Cadi, entouré d'une bande de négrillons aux cheveux en grains de poivre, qui pêchent à la ligne. On nous envoie deux chaloupes remorquées par une vedette. Le colonel, qui porte la coiffure chérifienne, nous reçoit et nous conduit à une

centaine de pas. Il y a là six tentes posées sur un sol couvert d'efflorescences salines, une sorte de vase dont nous ne ferons pas la moindre brique, mais où les piquets tiennent bien. Ces six tentes, c'est tout notre camp — camp provisoire, le camp définitif devant être à six kilomètres environ dans l'est.

La journée s'est passée à monter ce qu'on a pu, en attendant le débarquement complet du matériel. Entre temps, nous avons reçu la visite d'un parent du grand chérif, un bel Arabe à tête de Syrien, accompagné de deux autres notables et d'un soldat chérifien tout garni de cartouches, le crâne enveloppé d'un mouchoir rouge, les pieds nus, l'aspect assez militaire, quoique un peu frêle. Sur la piste qui mène au village vont et viennent d'autres chérifiens plus ou moins mal vêtus : mais le gros des troupes est parti vers le nord, sous la conduite d'un des fils du chérif.

17 décembre.

Dans la matinée, je suis allé sur un cheval prêté par des Égyptiens jusqu'à trois kilomètres environ de la côte. La piste, à partir de la douane, suit quelque temps le bord de l'eau, coupe deux lits d'oued où le sel s'accumule en traces blanches, puis monte au nord-est, à travers la plaine de vase argileuse noirâtre, absolument veuve de végétation. Cette piste mène au village et au bordj. Mais n'étant pas assez pur pour m'aventurer jusque là, et ma promenade n'étant pas de simple agrément, je prends à droite une piste de moindre importance menant à Bir-el-Asel, le Puits du Miel. Ce puits, ou plutôt ces puits (car ils sont une demi-douzaine) sont de simples trous d'un mètre de diamètre sur environ trois de profondeur, au fond desquels il y a un peu d'eau à demi saumâtre, magnésienne, à peine potable : j'en ai rapporté au camp et on en a fait un café que j'ai dû jeter, tellement il était amer. Fiez-vous donc aux appellations poétiques des Arabes ! Il est vrai que tout est relatif, et que, plus près de la grève, l'eau est encore moins mielleuse.

Autour de Bir-el-Asel, il y a quelques palmiers clos d'une *zeriba* de jujubiers et de genêts épineux. C'est là que doit s'établir le futur camp, avec des vues sur la palmeraie de

Rabegh d'une part, et d'autre part sur le mouillage, ce qui, le cas échéant, permettrait d'appeler le secours de la flotte et favoriserait une retraite vers la mer.

Ces puits, ces palmiers font toute la fraîcheur du pays. Passé le désert d'argile, le terrain se relève, devient sablonneux et se parsème de plantes grasses, des salsolas aux feuilles aqueuses qui, de loin, lui donnent des aspects de prairie. L'impression qui domine est celle d'une grande aridité. On m'a conté cette histoire : Quand les hommes se répandirent sur la terre, chacun des peuples, parmi bien des inconvénients, trouva des avantages au pays qui devint son lot. Seuls les Arabes éprouvèrent un mécontentement sans mélange. « Comment vivrons-nous? dirent-ils à Allah. Notre pays n'a pas d'eau douce ; il n'y pousse ni maïs, ni riz, ni blé. » A force de supplications, ils se firent entendre de Dieu, qui dut convenir du bien-fondé de leurs plaintes. « Il est juste que tout le monde vive, dit-il, et je veux faire quelque chose pour vous. » Alors il institua les pèlerinages.

La morale de l'histoire, c'est que nous sommes ici.

18 décembre.

L'auto du chérif de Rabegh est venue aujourd'hui nous prendre, le colonel, le capitaine Ahmed et moi.

A l'entrée du village, nous laissons à droite le camp des réguliers chérifiens et une batterie de canons courts, et nous arrivons au fort, bâti en briques. Deux réguliers montent la garde en fumant. Nous entrons dans une sorte de tour, où un escalier éclairé par des meurtrières nous mène à un corridor étroit. Ce corridor franchi, nous voici dans une chambre au parquet garni de tapis d'Orient, aux larges baies, avec pour meubles un fauteuil à incrustations d'or et un divan. Le long des murs, des coussins. Là nous sommes reçus — fort amicalement — par le vieux chérif qui fait fonction de gouverneur, en l'absence du chef de la tribu, qui s'est déclaré pour les Turcs. Si Hamza (tel est son nom) est un vénérable patriarche à barbe courte, confit en façons onctueuses, bénisseur à souhait. Près de lui, le personnage à belle tête syrienne, aux gestes affinés, que je connais déjà, puis deux ex-officiers

de l'armée turque, l'un fortement moustachu, l'autre marqué de la petite vérole, et que l'on décore, comme notre Syrien, du titre d'*effendi*. Salamaleks. Puis le colonel Cadi se met à parler affaires, organisation du camp, emplacement de batteries, etc. Cependant on nous sert dans de petites tasses un affreux thé à la verveine (affreux à cause de l'eau amère), puis des petits verres d'un autre thé très sucré et meilleur. Après quoi le colonel déclare que nous allons faire un tour au marché. Mais le vieil Hamza proteste que ce ne serait pas prudent, du moins pour moi, qu'un fanatique pourrait au soukh attenter à ma personne. Tout cela est-il bien sincère? En tout cas, il est décent de ne pas insister, et je me résigne à rester au port. D'ailleurs, un des Arabes présents a soin de remettre au capitaine Ahmed la *cafiah* et le *haggal* qui lui feront une coiffure de circonstance. Cette *cafiah* ou *smadda* est un carré d'étoffe légère et plus ou moins bordée ou rayée qui entoure la chéchia aplatie ou le petit tarbouch blanc de la Mecque. Le *haggal* est le double cordon qui sert à maintenir cette étoffe. On ne saurait se présenter autrement dans les villes et villages du Hedjaz. Ainsi le veut le rite, dont les habitants sont les gardiens.

Resté seul avec les effendis, je suis copieusement interrogé sur les effectifs que nous avons à Suez, sur la guerre, sur ses vicissitudes. Je m'efforce d'expliquer le peu d'importance du recul roumain en Valachie. Quel dommage que je ne sois pas encore informé de notre dernière victoire de Verdun ! C'est ce soir que la T. S. F., par le *Pothuau*, sans doute, nous a transmis la bienheureuse nouvelle.

On annonce, ce soir, que les Turcs se mettent en marche. Ils seraient, selon les aviateurs, à soixante kilomètres.

22 décembre.

Le grand chérif Hussein ben Ali a quatre fils, dont les trois premiers ont pour mère une Arabe, et le quatrième, Zéïd, une Turque.

L'aîné, Ali, qui jusqu'à ces derniers temps tenait garnison à Rabegh, est remonté depuis une semaine vers le Nord.

Le second est Abdallah, qui passe pour un stratège éminent

et le plus grand des généraux que possèdent les Alliés : appréciation toute locale, bien entendu, et qui résulte principalement de la prise de Taïf avec 1 800 soldats turcs et 9 canons. Il commande une autre colonne qui tente l'enveloppement de Médine par l'est, avec la voie ferrée pour objectif.

Le troisième est Faïçal, et le quatrième Zéïd. Ils étaient ces jours-ci du côté de Yambo.

Que valent leurs troupes? A les voir, elles ne manquent pas d'allure. Tous les soirs, il en vient, au quai de débarquement, avec des files de chameaux liés les uns aux autres, qu'ils chargent de sacs, de caisses, de fourrages secs, de tortillons de foin, etc. Ces hommes sont souvent en simple chemise. D'autres — des réguliers — ont le buste pris dans un tricot de laine brune, sur la tête une cafiah jaune ou rouge serrée par le haggal chérifien, le fusil australien à chargeur, une ceinture de cartouches, des poignards recourbés comme ceux du Maroc, ou des sabres qu'ils tiennent à la main. Ils reçoivent comme solde 10 medjidiehs par mois, et ils sont nourris. Le medjidieh vaut de 4 francs à 4 fr. 50 : soit donc de 40 à 45 francs par mois, ce qui est une assez jolie paie pour que le recrutement n'apparaisse pas trop difficile. Autant que j'en puis juger, c'est surtout dans les villes qu'on les recrute, et parmi les réfugiés de toute provenance. Sur six d'entre eux qui sont venus à la visite médicale, trois au moins étaient Syriens, parmi lesquels un d'Alep; un autre était Mecquois.

Quant aux irréguliers — Bédouins ou sédentaires — il serait dangereux de trop compter sur eux, d'abord en raison d'une indiscipline traditionnelle et native, ensuite parce que, le sentiment national n'existant chez ces gens qu'à l'état embryonnaire, ils ont une pente bien compréhensible à suivre qui les paie le mieux, enfin parce que leur coutume est de se chamailler entre tribus et de se jouer les plus vilains tours. Quand les hommes d'une tribu se trouvent à quatre ou cinq étapes de leur campement, ils n'ont plus qu'une peur : c'est que la tribu voisine ne profite de leur absence pour enlever leurs biens, leurs troupeaux, et même leurs femmes; plus qu'un désir, revenir sur leurs pas.

Selon des rumeurs, il y aurait jusqu'à 30 000 Turcs à Médine

ou autour de Médine. « On a des raisons de croire », comme disent les Anglais, qu'ils ne sont que 12 000 de troupes régulières. Mais il est bien difficile d'évaluer le nombre des Arabes qu'ils ont pu rallier à leur mauvaise cause ou maintenir dans la fidélité à la Jeune-Turquie. Au Hedjaz, ils ont pour eux le cheikh Husseïn ben Embarek, qui commandait à Rabegh avant Si Hamza, et Soleïman al Rafadeh, qui réside à Al Ouadj. Au sud, sur la côte de l'Yémen, l'iman Yaya bloque plus ou moins Aden. En revanche Idrissi, qui a jadis entretenus de bonnes relations avec les Italiens et qui est favorable au grand chérif, tient le pays entre Kounfouda et Hodeïda. Les Wahabites du Nedjed, qui sont les puritains de l'Islam, communiquent avec les Anglais de Bassorah : Riad, leur capitale, est donc chérifienne. Au contraire, Haïl et le pays Chammar sont turcs. On voit que l'unanimité ne règne pas en Arabie, et ce n'est pas une petite affaire que de s'y reconnaître.

Autre difficulté : les communications lentes ou précaires. Entre Médine et la Mecque il y a deux grandes routes : celle de l'est, la plus directe, que suivent les pèlerins persans; mais on n'y trouve d'eau qu'après la pluie, et depuis trois ans il n'a pas plu de ce côté. Celle de l'ouest est beaucoup plus longue, mais, stratégiquement et à tous points de vue, plus sûre à cause de l'eau. Rabegh en est la principale étape. Un raccourci évite Rabegh, mais avec deux étapes sans eau.

D'autre part, il y a des routes perpendiculaires à la côte, notamment la route Djedda-la-Mecque (80 kilomètres), la route Yambo-Médine, qui est plus longue, la route Al Ouadj-Al Ola, la route Akaba-Manâ. Toutes ces routes traversent des chaînes de hautes montagnes et présentent des passes difficiles, favorables à la défense. La plus praticable est probablement celle de Yambo-Médine, route naturelle d'invasion, bordée sur la majeure partie de son parcours de puits, de cultures, de palmeraies et de villages. Al Ola et Manâ sont sur la ligne ferrée du Hedjaz. Qui occuperait l'une ou l'autre station couperait le cordon ombilical qui relie Médine à ses maîtres. La stratégie qui s'impose est des plus claires, fût-ce à des yeux moins sagaces que ceux d'Abdallah. Mais...

Mais il y a à Yambo quelque 6 000 hommes, dit-on, en

majeure partie Égyptiens, qui, après s'être éloignés de leurs base à cinq jours de marche et s'être battus contre les Turcs, apprenant que des Bédouins pillaient leur campement, ont fait résolument volte-face, laissant l'opération en panne.

Décidément, nous ne serons pas de trop, si l'on veut bien nous utiliser.

29 décembre.

Nous menons ici une vie des plus confinées. Ce serait bon, à ses moments perdus, d'aller faire un tour du côté du village, de circuler dans les ruelles, de flâner dans le soukh, de goûter un semblant d'ombre et de frais sous les hautes palmes en regardant couler un peu d'eau douce, d'explorer l'âme du Hedjaz à travers les propos des Hedjaziens. Indiscrète ambition, à qui n'a point l'agrément du Prophète ! Le jour même où nous fûmes chez Hamza, je ne sais quel soldat, français ou anglais, ayant prétendu acheter des œufs en cette cité interdite, tomba sur un groupe de musulmanes indignées et fut trop heureux de s'en tirer avec des meurtrissures.

Je soupçonne d'ailleurs Hamza et ses Syriens d'exagérer à notre intention le fanatisme des gens de Rabegh. Leurs mines benoîtes et leurs roulements d'yeux me laissent fort sceptique, mais je vois que certains des nôtres s'y laissent prendre. On fait circuler des rumeurs; on prétend que, si les Turcs arrivent, les Égyptiens ne tireront pas dessus; on doute de la fidélité des chérifiens ici présents. En attendant, les Anglais se retranchent, et mes 4 000 sacs à terre, sur lesquels j'avais fondé mentalement de si belles architectures, ont dû être versés au génie qui va nous en faire un rempart, sans qu'on puisse dire si c'est contre nos ennemis ou contre nos amis.

Du côté du port, où il y a quelques cahutes, les indigènes sont moins inabordables. Ce sont des marins; ils ont vu un peu de pays; leur horizon moral y a gagné. Ils ont d'ailleurs presque tous du sang nègre dans les veines, et la bonne gaîté nègre contribue à leur faire l'humeur sociable. Il y a plaisir à faire la causette avec eux, pendant qu'ils s'adossent au flanc de leurs sambouks, sur la grève, aux heures de jusant. Mais je crois que nous ne nous en tiendrons pas là, que notre pacifique ambulance va jouer un grand rôle, et qu'avec le bistouri

et la quinine nous viendrons à bout du mur islamique. Ce matin une femme est venue me montrer un panaris. Je soigne pour une hydrocèle certain villageois qui m'a promis en récompense des poulets : la bénédiction d'Allah soit avec lui !

Le *Pothuau*, ou le *d'Entrecasteaux*, qui le remplace depuis quelques jours, maintiennent nos relations avec le monde extérieur. Il y a aussi le sambouk de la mission, qui fait la navette entre Rabegh et Djedda. Et puis les communiqués, qu'on ne nous communique pas toujours, et la *Bourse égyptienne*, qui nous parvient avec plus ou moins de retard, et même un journal chérifien, *Al Kiblat*, qui exalte patriotiquement les exploits de nos armes, j'entends celles de nos alliés et hôtes du Hedjaz. C'est peu.

Alors, que faire en ce gîte, sinon le rendre à peu près habitable? On fait des briques, on trace des allées ; j'ai fait creuser un puits à eau de mer pour le lavage de la vaisselle, et, comme la vermine commence à sévir sur nos hommes, je fais venir une lessiveuse pour des désinfections hebdomadaires. On creuse, on comble, on bâtit.

Nous avons aussi quelques distractions, par exemple, le bain. J'avais aujourd'hui 31 degrés sous la tente. Bonne température, pour une fin de décembre, et qui rend très inviteur ce coin de mer Rouge. Nos hommes ne sont pas autorisés à s'écarter du wharf français : le colonel craint pour eux les requins et les profondeurs. Ici, le fond est à deux mètres. Pour ma part, je préfère aller au *Bathing place* anglais — un radeau au bout de leur wharf, où il y a deux fois plus d'eau. L'eau y est d'une transparence idéale lorsque le soleil tombe d'aplomb. C'est le plus bel aquarium que j'aie jamais vu : sur les récifs de corail où poussent encore des spécimens bien vivants de madrépores, de méandrines, d'astrées, sans compter des astéries, des éponges et de très curieuses algues, des poissons de toute sorte vont et viennent : aiguillettes et sardines en bancs épais, de gros mulets, des pélons, des espèces aux épines urticantes, à dos bleu et à ventre blanc rayé de jaune, d'autres couleur d'aurore à raies d'ébène, larges comme des assiettes et à voilure immense, des poissons bleus à rayures longitudinales, des blancs à rayures transversales, des verts et des rouges tachés de points clairs,

toute la variété des labres : quelle féerie ! Je plonge avec bonheur parmi cette faune épouvantée et, non sans m'écorcher un peu les doigts ou le mollet, je ramène des coraux de plusieurs kilos, les uns pareils à un bouquet de bruyères, d'autres à un bouquet de thym, d'autres qui semblent des cornes d'élan ou de renne.

Je pêche. Au même wharf, je fais concurrence aux pêcheurs anglais. A bord de la vedette du *d'Entrecasteaux*, je vais mouiller à l'accore des récifs de corail.

C'en est fini — je ne le regrette pas — des réjouissances et mondanités de Suez. Nous avons modestement fêté la Noël en sacrifiant deux de mes poulets. Aujourd'hui le service de santé a touché un demi-mouton : pour dix fourchettes que nous sommes, c'est copieux. Voilà du travail pour notre cuisinier, le coiffeur Alvado, qui, comme coiffeur, ne manque pas non plus de besogne. Au marché de Rabegh, nous nous approvisionnons de légumes, oignons, aubergines. Mais le moindre poulet maigre s'y vend à des prix de villes d'eaux. Du reste, l'or afflue au Hedjaz, et nous ne sommes guère plus avancés de nous en être bourré les poches : maintenant, c'est l'argent qui fait prime.

Nous formons déjà un petit monde assez pittoresque. Je vous ai signalé quelques personnalités intéressantes du service de santé : Bellamâ, Rabinovitch, Lerkine. Vous ai-je présenté notre commandant militaire, le lieutenant-colonel Cadi? Son histoire est curieuse, voire édifiante : Cadi est un Algérien de sang arabe, authentiquement arabe. Il porte, tatouée au front, l'étoile bleue qui atteste sa noble origine. Ses lointains ancêtres étaient du Nedjed, le pays des hommes blancs aux mains fines (les siennes le sont au superlatif) et, s'il ne descend pas présisément du Prophète, il descend des compagnons du Prophète — ceux qui commandaient la grande invasion hillalienne. En conséquence il a droit au titre de chérif. A Alger, il suivit sans grand succès les cours de la Medersa, fut mis à douze ans à l'école primaire, passa au lycée muni d'une bourse. Reçu à Polytechnique avec un bon numéro, il en sortit dans l'artillerie. Au cours de cette guerre, il a commandé une batterie lourde sur le front de France. Il fut un de ceux qu'on choisit pour accompagner

le lieutenant-colonel Brémond à la Mecque. Comme musulman, il a fait tout le pèlerinage avec une grande dévotion, vêtu de deux serviettes rituelles et scrupuleusement respectueux des usages du *Hadj*, sauf qu'à Mina, au lieu de jeter sept cailloux à chacun des trois tombeaux des *Chitans* ou diables, il les jeta tous sur un seul tombeau, disant pour s'excuser qu'il avait cru y voir l'âme d'Enver Pacha. Depuis, il ne se montre plus guère que coiffé de la smada et du haggal, et quelquefois il met par-dessus son uniforme une gandourah de pongé. La chaleur aidant, je suis de loin cet exemple en circulant en manches de chemise ; une ceinture de soie orange que Rabinovitch m'a envoyée de Djedda jette sur ce déshabillé galant une note de somptuosité orientale.

Le capitaine Ahmed est fils d'un Arabe et d'une Bretonne. Son père l'a fait musulman, mais sa bonne Bretonne de mère l'a baptisé en cachette. Le lieutenant Lahlou, qui a fait avec le colonel Cadi le pèlerinage de la Mecque, et qui doit prendre une part active aux opérations près du chérif Ali, a épousé une Européenne, fille d'un magistrat de Casablanca ou de Rabat. Rigoureux observateur de la loi, il a refusé avec force démonstrations certaine « gnole » que Bellama lui avait offerte. Nous voilà réduits à boire à sa santé, ce qui est peu louable pour des médecins, et dans de grands verres, faute de petits.

2 janvier.

Le camp est à peu près organisé. Ce n'est pas une merveille de géométrie. Ni voie décumane, ni voie prétorienne. Le tout ressemble beaucoup plus à un douar très hassani ou très hachemite qu'à la cité de Carcassonne. Seule, l'installation du service de santé — et j'en suis fier — se distingue par le respect de la ligne droite. Par contre, on a soigné la clôture, avec l'aide de mes regrettés sacs à terre : tranchées sur tous les fronts, sauf du côté de la mer secourable, non sans redoute ni bastions : redoute de Marius, bastion Bézuquet, bastion du capitaine Bravida. Viennent les « Teurs » ! On est prêt à les recevoir. Mais je crois que nos officiers craignent plutôt les quatre pouilleux de la douane, qui tourneraient casaque au moindre prétexte et ont des airs de méditer un mauvais

coup. Pour leur éviter toute occasion de nuire ou de se faire occire, il se peut qu'on aille s'installer un peu plus loin de la grève, parmi les pierrailles et les salsolas. L'orage de Noël a comblé les puits de la palmeraie, où les chevaux du capitaine Ahmed ne trouvent plus à boire. Les Anglais, qui ont creusé de vastes tranchées sur le plateau, au nord de notre camp, voudraient nous voir flanquer leur droite, ce qui nous exposerait vraisemblablement au premier choc en cas d'attaque. La question est à l'étude. Serai-je toujours ici quand elle sera résolue? Il reste plus ou moins entendu que je dois passer à Djedda, et la prochaine arrivée de l'*El-Hadj* me fixera vraisemblablement sur ce point.

5 janvier.

Depuis hier circule la nouvelle officielle, sensationnelle et vraisemblablement fausse de la prise de Médine par Abdallah.

Pour nous en tenir aux réalités, sachez que je vous écris aux sons de la musique chérifienne, qui nous régale de ses plus beaux airs. Elle attend Sidi Zeïd, le quatrième fils du sultan, qui revient de Yambo. Or cette musique précède une garde noire, pleine de beaux hommes, portant ceinture et sautoir de cartouchières, armés du lourd fusil australien, vêtus un peu à volonté, mais presque tous munis du tricot de laine grise, de la cafiah, du haggal en poil de chameau, les pieds nus dans la sandale du Hedjaz. Ils défilent et manœuvrent bien. Avec eux, une troupe de méharistes, ou plutôt de chameliers, étonnante d'allure. J'ai pris quelques clichés...

J'ai interrompu ma lettre pour voir passer le chérif, dont on venait de m'annoncer l'arrivée. Je n'ai fait que l'apercevoir dans son automobile, qui l'a emporté au plus vite. Nos hommes sont restés en admiration devant un chameau coureur qui a suivi l'auto sur une distance considérable. N'allez pas croire que si je vous parle d'autos, ceci implique l'idée d'une route carrossable. J'ignore ce que sont les pistes de l'intérieur : celles qui avoisinent notre camp ne sont que des fantômes de pistes. Mais la plaine d'argile sablonneuse est si unie et si ferme qu'on peut facilement y circuler. Ce n'est qu'aux abords du village que commence la région des pierrailles agrémentée de touffes de salsola.

Zeïd va séjourner à Rabegh. Je le reverrai peut-être plus à loisir.

12 janvier.

Il paraît que la stratégie d'Ali ne fait pas merveille. Il est conseillé par un soldat énergique et intelligent, Aziz-bey, le héros de la Tripolitaine, et lui-même ne manque pas de savoir-faire, si je m'en rapporte à son ami le docteur Rabinovitch. Malheureusement ce savoir-faire et l'autorité d'Aziz seraient compromis par les intrigues d'un tas de Syriens, qui déjà se partagent en pensée les honneurs et prébendes du futur royaume de Hedjaz. A travers ce groupe compact d'ambitions, nos conseils ne parviennent pas davantage. D'ailleurs, les chérifiens ont tous les fusils et toutes les munitions nécessaires. Il en afflue à la douane de Rabegh. Ce sont les gardiens de ce matériel qui nous inspirent moins de confiance.

En ce qui concerne notre propre sécurité, nous avons largement ce qu'il faut, avec nos batteries égyptiennes et françaises, pour déjouer toute machination turque, fût-elle aidée d'une défection locale. Je dois ajouter que la population nous accepte de plus en plus. J'ai un bon critérium pour en juger : c'est l'abondance chaque jour plus grande de ma clientèle arabe.

14 janvier.

J'ai revu Zeïd.

Il s'agissait d'enseigner la manœuvre de notre canon de montagne à quelques réguliers chérifiens, confiés à la direction du lieutenant indigène Smida, des spahis. Smida est un ancien élève de l'école des enfants de troupe : c'est vous dire que, quoique Arabe, il parle très correctement le français.

Nous sommes allés à l'endroit où étaient les pièces. Il y avait là une vingtaine d'ex-officiers turcs, tous vêtus à l'européenne, mais coiffés de la smada et du haggal, que je portais également pour ne choquer aucune croyance. Sur ces entrefaites Zeïd est arrivé, en gandoura noire, en smada garance brodée de soie. Il est petit, presque chétif, chafouin, beaucoup moins bien que son aide de camp, qui a belle prestance, belle figure encadrée d'une barbe noire et frisée, illuminée de dents longues

et blanches — le Sémite dans toute sa splendeur, avec une pointe de sang nègre.

Le tir sur panneaux, à 1 800 mètres environ, a été assez réussi. Nos pointeurs se sont montrés brillants, les pointeurs indigènes suffisants. Zeïd a dû en éprouver de la satisfaction; mais c'est un homme très réservé, plus peut-être par timidité que par morgue. Il est parti, après quelques mots polis, sans tendre la main, ce qui choque un peu nos Arabes, Smida élevé en France, Ahmed fils d'une Bretonne, Aouach qui a tout du musulman, mais qui pourrait bien être chrétien.

Comme pendant ces tirs je m'étais écarté un peu pour regarder une belle asclépiadée à fleurs roses, un lieutenant chérifien, grand, élégant, de mine avenante, s'approcha de moi, et me demanda en excellent français si je m'intéressais à la botanique. Je ne manifestai pas autrement de surprise : quantité de Syriens et d'Égyptiens parlent le français comme vous et moi, et le lieutenant Choukri (tel est son nom) est Syrien. Mais de plus c'est un ancien élève de notre école de Grignon, et ceci était plus inattendu.

Après le tir, Ahmed m'a rappelé pour me présenter au colonel Aziz-bey, qui nous a emmenés dans sa tente, une tente très confortable, ma foi — des toiles de caoutchouc tendues sur un cadre de bois parallélipipédique: peut-être est-ce un peu chaud en été. Aziz nous a offert un thé pas trop sommaire. Et puis on a causé. Il n'est pas enchanté des chérifiens, auxquels il souhaiterait plus de discipline. Par contre, comme Choukri, il se montre surpris et heureux de la camaraderie qu'il a constatée entre officiers français et indigènes. Il ignorait tout de cet état de choses; il ne le soupçonnait même pas. Il n'a rien vu de tel dans l'armée italienne, en Tripolitaine, ni dans les troupes égyptiennes, où un Anglais ne peut être qu'officier supérieur, tandis qu'un commandant égyptien cèdera le pas à un lieutenant de l'armée britannique. Il me dit que les anciens officiers turcs passés comme lui à la cause chérifienne s'engageraient volontiers un jour dans notre Légion étrangère, si on les accepte avec leur grade, et c'est ce qu'il compte faire tout le premier, au cas où les Jeunes-Turcs remettraient la main sur le Hedjaz — éventualité des plus improbables.

Au retour, on m'a conté son histoire. On sait qu'Aziz-bey fut, en Tripolitaine, avec Enver, l'âme de la résistance aux Italiens. Ce qu'on sait moins, c'est qu'Enver était fort jaloux de lui. Quand la paix de Lausanne fut signée, Aziz mit bas les armes ; peut-être même n'attendit-il pas la fin des négociations pour le faire. Enver, prétextant qu'il n'était pas officiellement prévenu, continua la lutte à la tête des tribus arabes. Cependant ce fut lui qui partit le premier pour Constantinople. Là il n'eut rien de plus pressé que d'accuser de trahison son compagnon d'armes, qui fut jugé sans être entendu et condamné à mort. De passage à Alexandrie, Aziz apprit par les soins de notre consul le sort qui lui était réservé, et se garda bien de poursuivre son voyage. Il a encore à Constantinople un frère ou un demi-frère avec lequel il est brouillé. Ce frère serait d'origine circassienne par sa mère, tandis qu'Aziz se donne pour Arabe pur sang. Je dois dire qu'avec ses moustaches blondes et le teint clair de sa belle figure, il a moins l'air d'un Arabe que d'un Circassien.

Quant à Choukri, c'est un Syrien que les Turcs mobilisèrent, au début de la guerre, comme officier. Il combattit sur le front du Caucase, fut pris par les Russes, leur fit sa profession de foi ; sans doute elle ne leur déplut pas, car ils l'expédièrent à Arkhangel, où il s'embarqua pour l'Angleterre. Il a traversé Londres et Paris pour venir au bout du compte en ce coin de Hedjaz, pas très loin, en somme, de son asiatique terroir : c'est ce qui s'appelle un beau circuit.

21 janvier.

Je suis arrivé à Djedda le 15, et j'en suis reparti dans la matinée du 19 : soit quatre grandes journées. Et me voici derechef à Rabegh, après un excellent voyage à bord du *Pothuau*, accueilli et traité selon les bonnes traditions de la marine.

Nous aurions pu arriver à Rabegh vers sept ou huit heures du matin. Mais le ciel était nuageux cette nuit, le relèvement des étoiles difficile. Quand le soleil s'est levé, une mer d'huile bleuie par places de risées m'a rappelé les beaux matins d'été dans nos baies de Bretagne. Par endroits, l'eau était si verte que le commandant, croyant à un banc de corail, a envoyé

un canot en reconnaissance. Les montagnes d'Arabie avaient disparu dans une brume laiteuse : impossible de repérer l'entrée du *sherm*, c'est-à-dire de la rade. C'est pourquoi nous sommes restés faire des ronds jusqu'à l'heure du déjeuner. Enfin, tout se précisant, on a pu prendre son mouillage, et une vedette m'a débarqué au wharf de la douane.

Là, j'ai vu avant toute chose le croissant rouge qui flottait au-dessus de ma salle de pansement s'agiter de mouvements convulsifs, et puis choir : c'était l'un des derniers éléments du camp qui se déplaçait pour aller s'établir au bas du plateau de corail. La pluie s'était mise à tomber à verse le 17 et le 18, et la grande marée coïncidant une fois de plus avec ce déluge, ce fut de nouveau une inondation. Nous sommes maintenant au sec, sur des rochers recouverts d'un sable mêlé par endroits d'un peu d'argile brune ou de la vase blanche que font les coraux. Mais c'est toute une installation à refaire. Des soldats de Sa Majesté Hachemite nous aident dans ce travail fastidieux. Je suis allé promener un regard mélancolique sur ce qui fut notre premier camp au Hedjaz. A part ma cabane de djerid, qu'il faudra démonter, il n'en reste plus grand'chose. Mes sept pigeons et mes quatre poules s'entêtent à n'en pas abandonner les ruines.

Djedda est presque une belle ville, mais la plupart de ses maisons étant bâties de coraux encore vivants, il s'en dégage une odeur fade d'abattoir mal tenu. Voilà qui diminue bien le prestige de ces hautes bâtisses, et de leurs vérandas et balcons venus directement de l'Inde. Notre maison de France a grand air sur son quai, face à un vieux fortin, et c'est une joie d'y voir, haut sur la terrasse, flotter nos trois couleurs. Mais « plus me plaît » ma modeste tente de Rabegh. Est-ce déjà un effet de l'acclimatation ?

En mer, 29 janvier.

Je n'aurai pas longtemps joui du nouveau camp de Rabegh.

Dimanche, le *Saint-Brieuc* est venu, avec le colonel Brémond. Je déjeunais, quand je reçus l'avis d'avoir à embarquer le soir même. De ma destination, pas un mot... Je sais maintenant qu'on me ramène à Suez, mais pas directement.

Les journaux vous ont peut-être appris que les Anglais ont pris le port d'Al Ouadj. Nous y ferons escale.

Mes compagnons de première classe sont, outre le colonel et son officier d'ordonnance, un médecin-capitaine anglais, le docteur Marshall. On cause de tout un peu, et naturellement des opérations en cours. Vous apprendrai-je rien que vous ne sachiez par les gazettes? Al Ouadj était défendu par 400 Turcs. Faïçal, parti de Yambo avec ses chérifiens, devait coopérer à l'attaque, mais il est arrivé trop tard, ce qui a permis aux Turcs épargnés par le bombardement de fuir à travers les montagnes, où les Bédouins sauront bien les intercepter, s'il leur plaît. Le *Saint-Brieuc* lui-même, devenu croiseur auxiliaire, devait y aller de quelques obus : le colonel l'avait promis, mais il n'a pu quitter Djedda que le 26. Ce sont donc les Anglo-Égyptiens qui ont tout fait, canonnade préparatoire par la flotte et débarquement.

Par ailleurs, la situation au Hedjaz ne s'est pas beaucoup modifiée. Ali aurait pris M'Ghir. Abdallah, sur le djebel Ohod, menace toujours les communications turques. Vers le 15, ses partisans ont enlevé, à cinq kilomètres au sud de Médine, en dedans des lignes ennemies, un colonel du génie qui venait de conférer avec Fakri-pacha, gouverneur de cette place. Le fait nouveau, gros d'avenir, c'est la marche des Anglais sur El Arish, Magdaba, Rafah. Voilà la presqu'île du Sinaï pratiquement vide de Turcs. Ils occupent bien encore Akabah, mais Akabah leur appartenait déjà avant la guerre. Essaiera-t-on de le leur prendre? D'Akabah à la voie ferrée de Médine, il n'y a que cent kilomètres. Un poste d'aéroplanes de bombardement y serait beaucoup plus indiqué qu'à Rabegh, où les aviateurs se trouvent vraiment trop loin de l'objectif. Je ne sais ce qu'on décidera. Mais le colonel Brémond doit rejoindre en Égypte le colonel Wilson, parti de Djedda avant lui : il est plus que probable qu'ils vont modifier leurs plans.

30 janvier.

Nous sommes arrivés ce matin en face d'Al Ouadj. Au pied du djebel Antar, la petite ville, vue de la mer, se présente bien. Elle occupe, à l'entrée de sa rade, un promontoire élevé

de dix à vingt mètres au-dessus de la mer. Pas de muraille, trois minarets, une vingtaine de sambouks dans le port. Au fond du *sherm*, cinquante tentes environ sous des palmiers. Les hauteurs commencent à un kilomètre ou deux, par des falaises avec éboulis. Dès le mouillage, nous entendons les coups de fusil d'une fantasia.

Sitôt mouillés, nous débarquons. Le canot accoste à un petit wharf muni d'une grue, où des chérifiens procèdent au déchargement de quelques sambouks. La douane est en face, pas mal éventrée par les obus du bombardement. Le cheikh de la ville, chafouin, presque aveugle, vient à notre rencontre et nous flanque aussitôt d'une garde. Garde d'honneur, de protection ou de surveillance? Mettons les trois. Nous grimpons par les ruelles de la petite ville, par des escaliers taillés dans le roc, jusqu'à la maison du major anglais, qui n'y est pas. Pendant qu'on l'envoie chercher, ainsi que le chérif Faïçal, un autre cheikh, presque noir, celui-ci, avec une barbe blanche, petit, gros, — toute la faconde, la gesticulation et les rires de la race nègre — nous tient compagnie dans la chambre-patio de cette maison. En un coin gît un coffre-fort de marque viennoise, éventré par les Turcs... à moins que ce ne soit par les Arabes. Dans la pièce voisine, un tas d'archives turques.

Comme le major ne sera pas ici avant une heure, nous allons faire un tour. Au bout d'une rue qui donne sur la mer, une tranchée turque, creusée dans des amas d'ordures, aujourd'hui plus ou moins nivelée, sert de tombe à ses défenseurs. Il y en a qui émergent de la poussière et des chiffons bleus. Voici un crâne encore garni de chair dont la mâchoire inférieure a été arrachée, et qui montre les dents, un tibia à demi nettoyé par les chiens. Les tranchées se prolongent vers le nord, suivant la crête de la falaise. Plus haut, un campement de Bédouins. En contre-bas d'une deuxième falaise, une tranchée de seconde ligne. Puis un camp de troupes chérifiennes. Nous gravissons la rampe qui mène à la *Kalaa*. Elle présente une large esplanade dominée par un fortin dont la face sud a été trouée par les obus, et dont les pierres de taille du couronnement ont servi à consolider des boyaux. Puis nous redescendons dans la ville. Une assez belle maison à deux

étages, de mine presque européenne, servait à la fois de bureau de poste et d'école. Elle aussi, des obus l'ont éventrée. Nous entrons : les livres de classe, les cartes de géographie, les débris de pupitres gisent pêle-mêle ; dans le jardinet, des cadavres turcs mal recouverts de terreau apparaissent parmi des plants de tomates, de courgettes et d'aubergines. A côté, la mer.

Nous retournons à la maison du major. Il arrive bientôt, rituellement coiffé de la smada et du haggal, et s'entretient avec le colonel de questions militaires. Puis vient l'émir Faïçal, en djebalah à larges rayures, mince, élancé, la tête un peu étroite dans l'encadrement de la barbe carrée, les traits fins et mâles, l'air énergique et sympathique. Conseil de guerre, que j'ai le devoir de passer sous silence. Faïçal a des idées, de bonnes idées : puisse-t-il en faire des réalités, avec l'aide qu'on est disposé à lui fournir, tant du côté français que du côté britannique!

Sur la fin de la conversation arrive un Anglais vêtu en Bédouin. Il a fait tout le trajet de Yambo à Al Ouadj à dos de chameau. Quand il a enlevé haggal, cafiah et djebalah, et qu'il ne lui reste plus que sa soudna blanche à manches longues et larges, avec son crâne tondu et son visage rasé, et malgré le poignard et le revolver de sa ceinture, même malgré les bottes, ce n'est plus qu'un parfait clergyman sur le point de célébrer quelque office. De loin, sur son chameau, il peut faire de l'effet.

Le colonel remet des proclamations destinées à être jetées par les aviateurs sur les camps turcs : on promet dix livres sterling à quiconque ramènera des moghrebins prisonniers ; on les aidera à franchir les lignes sains et saufs. Puis on se sépare, et, toujours escortés de la garde chérifienne, nous regagnons l'embarcadère. C'est fini : pendant que nous déjeunons, le navire lève l'ancre et met le cap au large.

Suez, 5 février.

Me voici donc de retour à la base, où j'ai repris du service, en attendant d'y remplacer pour quelques temps le médecin-chef, qui doit faire à bord du *Saint-Brieuc* un voyage d'inspection analogue au mien, mais plus rapide.

... Ici, c'est toujours le même grouillement de races et d'uniformes. Hier dimanche, c'était vraiment curieux de se promener parmi tous ces militaires : Bédouins sous la cafiah, Somalis ou Soudanais en peplum blanc, aux cheveux crépus, Égyptiens en chandail, ayant un plumet à leur tarbouch, ou bien le dissimulant — c'est la coiffure de campagne — sous un manchon à visière et à couvre-nuque qui semble un shako indéfini; ajoutez toute une collection d'Indiens, des Birmans verdâtres sous le chapeau à la boer, nos spahis qui ont conservé leur grosse calotte et la cordelette en poil de chameau, les fez et les képis de nos hommes qui attendent les grandes chaleurs pour arborer le casque colonial, puis le khaki des troupes britanniques pour le ton d'ensemble, et, pour aider au pittoresque, les tenues des diverses marines, anglaise, française, italienne, celle des marins de l'Érythrée, tarbouch rouge à plumet bleu, col bleu, large ceinture noire, vareuse blanche, vastes culottes blanches et molletières brunes, du même ton que la tête, piquant sur cette chamarrure une note particulièrement vive.

Tout ce monde s'arrange-t-il aussi bien qu'il le ferait en peinture? Pour être allié, on n'en est pas moins homme, et une bonne police est aussi utile à Suez que partout ailleurs. Selon mes renseignemnets, il est rare toutefois qu'il y ait des rixes entre les Égyptiens et nos soldats, qu'ils soient Algériens, Tunisiens, Marocains ou Français. Ceci est d'autant plus remarquable que les Algériens se battent assez volontiers avec les Tunisiens, ou les Tunisiens avec les Marocains, ou les Marocains avec les Algériens, principalement quand la passion des cartes entraîne tous ces fils de l'Islam...

Suez, 25 mars.

Depuis mon retour à la base, je ne bouge plus guère d'Arbaïn.

C'est une sorte de faubourg, au nord-est de la ville, avec une palmeraie. Notre camp est immédiatement au nord d'Arbaïn. Voilà un grand mois que j'y exerce, sans ennui et sans enthousiasme, ma dictature médicale, en l'absence du médecin-chef.

Je centralise et je rayonne. Chacun de nos postes m'adresse renseignements et requêtes. Le jeune Lavandier, qui est depuis fin février à Al Ouadj, y fait merveille. Chaque matin, me dit-il, lui amène une quarantaine de blessés ou de malades, notamment des dysentériques, des rhumatisants et des quinteux. A ce régime, ses médicaments filent grand train, malgré tout son esprit d'économie. Le permanganate et l'iode coulent à flots, l'alcool s'épuise, l'opium fait de même, et l'aspirine aussi. Il faut que je lui renouvelle tout cela.

30 mars.

Nous apprenons aujourd'hui le combat de l'Ouadi Gaza. On parle de 1 700 prisonniers turcs. On parle de bien autre chose. Mais ceci, bien que tout le Caire en jase, je ne me crois pas encore le droit de vous le transmettre.

Aziz-bey aurait prophétisé il y a quelques jours que Médine tomberait dans le mois. On verra. D'ailleurs, nous pouvons patienter, en augurant bien de ce qui se dessine plus au nord : le pédoncule — c'est-à-dire la ligne du Hedjaz — une fois coupé, la poire sera bonne à cueillir, et Sa Majesté Hachemite aura conquis son royaume.

4 avril.

Le *Saint-Brieuc* est arrivé ce matin, amenant le colonel Brémond. Il n'y a plus personne à Rabegh. Le docteur Ballama est passé à Yambo, où nous avons un vrai dispensaire établi dans une maison dont une chambre m'est réservée. Quant au détachement, il loge à l'usine de l'appareil distillatoire, qui ne fonctionne qu'à moitié bien. La relève des postes a lieu en principe tous les deux mois, et il restait convenu, ce matin, que je repartais à bord du *Saint-Brieuc* remplacer Bellama. Mais ce soir, au camp d'où je viens, le colonel m'apprend que la mission change de nom et qu'elle devient mission d'Égypte, après fusion avec la mission Romieux. C'est le signe d'une orientation nouvelle, que tout, depuis quelque temps, faisait prévoir.

15 mai.

Nous sommes consignés à l'hôpital. Pourquoi? Impossible de te l'expliquer sans périphrases. Rappelle-toi ce mal qu'il était dur d'appeler par son nom, et qui « faisait aux animaux la guerre ».

Tu ne te fais pas une idée des hululements de deuil qui éclatent autour de nous depuis une semaine. D'abord, ils vinrent des maisons qui bordent l'hôpital au nord, du côté d'Arbaïn. Hier, ils avaient gagné celles qui sont de l'autre côté de la voie. Pour chaque mort, cela dure trois jours et trois nuits, sans arrêt. C'est épouvantable. Il y a, de temps à autre, des paroles articulées, une sorte de couplet funèbre ; et puis, le refrain des hululements, poussés en chœur, sur un ton suraigu. On ne les voit pas, mais on sent très bien que les petites gamines qui s'évertuent autour du macchabée, dans leurs vêtements brillants, comme autant de mouches bleues et vertes, doivent y aller pour le plaisir et s'en donnent à cœur joie, de piailler avec les vieilles.

Ce *vocero* se mêle aux sifflements des locomotives, et parfois on ne sait plus si c'est une locomotive qui siffle ou le chœur des vocératrices qui reprend. Ceci n'est pas une figure de rhétorique, mais un phénomène très réel. Autre phénomène non moins réel : cela se confond avec le chant du coq, d'une foule de coqs. Et d'ailleurs, de véritables coqs y répondent. La nuit dernière, quand le vocero d'en face a commencé, je m'y suis laissé prendre.

Je reviens à la question. Ce que nous sommes venus faire ici? Je suis peu qualifié pour le dire. Ce que nous avons fait? Moins, sans doute, que nous ne voulions faire.

Si nous n'avons pas tenu en Arabie le brillant rôle que nous escomptions, ce n'a pas été tout à fait notre faute. Perpétuellement nous nous y sommes heurtés à une sourde xénophobie qui paralysait à l'avance toute sérieuse collaboration militaire. Même affublé de la smadah et du haggal, le roumi est toujours un être impur au Hedjaz. Songe qu'à Rabegh nous ne pouvions mettre le pied hors du camp, sinon pour faire un tour de grève ; qu'à Djedda, où la population m'a cependant paru assez cosmopolite et indifférente à tout ce qui n'est pas

son négoce, la règle pour les membres de la mission était de ne pas s'écarter de plus d'un kilomètre de la ville, et que c'est tout le bout du monde si j'ai pu aller faire mes dévotions d'infidèle au tombeau de notre vieille mère Ève. Al Ouadj nous a peut-être montré plus de curiosité que de défiance, et, quand d'autres Français y sont venus avec Bellama, l'accueil a été, paraît-il, véritablement sympathique. On criait sur leur passage : « Françaoui ! Françaoui ! » Mais c'est qu'ici nous ne sommes plus en terre *Harm*, et il n'est plus besoin d'afficher et peut-être de feindre à notre égard le fanatisme intransigeant des purs.

Car il ne faut pas s'exciter l'imagination sur ce fanatisme. Si les bons Hedjaziens répugnent à notre contact, c'est surtout qu'ils ont peur de voir diminuer le prestige d'une terre jusqu'ici inviolée, et par conséquent le revenu de leur unique industrie, qui est l'exploitation en règle du pèlerin. L'an dernier, à Djedda, on fit pieusement débourser 700 francs à un agha d'Algérie accompagné de trois autres fidèles, pour deux jours d'hébergement. C'est un prix. Le Turc prélevait sa part. Mais nous, ne gênerions-nous pas la négoce? Quand nous sommes allés au Maroc, nous y avons délivré bien des Juifs, ouvert plus d'une brèche dans la muraille qui entourait les *mellahs*. Aussi venaient-ils au-devant de nous avec des drapeaux et force démonstrations d'amitié. Au fond, ils n'étaient pas absolument ravis. Car nous étions bien le protecteur, le gendarme, le juge, mais aussi le gêneur, l'empêcheur de pratiquer l'usure en rond. Ces gens-là aimaient mieux faire leur fortune en sept ans (selon l'estimation de Philippe le Bel), quitte à se la voir enlever de temps à autre par les guerriers des tribus. Les caïds ne nous bénissaient pas davantage. J'ai idée qu'on se le dit au Hedjaz, notamment parmi ceux que je confonds en bloc sous le nom de Syriens, — avec un peu d'injustice peut-être, car j'ai vu à Rabegh des Syriens bien sympathiques, et toute la Syrie nous ouvre les bras.

Quoi qu'il en soit, le roi et ses fils nous ont reçus avec courtoisie. Je ne connais pas personnellement Abdallah, qui passe pour un éminent stratège ; et de Zéïd je ne connais guère que la gandoura noire brodée d'or, la mine chétive et les petites histoires qui courent sur lui. Mais Ali, qui eût volontiers emmené le

docteur Rabinovitch en expédition, est assez ami du progrès. Faïçal, comme tu peux en juger par sa photographie, a la physionomie ouverte, quoiqu'il parle peu et préfère écouter. Ils ont fait bon accueil à notre argent, à l'argent anglais qui ne leur est pas ménagé, aux fusils australiens, à nos fusils-mitrailleuses, aux canons et aux munitions, bien qu'on méprise un peu nos pièces de montagne et qu'on réclame des 75, des 400 ou des 420 ! « Donnez-nous, disent-ils, de bonne artillerie, et nous nous chargeons des Turcs. » Car ils se croient très forts avec l'aide d'Allah, et ne nous demandent que du matériel — et la matérielle. Ils n'ont pas voulu, à Djedda, de nos instructeurs indigènes pour l'école des sous-officiers, sous prétexte que « nos commandements ne sont pas conformes aux règlements de l'armée de S. M. Hachemite ». A la rigueur, quand leurs Bédouins, qui sont des guerriers peut-être, mais sûrement pas des militaires, leur ont causé quelque gros mécompte, ils admettent le concours de nos troupes africaines, mais sans officiers français. Mauvais calcul : nos moghrebins, si solides quand ils sont bien encadrés, ne marcheraient pas sans leurs chefs, ou marcheraient mal.

Est-ce à dire que l'Entente, et particulièrement la France, aura perdu son temps ici? Non pas. Le grand chérif nous intéressait à un double titre : d'abord comme ennemi des Turcs, puis et surtout comme pontife révéré de nos sujets musulmans. Nous avons bien notre chérif au Maroc, et les Anglais veulent faire du khédive le successeur du khalifat de Stamboul. Mais le chérif Hussein règne à la Mecque, et c'est tout dire. Il s'agissait donc de l'appuyer, de l'encourager, de maintenir et de développer notre amitié avec lui, en lui fournissant au moins ce qu'il nous demandait : des vivres, de l'argent, des armes. Les Anglais s'acquittent de la tâche avec une munificence que nous ne pouvons suivre que de loin. Mais nous ne sommes pas non plus restés inactifs. Grâce à nous, l'institution du pèlerinage a repris vie. Notre ami marocain Si Kaddour Ben Ghabrit a organisé pour nos pèlerins pauvres une société des hôtelleries acquises au Hedjaz — biens *habous*, comme on dit en Barbarie, ou *wakoufs*, comme disent les Syriens et les Turcs, biens de main-morte, si tu préfères. A la Mecque, nous avons acheté 123 000 francs

— ce sont les prix du pays — une belle maison pour les pèlerins de marque. A Djedda, le docteur Bellama m'écrit qu'il ouvre en ce moment même un dispensaire pour nos musulmans d'Algérie, du Maroc ou de Tunisie, au cas où ils y arriveraient malades. La maison est louée pour six mois à raison de 560 francs par an — ou 20 guinées, car on ne parle plus que par guinées à Djedda. C'est une bâtisse à rez-de-chaussée et à trois étages, avec une installation des plus sommaires : trois ou quatre étagères aussi primitives que possible (le bois coûte cher dans ce pays où il faut le faire venir des Indes), quelques bancs, deux chaises, et, pour le prestige de la mère-patrie, une sonnerie électrique ; comme eau, 125 litres quotidiens d'eau distillée, *el mouaïa kindasa*, la seule potable : cela non plus n'abonde pas, au Hedjaz béni. N'importe : vienne septembre, nos pèlerins n'auront qu'à se présenter, ils trouveront pour les accueillir aux Lieux saints un rudiment d'organisation française, humble réalité, mais puissant symbole, qu'ils sauront apprécier comme le nouveau roi l'apprécie, n'en doutons pas.

Autre moyen d'influence : la médecine. A Rabegh, à Djedda, à Al Ouadj, à Yambo, dans d'inconfortables immeubles, avec des installations de fortune, par une chaleur accablante, nos médecins font chaque jour de la pénétration pacifique en prodiguant leurs soins à l'Islam souffrant. Ils y ont du mérite ! Ce sont parfois de singuliers clients que ces Arabes : Bellama m'affirme qu'il donne chaque matin des médicaments à des gaillards qui courent les revendre, et qu'il en est à les purger séance tenante, pour prévenir les fraudes. A Al Ouadj, Lavandier trouve ses Bédouins moins fripons peut-être, mais aussi peu sérieux. Ils se réunissent chez lui comme au café, pour s'asseoir au frais et bavarder en rond. Mais il n'en perd pas sa gaîté, et me raconte des histoires, par exemple celle de l'expédition *ad patres* d'un cheikh dénommé Mohammed ben Chefai. « Il a pris, m'écrit-il, avant de passer l'arme à gauche, la précaution de me dire le plus grand bien des médecins français, et je ne crois pas que du Paradis de Mahomet il en veuille à ma jeune inexpérience. Allah m'est témoin que j'ai fait pour lui tout ce qu'il est possible de faire pour un honnête homme. Si j'en crois cependant la rumeur publique,

les femmes d'Al Ouadj me bénissent de l'avoir laissé filer dans l'autre monde : je ne l'ai pas fait exprès. »

Tous les Arabes que nous traitons ne nous sont sans doute pas aussi reconnaissants que ce Mohammed. Depuis qu'il opère à Djedda, Bellama est devenue très sceptique à l'endroit de leur reconnaissance. Les marchands qu'il soigne n'en sont pas moins rapaces, quand il se présente à eux en acheteur. Je crois cependant qu'on ne nous oubliera pas au Hedjaz.

DOCTEUR SIMON

LE SEL DE LA TERRE[1]

XVII

Depuis quinze jours, Brenda se trouvait à Saint-Peter, dans la Forêt-Noire. Elle avait reçu de son frère Jem Müller et de sa belle-sœur une invitation tout à fait imprévue à venir passer trois semaines avec eux dans ce joli site, et Lothar ne s'était pas opposé à son départ. Peu de jours après leur réunion à Saint-Peter, Andrew Lovel était venu les rejoindre.

Tout bon Allemand, même le plus tyrannique, concède à une femme qui relève de maladie, le droit de faire une cure dans une station climatérique ou dans une ville d'eaux. Dans le cas présent, la perspective d'une sérieuse économie de ce chef avait certainement influé sur la décision du mari.

Brenda s'était mise en route le cœur bondissant de joie. La pensée d'échapper pendant trois longues semaines d'été à sa vie de souffrances et de tourments l'enchantait. Quel bonheur de se retrouver avec Jem et Violet, de revoir le cher Andrew Lovel, d'entendre parler anglais, de ne pas être tyrannisée, rebutée par l'éternelle vantardise allemande ! Puis, la Forêt-Noire n'est pas en Prusse ; elle est aussi loin de Berlin que Londres de Manchester. En approchant de Heidelberg, Brenda eut un souvenir ému pour ses

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet, du 1er et du 15 août 1918.

bonnes aïeules. Les chères vieilles étaient mortes toutes deux au printemps. Elles n'avaient pas laissé le moindre héritage, étant depuis longtemps à la charge de Mr Müller, et Lothar s'en était montré extrêmement désappointé.

Brenda pensait trouver sa famille très préoccupée des troubles d'Irlande. A Berlin tout le monde semblait persuadé que l'Angleterre était à la veille d'une guerre civile, que l'armée se mutinerait et que le monde ouvrier préparait une révolution sanglante. Elle-même se sentait anxieuse à la lecture des journaux. Quand elle arriva à Saint-Peter, Jem et Andrew convinrent en effet que l'agitation irlandaise ne laissait pas d'être inquiétante ; les événements serbes leur semblaient aussi fort sérieux. Aussi était-ce un véritable repos pour eux de ne plus entendre parler de politique pendant ces quelques jours de vacances. D'ailleurs, ils étaient beaucoup plus occupés à consulter des cartes et à préparer des excursions dans la Forêt-Noire qu'à discuter les événements en cours. Décidés à ne pas s'absorber dans la lecture des journaux, ils déclarèrent que l'édition hebdomadaire du *Times* leur suffirait amplement et encore n'y jetteraient-ils qu'un regard distrait.

Andrew était revenu en Angleterre depuis que son oncle le major Lovel avait réussi, grâce à son neveu, à vendre très avantageusement sa propriété en Nouvelle Zélande. Mais, Violet confia à sa belle-sœur que son frère ne tarderait pas à repartir. Elle lui donna en même temps des nouvelles de tout le monde. A Treva, rien n'était changé. Quant aux Müller, ils gardaient en ce moment leurs petits-enfants auprès d'eux, et se proposaient d'inviter toute la famille à passer le mois d'août à Cromer.

Brenda devina bientôt que Jem et Violet n'étaient venus en Allemagne que pour la voir et qu'ils ne conservaient aucune illusion sur son bonheur conjugal. Aussi ne parlaient-ils jamais de Lothar. Andrew, moins bien informé sans doute, ne montra pas la même discrétion.

— Vous plaisez-vous à Berlin? — demanda-t-il un jour à la jeune femme, un jour de promenade en tête-à-tête.

— Non, — fit tristement Brenda. — J'ai le mal du pays.

— N'allez-vous pas en Angleterre de temps à autre?

Brenda ne put s'empêcher de soupirer.

— Je n'y suis pas retournée depuis mon mariage !

Andrew parut surpris.

— Avez-vous au moins des gens agréables dans votre famille ou parmi vos relations?

Brenda hésita.

— Quelques-uns sont charmants, mais d'autres sont... odieux, — dit-elle enfin.

Puis elle s'arrêta court comme il lui arrivait souvent dans ses conversations avec son frère ou leur ami. Comment pourrait-elle dépeindre August Zorn ou la belle Jutta? On se refuserait à la croire.

— Je voudrais bien revoir mon père et ma mère, — dit-elle après un instant de silence, — et je serais si heureuse à Treva !

— Ne pourriez-vous venir y passer quelque temps avec nous? — demanda Andrew. — J'en serais si content !

— Je prends mes vacances en ce moment, — dit Brenda avec résignation. — Je ne puis en espérer d'autres, de longtemps.

Depuis qu'elle avait revu Andrew Lovel, la jeune femme était en proie à une violente lutte intérieure. Il lui était impossible de chasser de son cœur un sentiment que sa conscience réprouvait et contre lequel elle ne se sentait pas la force de résister. Elle avait aimé Andrew Lovel, alors qu'il n'était qu'un très jeune homme; maintenant qu'elle le retrouvait un homme fait, mûri et énergique, elle l'aimait encore davantage. La joie qu'elle éprouvait à sa présence la ravissait et l'épouvantait tout ensemble. Pour une femme foncièrement honnête comme Brenda, cet amour défendu devenait un supplice de tous les instants. Chaque matin lui apportait la promesse d'une journée d'apaisement et de sérénité et chaque soir il lui fallait reconnaître qu'elle avait oscillé entre le bonheur et le remords. Brenda connaissait à fond le théâtre moderne, mais contrairement aux héroïnes habituellement présentées au public, elle ne s'attribuait pas le droit de vivre sa vie en violation des promesses données. A ses yeux, la trahison de Lothar ne suffisait pas pour la libérer de son serment. Et pourtant, en regardant Andrew, combien elle souhaitait de pouvoir fuir avec lui en Nouvelle-Zélande ! Aussi voyait-elle

approcher la fin de cette brève période de vacances, tantôt avec désespoir, tantôt avec une sorte de cruel soulagement.

De son côté, Andrew en savait assez maintenant pour se rendre compte que Brenda n'était pas heureuse. Le triste regard de la jeune femme trahissait ses souffrances. On ne quitte pas impunément ceux qui vous aiment pour vivre au milieu d'étrangers hostiles, haineux et arrogants.

En se remémorant l'universelle exécration qui régnait en Allemagne contre l'Angleterre, Brenda ne pouvait s'empêcher de considérer Jem, Violet et Andrew comme les types les plus complets de l'aveuglement et de l'indifférence britannique. Ils jouissaient de leurs vacances en toute sécurité, admiraient la forêt, appréciaient la cuisine et se montraient toujours prêts à faire des kilomètres à pied pour assister à une fête villageoise; on les servait avec zèle, car ils payaient largement. Ils ne se doutaient ainsi nullement du bouillonnement de rancune et de férocité dissimulé sous des apparences pacifiques et obséquieuses.

Le 1er août, Brenda descendit comme de coutume dans la salle à manger. La table réservée pour elle et ses compagnons se trouvait agréablement placée près d'une fenêtre qu'ils avaient l'habitude de tenir ouverte. Ceci leur attirait les regards furieux et les allusions blessantes de leur voisins, Herr Worms, un gros Allemand apoplectique, accompagné de sa femme et de ses enfants.

La veille, une sérieuse altercation avait eu lieu avec ce personnage peu sympathique. La journée ayant été pluvieuse, Andrew, craignant que Brenda ne prît froid, avait fermé la fenêtre. A sa grande surprise, Herr Worms se levant brusquement, s'approcha et lâcha un flot d'injures et d'épithètes malsonnantes, auxquelles le jeune Lovel, dans son ignorance de l'allemand ne comprit goutte. Mais, le poing menaçant que lui montrait le gros homme, et sa fureur évidente, le stupéfièrent.

— Qu'est-ce qui lui prend? — demanda-t-il à Jem.

— Il prétend que tu l'insultes en fermant cette fenêtre ce soir. Ce matin sans égards pour lui, tu l'as laissée ouverte, bien que la fraîcheur de l'air l'ait gêné au point de le faire éternuer trois fois.

— Quel imbécile ! — dit Andrew. — S'il désirait qu'on la tînt fermée, pourquoi ne l'a-t-il jamais demandé?

L'incident fut clos pour ce jour-là, mais Brenda s'était sentie troublée. Non par l'impolitesse de Herr Worms, August l'avait accoutumée à ces manières grossières, mais par la sympathie visible de tous les voyageurs pour ce goujat.

Le lendemain matin, le beau temps décida les quatre Anglais à entreprendre une lointaine excursion. Ils ne rentrèrent que fort tard dans la soirée. Aucune lettre et aucun journal n'étaient encore arrivés d'Angleterre. Par contre, Brenda trouva un mot de Lothar lui enjoignant de rentrer immédiatement à Berlin. Il ne donnait aucune raison pour ce soudain rappel, et ne lui envoyait pas d'argent. La jeune femme ne songea pas à associer la politique mondiale à ce fâcheux contretemps, mais elle descendit pour le souper très préoccupée et très angoissée. Ses compagnons n'étaient pas encore dans la salle à manger. Elle s'assit à sa place près de la fenêtre et laissa ses yeux errer sur le paysage. La pièce se remplissait du bruit habituel. Absorbée dans ses pensées, Brenda ne tourna la tête qu'au moment où elle entendit quelqu'un s'asseoir à ses côtés.

Sa stupéfaction fut grande en apercevant les Worms envahissant sa table. Celle qu'ils occupaient habituellement était prise par de nouveaux voyageurs, et pourtant de nombreux vides se découvraient à l'autre extrémité de la salle à manger.

— Ces places ne sont pas libres, — dit-elle en allemand. — Mes amis vont venir.

— Cette table m'appartient aussi bien qu'à un autre, — cria Herr Worms. — Le drapeau britannique ne flotte pas encore sur les hôtels allemands, n'est-ce pas? Ces Anglais pensent toujours que le monde leur appartient et ils l'encombrent sans vergogne. Ils ont grand besoin d'une leçon, et l'Allemagne ne tardera pas à la leur donner. Ma femme va s'asseoir ici même et mes enfants aussi. Quant à moi, rien ne m'empêchera de prendre cette chaise auprès de la dame anglaise... Une Anglaise !... Je suis prêt à cracher sur les Anglais !...

Il cracha réellement, emporté par la fureur, pendant que Frau Worms, enchantée du patriotisme de son époux, se pré-

lassait sur le siège qu'il lui avait assigné. Les deux enfants prirent place aussi et, la table n'ayant que quatre couverts, leur père resta debout. Brenda, devenue très pâle, aperçut enfin ses compagnons qui entraient et attendit pour se lever qu'ils fussent assez près pour intervenir.

Herr Worms redoubla ses cris, montrant le poing alternativement à l'un ou à l'autre. Tous ces gens étaient des Anglais et leur seule présence lui donnait la nausée. Parmi les épithètes se succédant sans interruption, il y en avait une qui revenait continuellement et qui attira l'attention de Violet.

— Il nous appelle « chiens », — dit-elle en traduisant avec surprise. — « Chiens » de quoi?... Quel drôle de bonhomme ! Pourquoi a-t-il pris notre table, Brenda?

— En voilà assez, — dit Jem perdant patience.

Et se tournant vers le gros homme il lui dit dans son mauvais allemand :

— « Unser Tisch », notre table. Comprenez-vous?

Tout le monde avait les yeux fixés sur eux, car les paroles de Jem avaient exaspéré Herr Worms au point qu'il écumait, appelant ses compatriotes à la rescousse.

— C'est un fou, — dit Violet, — allons-nous-en, Jem.

— Tu ne peux te figurer les termes qu'emploie cette brute, — murmura Brenda à l'oreille de sa belle-sœur. — Il insulte maintenant toutes les femmes anglaises. Allons-nous-en vite, avant que nos hommes ne comprennent.

Pendant un instant, le petit groupe d'Anglais resta hésitant, isolé au milieu de l'hostilité générale. Ils ne pouvaient prendre possession de leur table par la force et la servante qui s'occupait d'eux habituellement avait prudemment disparu. Leur malaise était encore aggravé par l'attitude des autres voyageurs, car Herr Worms avait visiblement la foule pour lui. Jem exaspéré s'écria qu'il allait chercher le patron de l'hôtel. En se retournant, il aperçut à ses côtés un vieux monsieur avec lequel il avait lié conversation quelques jours auparavant. Un Allemand calme et courtois, parlant fort bien l'anglais. Il paraissait extrêmement ému.

— Avez-vous lu les dernières nouvelles? — demanda-t-il.

— Je n'ai pas eu un journal entre les mains depuis huit jours, — répondit Jem.

— Que se passe-t-il en Irlande? — demanda Andrew.

L'Allemand les examina un instant avec une surprise mêlée de compassion, comme on regarderait des enfants demandant des futilités le jour d'une condamnation à mort.

— Il y a eu de nouveaux troubles en Irlande... — commença-t-il.

Il s'arrêta court, étouffé par l'émotion. Les quatre Anglais, bouleversés n'attachaient déjà plus d'importance à cette première nouvelle et s'attendaient à la révélation de quelque événement grave.

— L'Allemagne est en état de guerre, — dit-il enfin.

— Ah ! Je comprends maintenant pourquoi Lothar me rappelle, — s'écria Brenda.

— La guerre est-elle déjà déclarée? — demanda Jem.

— Pas encore, mais nous mobilisons depuis plusieurs jours. Nous sommes prêts sur nos deux frontières. Vous devriez partir tout de suite... avant qu'il ne soit trop tard...

— Mais notre pays n'est pas mêlé au conflit ! — s'écria Violet.

— Pas aujourd'hui, mais nul ne peut savoir ce qui va se passer demain.

Et se tournant vers Jem, il ajouta :

— Rentrez au plus vite dans votre pays et tant que vous serez en Allemagne, croyez-moi, soyez prudent, très prudent ! Vous avez des femmes avec vous et l'opinion publique s'exaspère d'heure en heure davantage contre l'Angleterre !

XVIII

Le train roulait bruyamment dans la nuit, martelant de son rythme monotone le cerveau fatigué de Brenda. Ne pouvant dormir, elle cherchait vainement à mettre en ordre les pensées qui se pressaient tumultueusement dans sa tête. La nuit précédente, inconsciente encore de la catastrophe suspendue sur le monde, elle avait lutté contre l'insomnie. Elle s'était sentie accablée par les tristesses de sa vie, par cette lutte contre une passion coupable, par la perspective d'un avenir brisé. Puis, brusquement, en quelques secondes,

à l'annonce de cette guerre, toutes ses souffrances personnelles avaient disparu dans un chaos de sensations nouvelles. Dans l'épouvante actuelle, la vie se révélait différente; les valeurs anciennes se trouvaient changées, les lois transformées. Au milieu de ce désastre général, son cœur tourmenté s'ouvrait à des douleurs moins égoïstes.

Sur la banquette, vis-à-vis de la jeune femme, était assis Andrew Lovel. Il venait de fermer les yeux. Peut-être, lui aussi, n'avait-il pas beaucoup dormi la veille, car il était pâle et paraissait exténué. Maintenant qu'il semblait assoupi, le regard de Brenda se posa sur lui plus librement. Elle voulait graver dans sa mémoire les moindres détails de cette physionomie bien-aimée. Qui sait, le voyage terminé, s'ils se reverraient jamais! Andrew avait insisté pour acompagner la jeune femme jusqu'à Berlin, malgré les protestations de cette dernière. Jem et Violet, partis en toute hâte pour Strasbourg, devaient être, à présent, sains et saufs, au delà de la frontière. Les supplications de Violet n'avaient pu décider Brenda à rentrer avec son frère et sa belle-sœur en Angleterre, avant d'avoir revu Lothar. Malgré tous les torts de ce dernier, elle tenait à lui dire adieu avant son départ pour le front, et Jem ne s'était pas reconnu le droit de lutter contre un sentiment aussi naturel.

A ce moment, aucun des quatre Anglais ne savait quelle serait l'attitude de leur pays dans ce conflit. N'ayant pas eu de journal entre les mains depuis plus d'une semaine, ils n'avaient recueilli d'autre opinion que celle des Allemands logeant dans leur hôtel. Ils n'eurent vraiment conscience de la situation qu'en atteignant Fribourg le dimanche après-midi. Une indescriptible confusion régnait dans la gare, la foule se massait sur les quais dans une agitation chaotique. Des convois chargés de troupes hurlantes et fanatisées arrêtaient les trains de voyageurs. Les civils paraissaient plus exaltés encore; l'ordre habituel avait disparu.

Jem et Violet trouvèrent à grand'peine à se caser dans un train bondé et furent obligés d'abandonner leurs bagages. On les laissait encore libres de prendre ou ne de pas prendre le train; mais tout ce qui appartenait à des « chiens » d'Anglais ou de Français, fuyant l'Allemagne en toute hâte, reste-

rait au « Vaterland ». Le gros fonctionnaire qui les renseignait exprima brutalement cette noble décision du haut de sa morgue teutonne.

— Ils trouveront surtout des gros souliers à clous dans ma malle, — dit Jem. — Quel dommage de ne pouvoir les chausser pour envoyer un coup de pied bien appliqué à cette brute !

Andrew et Brenda se glissèrent, avec beaucoup de difficulté, dans le train de Berlin. Ils durent rester debout dans le couloir jusqu'à une gare d'embranchement où ils trouvèrent enfin deux places dans un wagon de première classe occupé par des officiers et des civils.

Les regards hostiles par lesquels ils furent accueillis ne leur causèrent aucune surprise. Ils comprenaient maintenant que faisant partie d'une race honnie égarée dans un monde altier, ils devaient souffrir en conséquence. Quel avantage trouverait-on à être un surhomme, si l'on ne faisait pas sentir aux « Hundschweine » le poids de la haine et du mépris? Quand ce jeu-là ne comporte aucun risque, pourquoi s'en priver? Si les choses tournent mal, on peut toujours s'incliner et redevenir obséquieux.

— J'ai vécu longtemps en Angleterre, — dit le voisin de Brenda, un gros Allemand qui avait l'air d'un commis voyageur, — je connais les Anglais comme moi-même... Ils ne se battront pas. Ils abandonnent toujours leurs amis dans la détresse. D'ailleurs, c'est une nation pourrie !

Il regarda sa grosse femme, puis Brenda, puis Andrew Lovel. Ce dernier ne comprenait pas un mot d'allemand, mais était fort gêné par le sac de la dame, une lourde valise en toile écrue, portant cette devise brodée en bleu vif : « *Voyage au nord ou au midi, tout est bien mieux dans ton pays.* » Andrew n'avait certainement pas saisi tout le sel de ce proverbe, et, sans s'occuper de l'air furieux de ses compagnons de route, il repoussa cet objet embarrassant et ferma les yeux.

Mais le sommeil fuyait tout le monde, ce soir-là, car le train s'arrêtait fréquemment. Chaque station était encombrée de troupes hurlant le *Wacht am Rhein*. On entendait des cris, des rires, des ordres lancés rudement, et une cohue de gens affolés envahissaient les wagons. Des officiers se frayaient un passage à travers les couloirs bondés, pour gagner le buffet.

Malgré quelques fenêtres ouvertes, l'air devenait irrespirable. Brenda fatiguée et à moitié suffoquée, sombra dans une lourde torpeur. Elle percevait des voix, des bribes de dialogues et entrevoyait des figures et des silhouettes qui passaient et repassaient comme dans un cauchemar. Un officier regarda dans le compartiment pour chercher une place et la jeune femme ouvrant ses paupières appesanties l'observa. Il était grand, avec une figure sensuelle aux lèvres épaisses. Un de ces types familiers à Brenda depuis son séjour en Allemagne. Mais, ce soir, elle le voyait fanatisé à l'excès, ses instincts violents prêts à se déchaîner. Le « grand jour » était venu, il en était le héros, il en serait bientôt le triomphateur. Aucune idée d'échec possible ne venait endiguer son humeur conquérante.

— Dans cinq semaines nous serons à Paris, — dit une voix à côté de la jeune femme, comme elle retombait de nouveau dans une demi-somnolence.

— Qu'arrivera-t-il ensuite? — répondit une autre voix rude et joyeuse.

— Attendez mardi soir. J'ai mes idées sur ce qui va se passer.

— Croyez-vous que les Anglais vont s'en mêler?

— Mais voyons ! C'est impossible ! Ils n'ont pas d'armée et s'ils tentaient d'en créer une ils soulèveraient une révolution ! Puis en face de nos troupes que feraient des hommes sans entraînement militaire. Ils ne tiendraient pas un mois !

— Alors, espérons qu'ils feront la folie d'essayer !

— Je regrette bien de ne pas savoir l'allemand, — dit Andrew à Brenda, comme elle ouvrait les yeux à un arrêt du train. — Tout le temps que ces gens ont discuté, j'ai entendu deux mots que je comprends et un dont je ne saisis pas le sens. Je sais maintenant que ce signifie « Engländer » ou « Schweinhund », mais qu'est-ce que « faul »? Serait-ce « fou »?

— Cela veut dire pourri ou décadent, — dit Brenda très bas, car les places occupées auparavant par le commis voyageur et un autre civil étaient maintenant envahies par des uniformes gris.

— Ils nous croient en décadence? — dit Andrew stupéfait.

— Ils ne se contentent pas de le croire, ils l'affirment.

— Je voudrais bien leur demander d'où leur vient cette étrange opinion, — dit Andrew. — Je ne me sens nullement en décadence...

— Attendez d'être à Berlin, — répondit Brenda. — Je vous présenterai August Zorn et vous comprendrez. Lui au moins ne pourra vous transpercer avec un sabre si vous le tournez en ridicule, ce qui ne peut manquer d'arriver !

Ce fut la dernière plaisanterie échangée par les deux Anglais. Brenda, les yeux grands ouverts maintenant, regardait Andrew. Il semblait las et anxieux. Il ne portait pas d'uniforme, il ne traînait pas de sabre, ses paroles étaient calmes et mesurées. Pourtant, la jeune femme, le jugeant sous la nouvelle lumière apportée par la minute présente, ne pouvait croire qu'il appartînt à une nation en décadence. Sain de corps et d'esprit, il était prêt à défendre son pays, le pays de Brenda...

Une violente altercation dans le corridor interrompit le cours de ses réflexions. Un bruit de lutte, un cri suraigu de femme, puis un coup de feu si proche, que tout le monde dans le compartiment sursauta. La détonation fut suivie d'un autre cri, puis d'un gémissement et on entendit le bruit mat d'un corps s'effondrant sur le plancher. Il y eut une panique, et une terrible confusion régna pendant un moment dans le wagon. Des voix tumultueuses, des cris de femmes en proie à la crise de nerfs, des contrôleurs affolés hurlant des ordres. Brenda qui s'était levée dut se rasseoir, car ses jambes se dérobaient sous elle. Terrifiée, elle entendait dominant tout le bruit, le mot mille fois répété « England », « Engländer ». Andrew comprit aussi.

— Restez ici — dit-il. — Je vais voir ce qui se passe.

Brenda se rassit en silence. Elle se sentait glacée de la tête aux pieds ; un tremblement nerveux la secoua. Au dehors, la première effervescence semblait calmée et on entendait distinctement des râles d'agonie. Ne tenterait-on rien pour soulager ce malheureux?...

Une soudaine impulsion dressa la jeune femme et la poussa à sortir du compartiment. Des officiers encombraient le couloir, mais ils s'écartèrent devant elle.

Un homme encore jeune gisait devant elle dans une mare

de sang. Andrew et une autre personne, un médecin sans doute, se penchaient sur lui. Des curieux se pressaient dans le couloir cherchant à voir.

— Que s'est-il passé? — demanda Brenda.

— On lui a tiré un coup de revolver à bout portant, — dit Andrew. — C'est un Anglais. Je suis arrivé trop tard, il ne pouvait déjà plus parler.

Brenda entendit ce que lui disait son compagnon, mais elle perçut aussi, autour d'elle, une rumeur qui la remplit d'épouvante. Une sorte de sourd murmure de haine et de rage, comme le grognement d'un animal sauvage prêt à bondir.

— Qui l'a tué? — demanda-t-elle tout bas.

— Un officier.

— Mais c'est un assassinat ! — cria-t-elle involontairement.

Levant les yeux, elle rencontra le regard impudent de l'officier aux grosses lèvres qu'elle avait aperçu quelques heures auparavant dans son demi-sommeil. Au cri de Brenda, il s'avança, la figure rouge de fureur. Elle vit le revolver serré dans sa main.

— Nous ne pouvons plus rien faire, — dit au même moment le docteur s'adressant à Andrew. — Cet homme sera mort dans quelques secondes. Reprenez votre place, et soyez circonspect dans vos paroles. La foule est très excitée !

Brenda retourna vers son compartiment, en faisant signe à Andrew de la suivre. Ce fut un indicible soulagement pour elle de se retrouver assise en face de lui.

Elle avait conscience maintenant que son compagnon risquait plus qu'elle-même. Toute imprudence pouvait coûter la vie à Andrew et elle frissonnait à l'idée qu'il pourrait être, lui aussi, gisant à terre dans une mare de sang, abandonné et sans vengeance.

— Ils n'ont même pas arrêté cette brute, — dit le jeune Lovel. — C'est ce gros officier là-bas qui a tiré le coup de revolver.

— Je sais, — dit Brenda, et, incapable de se contenir plus longtemps, elle fondit en larmes.

— Il a perdu connaissance tout de suite, — dit Andrew parlant de la victime. — Heureusement, car il n'a pas souffert.

— Il a été assassiné ! — s'écria Brenda. — Qu'avait-il donc fait, mon Dieu? Personne ne semble s'en inquiéter !

Avant qu'Andrew n'eût eu le temps de répondre, le compartiment se remplit de nouveau. L'officier au revolver y prit place. Brenda détourna la tête et chercha à dissimuler sa détresse. Bientôt on s'arrêta dans une gare. On entendit un colloque, les paroles des témoins, puis le bruit du corps qu'on descendait. Le mot police fut prononcé, l'officier donna son nom et son adresse, mais, lorsque le train s'ébranla de nouveau, il avait repris sa place auprès de Brenda, sans être inquiété. Personne n'avait osé l'arrêter. D'après sa conversation avec les autres officiers, il n'éprouvait aucun regret de l'acte qu'il venait de commettre et n'en craignait nullement les conséquences.

— Il ne voulait pas me laisser passer, — dit-il à ses voisins. — Il me barrait le chemin et quand je l'ai poussé il m'a insulté. Devons-nous supporter de telles manières de ces chiens d'Anglais ? Devons-nous nous faire respecter, oui ou non ?

— Nous avons des ordres, — dit un autre d'une voix rude. — Nous savons ce que sa Toute-Puissante Majesté pense de tout cela.

— « Nur feste drauf ». Tombons dessus ! — reprit un troisième, riant grossièrement et faisant allusion au télégramme du kronprinz au moment des incidents de Saverne.

— Enfin « le grand jour » est venu, — dit l'homme au revolver.

— Mais il n'est pas certain que...

— Nous en avons la certitude. Tôt ou tard ils sentiront notre force.

— Quel réveil pour eux !

— On peut les plaindre.

— Les plaindre?

— Ils dorment. Nous les arracherons au sommeil.

— Nos zeppelins seront bientôt sur Londres. Un de mes cousins commande un dirigeable. Il m'a expliqué tout cela. Ce sera comme pour Sodome et Gomorrhe, la destruction par le feu du ciel !

— Nous supprimerons les villes l'une après l'autre.

— Nous affamerons le pays.

— Par quel moyen?

— Avec nos sous-marins. Nous bloquerons les côtes.

— Mais leur flotte?

— Elle sera impuissante. Leurs marins ne valent rien. Ce sont tous des ivrognes. Vous rappelez-vous le naufrage du *Titanic*? Commandant, équipages, passagers étaient tous ivres au moment de la catastrophe.

— Comment peuvent-ils songer à nous résister? Nous les détruirons jusqu'au dernier.

— Que leur sang retombe sur leurs têtes ! Ils ont osé entraver notre prospérité?

— C'est « le grand jour » !

Brenda entr'ouvrit les yeux et se redressa. Dans ce compartiment, près d'elle, était assis un assassin. On lui parlait, l'excusant, l'approuvant presque ! De quelle folie était donc possédé ce peuple qui applaudissait à de tels forfaits et se réjouissait déjà de tous ceux qui allaient suivre ! De quel opprobre allait-il se couvrir ! Quelles infamies allait-il commettre? Quelles cruautés accompagneraient ses conquêtes?

Dans toute cette nation, pas une voix ne s'élevait pour douter de la victoire ou pour prévoir un obstacle à des plans conçus depuis longtemps.

Les Allemands seraient à Paris en septembre. Les voyageurs excités fixaient la date de leur entrée dans la ville conquise comme un touriste qui prépare son itinéraire. Ils parlaient aussi de Saint-Pétersbourg et de Constantinople. Quand parut aux vitres du wagon une aube blafarde, leurs conquêtes allaient jusqu'à Bombay. Ils avaient traité avec les Japonais, ils avaient créé dans le nouveau monde un deuxième empire germanique. Quant à l'Afrique, les Allemands n'en feraient qu'une bouchée grâce à l'aide des Boers.

Andrew, épuisé, avait fini par s'endormir. Le train continuait sa course monotone et bruyante et, sur le plancher du couloir, tout près, on voyait encore une mare de sang...

XIX

Les compagnons de route de Brenda continuaient à discuter leurs projets de conquêtes et à maudire l'Angleterre. Les événements des dernières années évoqués par l'un d'eux atti-

saient leur fureur. Agadir !... Brenda se rappela August écumant de rage à ce souvenir, et maudissant les ennemis exécrables dont la mauvaise foi aurait dû pousser à bout la pacifique Allemagne ! Combien la jeune femme se sentait lasse de ce monde de cannibales lancés sur le sentier de la guerre ! Quelle épouvante menaçait l'avenir !

Elle simula de nouveau le sommeil afin qu'Andrew ne fût pas tenté de lui adresser la parole en anglais, cette langue abhorrée. Qui sait si le son des syllabes britanniques ne serait pas considéré par les voyageurs excités comme une provocation? Il lui serait possible de les apaiser, il est vrai, en se présentant comme la femme d'un officier prussien. Subitement, leurs manières changeraient. Ils deviendraient aimables, peut-être même galants, l'appelleraient « gnädige Frau » et lui offriraient leurs services. Mais elle répugnait à de telles compromissions. Elle était Anglaise, faisait partie à leurs yeux d'une race de chiens et ne voulait pas être secourue par des mains ensanglantées.

— Il faut absolument que je rentre en Angleterre, — dit-elle à Andrew, lorsqu'ils se trouvèrent enfin en sécurité dans le taxi qui l'emmenait chez elle. — Si notre pays prend part aux hostilités, je ne veux pas rester au milieu d'ennemis.

— Il est certain qu'une Anglaise ne sera pas en sécurité en Allemagne, — répondit son compagnon. — Tout ce que j'ai vu me le prouve. Je pense que votre mari lui-même vous engagera à partir immédiatement. Il doit connaître l'état d'esprit de ses compatriotes !

Hélas ! Brenda ne partageait pas cette conviction. Comme la voiture remontait le long du « Kurfürtsendamm », la rapprochant de sa maison, la vie qu'elle avait laissée derrière elle, en partant pour Saint-Peter, semblait la ressaisir. Elle allait retomber sous le joug de ce mari, tantôt ardent, tantôt indifférent, jaloux de ses droits mais ignorant de ses devoirs. Cette atmosphère de querelles, de froissements quotidiens, cette solitude si pénible l'environnaient de nouveau.

Quelle allait être l'humeur de Lothar? Comment accueillirait-il Andrew? Dans ses lettres, Brenda avait mentionné la présence du frère de Violet à Saint-Peter, et lorsqu'elle avait télégraphié de Fribourg pour annoncer son arrivée, elle avait

demandé qu'on préparât la chambre d'amis, au cas où le jeune Lovel passerait la nuit à Berlin. Lothar n'allait-il pas interdire à sa femme de quitter l'Allemagne? Considérerait-il son désir de rentrer en Angleterre comme un de ces caprices féminins que tout Allemand doué de bons sens traite avec un haussement d'épaules?

Lorsque la porte de l'appartement s'ouvrit, elle fut stupéfaite de voir tous ses meubles enveloppés de housses. Petite mère et Mina sortirent de la cuisine avec des mines solennelles et fatiguées. Elles embrassèrent Brenda en poussant des soupirs à fendre l'âme et fixèrent sur Andrew des regards inhospitaliers. La jeune femme le présenta, mais elles se contentèrent d'incliner froidement la tête sans lui tendre la main.

— Où est Lothar? — demanda Brenda.

— Dans la salle à manger avec August. Le brave garçon part demain. Il va affronter la mort au service de la patrie.

— Mais, pourquoi avez-vous recouvert tous les meubles? — demanda la jeune Anglaise, s'apercevant que la chambre d'amis loin d'être préparée pour Andrew était empaquetée et houssée comme le reste. — Si Mr Lovel est notre hôte ce soir, nous aurons besoin de cette pièce.

— J'exécute les ordres de mon fils, — fit sèchement petite mère. — Il vous en donnera les raisons lui-même. Il vous expliquera aussi qu'il ne désire pas recevoir chez lui les ennemis de son pays.

— La rupture entre l'Allemagne et l'Angleterre est-elle donc un fait accompli? — demanda Brenda.

— Pas encore. Mais Lothar est persuadé qu'elle ne saurait tarder. L'Angleterre ne peut rester en dehors d'une guerre qu'elle a préparée.

— Que voulez-vous dire? — demanda Brenda, n'en croyant pas ses oreilles.

— Votre pays est seul cause du conflit actuel, — répondit en larmoyant Mina. — August nous l'a clairement démontré.

Elle regarda Andrew Lovel se demandant sans doute pourquoi sa figure restait impassible.

— Mr Lovel ne sait pas l'allemand, — dit Brenda. — Vous ferez bien de parler anglais si vous voulez qu'il vous comprenne.

Elle entra dans la salle à manger et trouva August et Lothar attablés devant une bouteille de bière. Les deux hommes se levèrent à peine pour la recevoir et dévisagèrent froidement Andrew. En bon Anglais, il garda devant ce manque de politesse une impassible dignité, examinant avec surprise les deux femmes grotesquement accoutrées, l'ineffable August plus négligé que jamais et Lothar qui se carrait grossièrement dans sa chaise, tournant le dos à sa femme et à l'étranger.

— Mr Lovel mérite toute notre reconnaissance, — dit Brenda indignée. — Il a eu la grande bonté de m'accompagner, à ses risques et périls. S'il était parti avec mon frère et ma belle-sœur, il serait actuellement au delà de la frontière et loin de tout danger.

— Ne pouviez-vous voyager seule? — demanda August ironiquement. — Qu'aviez-vous à craindre? Vous paraissez oublier que vous êtes dans un pays de civilisation supérieure. Nous ne sommes pas des sauvages.

— L'aide de Mr Lovel a été inappréciable pour moi, — répondit Brenda. — J'ai fait un voyage épouvantable. Un Anglais a été assassiné dans notre train, tout près de notre compartiment.

— Assassiné? Par qui? — demanda Lothar.

— Par un officier portant le même uniforme que toi. Je n'ai pas entendu son nom.

— Ne défendait-il pas son honneur? — dit August.

— La victime était sans armes, — répliqua Brenda. — L'homme qui l'a tuée, bien loin d'être arrêté, a continué son voyage dans mon compartiment et d'autres officiers lui ont serré la main.

— Alors, il était certainement dans son droit, — s'écria Lothar.

— Il a commis un meurtre lâche et brutal, — reprit Brenda d'une voix émue, car l'horrible spectacle de la veille, hantait toujours sa mémoire.

Les dénégations furieuses de son mari et la figure empourprée d'August la rappelèrent à la réalité.

— Nous sommes tous deux très fatigués et affamés, — dit-elle en changeant de ton. — Je vais commander le café. Ensuite, je voudrais te parler, Lothar. Je ne comprends pas

pourquoi tu fermes la maison, à moins que tu ne sois d'avis de me laisser rentrer en Angleterre. Dans ce cas, je voudrais bien voyager avec Mr Lovel. Les trains seront sans doute envahis par la foule et je n'aimerais pas à me trouver seule.

— En Angleterre avec nos ennemis? Ah ! J'attendais bien cela de vous, — s'écria August. — Vous trouvez sans doute que c'est un séjour convenable pour la femme d'un officier allemand?

— Mais, Brenda, — larmoya Mina, — la patrie de votre mari n'est-elle pas aussi la vôtre?

— Avez-vous conscience que mon fils est prêt à faire le sacrifice de sa vie? — s'écria petite mère. — Avez-vous réfléchi qu'il peut être mutilé ou même tué? Quand l'Allemagne est en guerre, le sang de la nation tout entière est répandu. Nos frères et nos fils tombent pour la cause sacrée.

Lothar martelait impatiemment la table avec ses doigts. Il avait un air sombre, menaçant, et lança un mauvais regard à sa femme. Finalement, il dit, sèchement :

— Tu n'iras pas en Angleterre. Ta place est ici. Je vais fermer la maison. En mon absence tu vivras chez mes parents. Si je suis tué, tu seras libre d'agir à ta guise, mais tant que je serai vivant, tu m'obéiras.

Jusque là, la conversation ayant eu lieu en allemand, Andrew n'en avait pas saisi le sens. Il se rendait vaguement compte du désordre de l'appartement, de l'air troublé et désolé de Brenda, de l'impolitesse avec laquelle on le dévisageait. Jamais il n'avait vu des femmes gémir et soupirer comme Frau Erdmann et sa fille, ni tant de gens crier à tue-tête avec des gestes violents. Quant au professeur Zorn, il ne pouvait évidemment pardonner au jeune Anglais son aspect élégant et distingué quand lui-même aurait eu si grand besoin d'un bain et d'un rasoir.

Andrew finit par avoir une intuition de ce qui se passait devant lui. La nécessité d'attendre la décision de Brenda, au sujet de son départ pour l'Angleterre, l'empêchait seule de prendre congé.

L'entrée de la bonne créa une diversion. La jeune femme commanda le café, puis s'adressant à Lothar :

— Veux-tu t'occuper de Mr Lovel? — demanda-t-elle

en anglais. — Je vais enlever mon chapeau. Quand nous aurons déjeuné, nous causerons mieux de tout cela.

— Il n'y a plus rien à ajouter, — répondit brutalement Lothar, parlant anglais à son tour. — Je conseille vivement à Mr Lovel de partir par le premier train. Si, comme je le prévois, l'Angleterre nous déclare la guerre, nous ne laisserons aucun de ses concitoyens en âge de porter les armes quitter le pays.

— Mais, Lothar, — protesta Brenda, — Mr Lovel ne connaît pas la ville et ne parle pas un mot d'allemand. Il faut absolument lui venir en aide.

— L'agence Cook lui fournira tous les renseignements nécessaires, — repartit froidement Lothar.

Andrew se leva brusquement et tendit la main à Brenda.

— Adieu, — dit-il. — Votre mari me donne là un excellent conseil. L'agence m'indiquera un bon hôtel où je passerai la nuit. J'attendrai jusqu'à demain votre décision au sujet de votre retour en Angleterre.

— Ma femme ne quittera pas l'Allemagne, — dit Lothar, avec violence. — Sa place est ici.

— Mais moi, je tiens à vous revoir, — ajouta Brenda. — Je vous en prie revenez ici, lorsque toutes vos dispositions seront prises.

— Quelle impudence ! — cria August en roulant des yeux furibonds.

— Ceci est ma maison, — clama Lothar, frappant du poing sur la table. — Je porte l'uniforme du kaiser. Je ne recevrai pas un Anglais sous mon toit !

— Alors adieu, Andrew, — dit Brenda sans dissimuler son indignation. — Je vous suis profondément reconnaissante de m'avoir accompagnée jusqu'ici. Excusez-nous. Nous ne sommes pas toujours aussi agités. Dites bien à mes parents que je ne cours aucun danger.

— Je vous enverrai un mot avant mon départ, — dit Andrew tout bas. — Peut-être changerez-vous d'avis et viendrez-vous avec moi. J'ai noté votre adresse.

Il garda la main de Brenda un instant dans la sienne, puis quitta la pièce sans jeter les yeux sur les autres personnes présentes. Un sifflement haineux d'August l'accompagna dans sa

retraite et, malgré son dédain pour ce ridicule personnage, le jeune Lovel ne put s'empêcher de reconnaître en cette animosité venimeuse un symptôme inquiétant. Il n'y avait pas à se faire d'illusion : un Anglais ne serait vraiment en sécurité qu'après avoir mis la mer entre lui et les êtres de cette espèce.

— Il n'a pas un ami dans tout Berlin, — dit Brenda, lorsque la porte de l'appartement se fut fermée sur Andrew, — je regrette bien qu'il ait tant insisté pour m'accompagner. Que doit-il penser de nos manières inhospitalières et impolies?

— A l'avenir, nous imposerons nos manières à ces gens-là, — dit fièrement August. — Dans six semaines nous serons maîtres de l'Europe, le monde entier sera à nos pieds, admirant notre grandeur et notre humanité.

— Je croirai à votre grandeur lorsque vous vous vanterez un peu moins, — s'écria Brenda.

C'était la première fois qu'elle répondait carrément à August. Il parut tellement abasourdi qu'on osât lui tenir tête, qu'elle se mit à rire et quitta la pièce.

— C'est terrible ! — gémit petite maman. — Cette femme est tout à fait inconsciente de ses devoirs. Mon fils chéri, — ajouta-t-elle, en s'essuyant les yeux, — quelle erreur tu as commise en l'épousant ! Enfin, je maintiens mon offre. Pendant l'absence de notre guerrier, tes vieux parents veilleront sur ta jeune épouse.

La vieille Frau Erdmann se sentait tellement émue de la beauté de ses propres sentiments, que depuis trois jours elle répétait cette phrase à tout propos. Aussi fut-elle très blessée lorsque Lothar, impatienté, se leva et quitta la pièce.

— Pauvre garçon ! Il est bouleversé ! — soupira-t-elle.

— Après tout, il est possible qu'il nous revienne, — larmoya Mina. — Il est si bien vu à l'état-major qu'on lui donnera peut-être une mission sans danger.

— Tu fais injure à ton frère, — cria August. — Je suis certain que son vœu le plus cher est de donner sa vie pour son pays.

— Que les hommes ont donc de nobles sentiments ! — répondit sa femme avec admiration. — Je suis très attachée à ma patrie, mais je ne souhaite nullement de mourir pour elle ! J'aime mieux vivre pour élever mes enfants.

— La guerre est une chose terrible, — déclara August, dispensé par son âge de tout devoir militaire. — Mais l'accroissement de notre empire est une nécessité. Nous devons être braves et nous rappeler que nous combattons pour une cause sainte. Dieu est avec nous !

Pendant ce temps Lothar avait suivi Brenda dans sa chambre. Il la trouva assise devant sa coiffeuse. Elle était si affaiblie par la fatigue et son long jeûne que les idées se brouillaient dans sa tête. Une nouvelle demande de regagner l'Angleterre causerait inévitablement une scène et, ce soir, elle se sentait incapable d'affronter la violence de son mari.

— Comme tu es pâle, — observa Lothar. — Es-tu encore malade?

— Je suis à bout de forces..., je n'ai rien pris depuis hier matin.

Il sonna, et la bonne apporta un plateau avec le café et les petits pains.

— Quand pars-tu, Lothar? — demanda Brenda.

— Je quitte Berlin mardi soir à huit heures.

— Où t'enverra-t-on? — dit-elle, frissonnant involontairement.

Mais il gardait un air froid et répondit sèchement :

— Je ne suis pas autorisé à le dire.

— C'est venu comme un coup de tonnerre ! Nous n'avions pas lu les journaux depuis huit jours, — remarqua Brenda.

Il se leva et arpenta la chambre.

— Nous sommes prêts, — s'écria-t-il avec orgueil. — Nous serons bientôt les maîtres du monde !

Brenda essaya vainement d'avaler quelques bouchées. Sa gorge serrée ne le lui permit pas. Pourtant le café la ranima un peu.

— Crois-tu que l'Angleterre déclare la guerre? — demanda-t-elle timidement.

— Tout le fait supposer, — ricana Lothar. — Elle ne manquera pas une si belle occasion de nous tirer lâchement dans le dos !

— Mais, c'est son devoir de soutenir la France, — répliqua Brenda, se cabrant sous l'insulte adressée à son pays.

— Tu parles comme une sotte ! L'Angleterre n'a jamais songé qu'à ses intérêts.

La jeune femme comprit l'inutilité de cette discussion et revint à ses propres soucis.

— Je vais être bien malheureuse ici, — commença-t-elle.

Mais Lothar lui coupa brusquement la parole.

— Tu ne seras pas abandonnée. Tu es trop jeune pour demeurer seule. Ce ne serait pas convenable. J'ai pris les dispositions nécessaires à ce sujet et je n'admets aucune discussion. Si tu étais Allemande, tu comprendrais que ton devoir est de rester auprès de mes vieux parents et de les consoler. Crois-tu qu'ils soient heureux de voir leur fils unique courir d'aussi grands dangers !

— Malheureusement, je ne suis pas Allemande, — répondit Brenda irritée. — Tes parents ne m'aiment pas et je ne tiens pas du tout à vivre auprès d'eux. La guerre peut durer longtemps.

— Trois mois au plus, — affirma l'officier. — Nous serons à Paris le jour anniversaire de la bataille de Sedan. De là à Calais, il n'y a qu'un pas.

— Mais la route pourrait être plus longue de Calais à Douvres !

— Londres courra de plus grands dangers que Paris, — dit Lothar d'un ton menaçant. — Nous ne détruirons pas Paris, mais Londres sera réduit en cendres. Tu devrais conseiller à tes parents de fuir au plus vite.

— J'aimerais bien mieux aller les rejoindre, — soupira Brenda.

— La femme d'un officier allemand ne quitte pas son pays, — dit-il avec force, — c'est mon dernier mot.

— Dans ce cas, laisse-moi vivre ici dans mon appartement.

Lothar ne parut pas entendre cette réflexion.

— Quel est cet étranger qui t'a accompagnée dans ton voyage ? — demanda-t-il enfin, avec un mauvais regard.

— Je te l'ai dit : Andrew Lovel, le frère de Violet.

— Il est amoureux de toi, c'est visible.

Brenda haussa les épaules.

— Andrew habite la Nouvelle-Zélande depuis deux ans, — dit-elle, — et doit y retourner sous peu.

— Tu l'aimes, — insista le mari. — Cela saute aux yeux. Tu veux rentrer en Angleterre uniquement pour être auprès de lui, pendant que je combattrai pour ma patrie. Voilà bien a morale anglaise

Brenda rougit, mais n'osa protester. Lothar avait découvert la vérité et pourtant sa façon brutale de l'interpréter était fausse. Malgré son amour pour Andrew, elle l'avait laissé partir, revenant de son plein gré dans cet enfer, estimant la loi morale plus forte que la passion. Se faisait-elle une fausse idée du devoir en refusant de briser cette union d'où toute tendresse était exclue? Peut-être un jour viendrait où elle demanderait à Lothar de consentir à une séparation. Mais, en ce moment, à la veille d'événements aussi graves, son devoir était, encore une fois, de courber la tête.

— Je ferai ce que tu voudras, Lothar, — dit-elle avec effort.

Mais la soumission de la jeune femme et la pensée de leur séparation prochaine ne semblaient pas adoucir l'humeur de l'officier.

— Cela va sans dire, — affirma-t-il brutalement. — Tu ne peux faire autrement que de m'obéir. Tu n'as pas d'argent et je n'ai pas l'intention de t'en donner. Tu demeureras chez mes parents, et tu t'y conduiras convenablement, sinon ma maison te sera fermée pour l'avenir. Personne de nous n'est enclin à la patience aujourd'hui ! Nous ne supporterons pas la moindre résistance de la part des Anglais restés dans ce pays. Ceux qui ont du bon sens se tiendront tranquilles. Tu apprendras bientôt à tes dépens la signification de ces paroles : l'Allemagne est prête à la guerre !

XX

Devant la gravité de l'heure, Brenda aurait voulu se séparer de Lothar sur des paroles d'apaisement, mais elle s'aperçut que tout rapprochement était impossible et que d'ailleurs il ne tenait pas à une réconciliation. Il lui fallait une victime pour l'immoler à sa fureur contre l'Angleterre et sa femme se trouvait là, sous sa main, pour jouer le rôle de bouc émissaire.

Le désir qu'elle manifestait de quitter le pays au moment même où son mari partait pour le front prenait aux yeux des Erdmann les proportions d'un crime. Ils se félicitaient d'être en mesure de le prévenir, ne se doutant point que la vie imposée à Brenda depuis son arrivée en Allemagne avait été des plus pénibles. Ils se mirent donc sans retard à surveiller la jeune Anglaise comme pour l'empêcher de s'échapper.

Quand la famille accompagna Lothar à la gare, il y avait une telle foule et une telle agitation dans les rues, que Brenda aurait certainement pu s'enfuir. Mais elle ne savait où aller, se trouvant absolument sans argent, et ne connaissant personne disposé à lui en prêter, sauf peut-être Siegmund Abel.

Elle rentra donc avec ses beaux-parents et s'installa dans la chambre qui lui était destinée, dans leur maison.

Le lendemain matin, son beau-père lui apprit que l'Angleterre avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Herr Erdmann était ce matin-là d'humeur larmoyante et ajouta à cette nouvelle des commentaires historiques et prophétiques. Il fulmina contre la politique britannique de toutes les époques, se basant sur des faits que Brenda savait parfaitement inexacts, se reportant même jusqu'à l'année 1704, alors que la pauvre Allemagne était envahie par la soldatesque anglaise. Quand Brenda lui répondit qu'à cette époque ses compatriotes avaient peut-être aidé les États germaniques contre la Prusse, il se fâcha tout rouge, affirmant comme toujours que les Anglais n'apprenaient rien dans leurs écoles et ne savaient pas un mot d'histoire.

La discussion se terminait à peine, lorsque August arriva très surexcité. Une émeute avait eu lieu devant l'ambassade d'Angleterre; le personnel, prétendait-il, ayant attaqué la foule paisible qui se pressait devant ses portes. Il n'était prudent pour personne d'apparence britannique de circuler actuellement dans les rues.

— Mais, comment les gens de l'ambassade ont ils pu attaquer la foule? — demanda Brenda, très étonnée.

— Ils ont lancé des pierres, — affirma le professeur, — d'énormes pavés qu'ils avaient dû préparer depuis longtemps. Sir Édouard Goschen les commandait.

— Comment pouvez-vous ajouter foi à de pareilles sornettes? — dit Brenda haussant les épaules.

Les yeux d'August lancèrent des éclairs.

— Sans notre admirable police, — s'écria-t-il, — la maison entière était détruite. Toutes les fenêtres ont été brisées.

— Par la populace?

— Par le peuple justement exaspéré.

— Tout ce monde avait sans doute apporté des pierres et des bâtons, car on n'en trouve pas dans la rue, il me semble.

— Pas du tout. Ils se sont contentés de ramasser et de renvoyer les projectiles lancés par les gens de l'ambassade. C'est facile à prouver.

— J'espère que je pourrai me procurer un journal anglais, — dit Brenda.

— Pourquoi faire? Aucun ne dit la vérité.

— Je voudrais savoir, par exemple, si l'ambassade d'Allemagne à Londres attaque les passants paisibles et si ses fenêtres sont brisées par la foule.

— Un représentant de notre empire a trop de culture pour agir de la sorte, — répondit August avec hauteur.

— Il me semble que je puis sortir sans risque, — dit Brenda pensivement. — Les Allemands n'auraient pas la barbarie de molester une femme sans défense.

— Nous sommes la nation la plus chevaleresque et la plus généreuse du monde, — déclara August, — mais une honteuse coalition nous menace. Notre invincible armée ne fera qu'une bouchée de nos ennemis. En attendant, comme nous sommes trop justement indignés, je vous conseille de ne pas vous montrer avant que Paris ne soit tombé.

— Dans combien de temps croyez-vous obtenir ce résultat? — demanda Brenda.

Elle se rappelait les paroles de Lothar, mais voulait voir jusqu'où irait la vantardise d'August.

— Nous ne croyons pas... Nous avons la certitude ! Nous serons à Paris le jour anniversaire de la bataille de Sedan, et à Londres trois semaines plus tard.

— Pauvre Londres ! — dit Brenda.

Et tout en regardant la vilaine figure du professeur Zorn,

elle eut un instant devant les yeux la vision de sa ville bien-aimée. Elle se le représenta avec ses laideurs et ses beautés, ce Londres, où s'était écoulée son heureuse enfance ; ce Londres dont elle avait pu plaisanter parfois, mais qu'elle aimait comme sa vraie patrie !

— Par quel moyen arriverez-vous en Angleterre ? — demanda-t-elle avec ironie.

— Avec nos zeppelins.

— Mais vous ne pouvez vous servir de vos dirigeables pour assassiner les non combattants. Ce n'est pas possible ! Aucune nation civilisée ne tenterait une chose pareille !

— Pourquoi pas ? — dit Auguste avec cynisme. — Si les femmes et les enfants sont tués en nombre suffisant, les hommes nous supplieront de leur accorder la paix. Nous n'avons pas l'intention de faire une guerre à l'eau de rose. Nous ébranlerons la terre entière, s'il le faut, mais nous contraindrons la perfide Albion à demander grâce.

Brenda n'avait pas eu de journal anglais entre les mains depuis plus d'une semaine et elle ignorait tout ce qui se passait dans son pays. Elle ne savait même pas que la flotte fut mobilisée et craignait fort que l'Angleterre ne fût pas prête, car le gouvernement, alors au pouvoir, avait toujours été partisan de la paix à tout prix. Jusque là, le ministère s'était surtout occupé de la question d'Irlande et des exigences du « labour party », dédaignant la menace allemande comme une chimère inventée par l'opposition.

— Il faut que je voie s'il n'est pas arrivé de courrier pour moi, — dit Brenda. — De toute façon, si mon appartement doit rester fermé pendant toute la durée de la guerre, je désire y mettre de l'ordre.

— Je croyais que ma femme et Mina avaient tout arrangé, — remarqua Herr Erdmann d'un ton rogue.

Mais Brenda, accoutumée maintenant aux airs vexés de sa belle-famille, n'y fit pas attention et se prépara à sortir.

Elle demanda à son beau-père si Lothar avait laissé quelque argent à sa disposition et reçut une réponse négative. Herr Erdmann ajouta qu'il était impossible de se procurer actuellement la moindre somme. La question financière ne tarderait certainement pas à être mise au point, mais, en attendant,

personne ne pouvait prévoir si la guerre apporterait à chacun la ruine ou la fortune.

Lui-même espérait sortir de cette crise sans déficit, ses intérêts étant dans le commerce des cuirs, article très recherché en temps de guerre.

Brenda se rendit chez elle avec les dix francs lui restant de son voyage. Dans le tramway, tout le monde parlait de la guerre. Lorsqu'on remarquait son allure anglaise, les gens exprimaient leur opinion sur son pays dans les termes auxquels on l'avait accoutumée pendant ces derniers jours, mais elle ne fut pas autrement inquiétée. Plus elle réfléchissait, plus les menaces que Lothar et August proféraient contre Londres lui paraissaient un formidable bluff. Son père lui avait souvent parlé de la campagne de 1870. Il n'était certes pas francophile, non plus que les quelques livres anglais, traitant du même sujet que Brenda avait eu parfois l'occasion de parcourir. Aussi se représentait-elle les Allemands de cette époque comme un peuple patriote et digne, combattant justement pour ses droits, mourant courageusement sur le champ de bataille, sévère, mais juste dans la victoire et respectant les civils et leurs biens.

Comment avait-on pu se leurrer ainsi, sur le vrai caractère des Teutons, vantards comme des enfants, orgueilleux comme des sauvages et criant à tue-tête que la force prime le droit ! « Ces hommes ressemblent à des machines mues par un démon. » Gœthe décrit ainsi les soldats espagnols dont les cruautés, après quatre siècles, sont encore vivaces dans l'esprit des Flamands. Maintenant, au xxe siècle, une formidable machine germanique cognait aux portes de la Belgique et le démon surgirait aussitôt s'il se heurtait à la moindre résistance. Brenda connaissait à présent la civilisation prussienne, ce mince vernis s'écaillant à la première colère, pour laisser apparaître la brute !

En pénétrant dans son appartement, elle se rendit compte qu'il restait encore bien des choses à mettre en ordre. Les bonnes avaient été renvoyées la veille, la maison était vide.

Brenda n'était nullement désordonnée comme tout le monde semblait le croire dans sa belle-famille. Elle avait, au contraire, une nature sérieuse, consciente de ses devoirs. Le jugement

que portaient sur elle les Erdmann venait de la différence entre leurs idées et celles de la jeune Anglaise, et aussi de l'inexpérience dont cette dernière avait fait preuve au début de son séjour en Allemagne. Mais Brenda, à son tour, s'était formé une opinion sur les ménagères allemandes. Elle les jugeait laborieuses, mais tatillonnes, harassant leurs domestiques, se faisant un monde de difficultés infimes et sacrifiant tout aux joies de l'estomac.

La veille, petite maman avait bien recommandé à Brenda de n'emballer que ce qui lui appartenait en propre. Elle-même et Mina se chargeraient de ranger tout l'appartement. Au déjeuner, Frau Erdmann s'était hautement vantée d'avoir classé et serré les effets de son fils chéri avec une méthode et un soin inconnus à une Anglaise.

« Alors, se demandait Brenda, pourquoi le linge est-il sens dessus dessous? La chambre jonchée des débris d'un emballage hâtif? Les casseroles remplies de graisse et le garde-manger encombré de restes d'aliments? Voilà bien la manière teutonne : se vanter, toujours se vanter, le plus souvent sans raison aucune. »

Brenda retroussa ses manches et se mit à la besogne. Le timbre de la porte d'entrée la fit sursauter. Espérant trouver le facteur avec des lettres, elle courut ouvrir et, à sa grande surprise, elle aperçut Andrew Lovel.

— Comment, vous n'êtes pas encore parti? — s'écria-t-elle très émue.

— Mais non, — dit-il, et, fermant la porte, il suivit Brenda au salon.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? — demanda-t-elle. — Vous me l'aviez promis, cependant. J'étais bien inquiète.

— Je suis venu ici hier, ne vous l'a-t-on pas dit? — reprit Andrew? J'ai pourtant laissé ma carte et mon adresse.

— Personne ne m'en a informée. A quelle heure êtes-vous passé? Je n'ai pas quitté la maison de la journée.

— Il était environ trois heures.

— J'étais ici ; je préparais mes malles. Qui est-ce qui vous a ouvert la porte?

— Un soldat !

— Fritz !

— Mais il ne comprenait pas, et tandis que je m'évertuais à lui expliquer ce que je voulais, cette jeune femme à figure chafouine est arrivée...

— Mina?

— ... Et m'a dit que vous ne receviez personne. J'ai donc résolu de tenter de vous joindre aujourd'hui.

— Mais quelle imprudence de n'avoir pas encore quitté Berlin! — s'écria Brenda. — Il faut partir au plus vite, Andrew. Vous courez de grands risques ici.

— Oh ! n'ayez aucune inquiétude, — déclara le jeune homme. — J'ai rencontré un vieux camarade de collège qui fait partie de notre corps diplomatique. Il s'occupe de moi. Grâce à lui, je pourrai prendre leur train jeudi, avec le personnel de l'ambassade.

— Ah ! Que ne puis-je partir avec vous, — s'écria Brenda les larmes aux yeux.

— Je viens précisément pour cela, — dit Andrew.

— Hélas ! C'est impossible. Mon mari n'a pas changé d'avis. Il m'a défendu de quitter l'Allemagne. J'habite chez ses parents en son absence.

— Mais n'y serez-vous pas trop malheureuse? Êtes-vous au moins en bons termes avec eux?

— Oui... C'est-à-dire... Je le serais, si j'étais Allemande... Mais... je suis hantée ! obsédée !...

— Hantée?

— Oui. Hantée, obsédée par cette phrase : « Angleterre, mon Angleterre ». Toute ma foi, tout ce que j'aime tient dans ces trois mots.

— Et vous restez ici ! — dit Andrew.

Le silence pesa quelques instants entre eux.

— Ils peuvent être à Paris le jour anniversaire de la bataille de Sedan, — fit Brenda dominant son émotion. — Après ils envahiront l'Angleterre et détruiront Londres. Je sais ce que vous devez penser de ces fanfaronnades !

— « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre », — dit Andrew en souriant. — J'ai appris cela autrefois au collège.

— Mais ce n'est pas uniquement de la présomption, — reprit Brenda. — Dites aux nôtres, Andrew, qu'ils auront à

lutter contre quelque chose de formidable. Des démons dans des machines. Voilà la vérité. Vous verrez... Et ils sont si nombreux ! Des hordes et des hordes de barbares ! Je sais qu'on ne vous croira pas tout d'abord. Les Anglais se représentent toujours l'Allemand sous les traits d'un coiffeur ou d'un garçon de café, au visage blême, aux manières obséquieuses.

— Ce sont ceux-là qu'on voyait chez nous, — dit Andrew, — ils ne paraissaient pas bien terribles !

— Ils regagnent leur pays maintenant, — reprit Brenda. — L'Angleterre aura la faiblesse de les laisser partir. Ici, on les changera en machines, et, je le répète, ces machines seront menées par des démons !

— Revenez avec moi, Brenda, — dit doucement Andrew, et son regard se posa avec tendresse sur la jeune femme. — Je suis sûr que vos parents sont bien anxieux de vous avoir auprès d'eux en ce moment.

— Je ne sais pas... Ils ont leurs idées sur le mariage. Ils le considèrent comme irrévocable.

— Mon Dieu ! Ils ont sans doute raison, — murmura Andrew.

Brenda aurait souri de cette candeur si les larmes n'étaient montées à ses yeux. Cher Andrew ! Si honnête, si droit ! Si ardemment désireux de l'emmener loin de tout danger, sans qu'aucune arrière-pensée trouble ne se mêlât à son insistance. Il la protégerait, l'entourerait de soins fraternels tout le long du voyage, puis, sans faiblir, l'ayant mise en sûreté, il lui dirait adieu. Il ferait taire son cœur, et pourtant, — elle le voyait clairement aujourd'hui, — il l'aimait comme elle l'aimait elle-même... pour toute la vie.

— Dites aux miens que vous m'avez vue, — reprit-elle cherchant à parler en indifférente. — Expliquez-leur que je vis chez mes beaux-parents et que j'y suis aussi bien que possible. Croyez-vous que la poste fonctionnera encore entre l'Allemagne et l'Angleterre?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Pourquoi pas?

— Alors, je leur écrirai. Qu'ils m'écrivent aussi, et vous, Andrew, donnez-moi souvent de vos nouvelles. Combien je vous envie ! Vous allez retourner là où vous aviez laissé votre cœur !

Elle s'arrêta court parce que les yeux du jeune homme fixés sur elle, exprimaient clairement ce que sa bouche n'osait prononcer. Non. Il ne retrouverait pas là-bas son cœur puisque, en dépit des lois divines et humaines, Brenda l'avait pris et le gardait. Pourtant, ils allaient se quitter, peut-être pour toujours ! Longuement la jeune femme le regarda, cherchant à fixer ses traits dans sa mémoire, afin de conserver l'image chérie durant les années, si vides et si longues, qui allaient suivre...

— Il faut nous quitter, Andrew, — dit-elle enfin. — Tout ce que nous pourrions dire ne servirait de rien. Nous le savons l'un et l'autre. Votre devoir est de partir, le mien est de rester.

— Vous avez raison, — répondit-il enfin. — Mais il faut me faire une promesse : si jamais vous avez besoin de moi...

— Je sais, Andrew, — interrompit Brenda suffoquée par l'émotion.

— Où que je sois, quoi que je fasse...

— Adieu !

XXI

Brenda faisait partie d'une génération qui n'accepte pas aveuglément les théories consacrées par l'usage. Elle avait vu nombre de pièces de théâtre modernes prêchant la révolte contre les lois sociales et morales ; elle avait entendu des personnes aux opinions avancées discuter sur les droits de la femme. Deux de ses amies de pension étaient des suffragettes militantes, et avaient subi la prison par dévouement à la cause. Chez Elsa, il lui était souvent arrivé de rencontrer des féministes ardentes, décidées à secouer le joug de l'homme et surtout à abolir le mariage. Pourtant, bien qu'elle admît en théorie certaines idées modernes, la jeune femme était loin de les adopter en pratique. Un ferme et presque instinctif sentiment du devoir l'avait ramenée à Berlin quand son ardent désir eût été de rentrer en Angleterre avec Jem et Violet. Elle restait dans ce pays détesté bien que son mari n'eût rien fait pour mériter cette preuve de constance. Sans doute la fidélité de la jeune femme s'adressait-elle à l'idéal qu'elle se faisait du mariage, plutôt qu'à l'époux lui-même. La conscience du

devoir accompli lui donnait-elle une intime satisfaction qu'elle n'aurait certes pas éprouvée si elle était partie avec Andrew? Et cependant, toute seule dans ce milieu si hostile, en butte aux difficultés et aux tristesses de cette situation critique, elle se demandait parfois si cet acte de vertu n'avait pas été une duperie.

A Berlin, la méchanceté et la haine atteignaient maintenant leur paroxysme. Brenda avait entendu August Zorn raconter, avec une joie non dissimulée, les insultes dont l'ambassadeur de Russie avait été abreuvé à son départ de la capitale prussienne. Il se vantait d'avoir fait partie de la foule excitée. Il avait vu les femmes et les enfants accroupis sur le parquet des wagons pour éviter les coups et les pierres de la populace. Lui-même était fier de leur avoir craché au visage. Et pourquoi pas? N'est-il pas noble et patriotique de vibrer à l'idée du danger qui menace le Vaterland et de manifester une sainte colère à la vue de ses ennemis? Pourquoi n'emprisonnait-on pas tous les étrangers faisant partie de nations hostiles, sans égard pour leur âge ou leur sexe? Du reste, lui August, pouvait affirmer, de source autorisée, que ceci ne tarderait pas à être fait. Tout en parlant, il regardait méchamment Brenda. Mais elle ne lui posa aucune question et s'appliqua à ne pas paraître troublée.

Cependant elle demanda à Siegmund Abel si elle courait le risque d'être internée dans un camp de concentration. Il la rassura. En Allemagne, plus encore que dans tout autre pays d'Europe, une femme mariée ne compte pas. De plus, étant l'épouse d'un officier prussien, Brenda n'avait rien à craindre.

Au début, elle chercha à faire quelques visites selon son habitude, mais il lui fallut y renoncer. Quelques personnes la recevaient aimablement, mais avec un sentiment de gêne tellement évident qu'elle n'osa plus retourner chez elles; d'autres ne lui témoignaient que grossièreté non dissimulée. Était-ce ainsi qu'on traitait les Allemands restés en Angleterre? Brenda ne pouvait le croire.

Les Erdmann, à leur manière, lui témoignaient une certaine bonté. Elle occupait la meilleure chambre de l'appartement, jouissait d'une nourriture abondante et Herr Erdmann pous-

sait la générosité jusqu'à reconnaître sa belle-fille comme une victime du destin qui l'avait fait naître à Londres, dans la patrie d'Edward Grey, le traître infâme responsable de cette guerre. Mais petite maman se déclara incapable d'avoir le cœur aussi large. Elle englobait dans un même anathème tous ceux qui montraient quelque sympathie pour l'Angleterre. Pourtant, Brenda étant sa belle-fille, il fallait la protéger aussi longtemps que son mari serait en vie. Sa présence apportait bien un surcroît d'ouvrage à tout le monde, mais qu'importait le travail en ce moment ! S'absorber dans une besogne quelconque était le seul moyen de ne pas trop penser à ce qui se passait de tragique à l'est comme à l'ouest !

Un jour, Frau Erdmann se fâcha tout rouge contre Mina, celle-ci ayant proposé de tricoter des chaussettes d'hiver pour les soldats.

— La guerre sera finie à l'automne, — déclara petite maman. — Les Allemands auront regagné leurs foyers avant l'hiver. L'armée n'est-elle pas déjà à Bruxelles? Combien y a-t-il de journées de marche de Bruxelles à Paris, par ce temps radieux?

Personne ne sut lui répondre. Pour le moment, on ne parlait que de Louvain. Cette ville avait été détruite de fond en comble, parce que les méchants Belges avaient osé tirer de leurs fenêtres sur les troupes allemandes. Sa Toute-Puissante Majesté proclamait bien haut que son cœur saignait à la pensée du sort de cette malheureuse cité. Quelle magnanimité !...

A Berlin, les esprits se montraient de plus en plus surexcités et une certaine inquiétude commençait même à se faire jour, bien que la chute de Namur eût donné lieu à des réjouissances. Peut-être la résistance belge avait-elle eu plus d'effet qu'on ne voulait d'abord l'admettre. Il semblait qu'un obstacle imprévu eût surgi en travers du plan allemand. Après la prise de Maubeuge et la destruction de Louvain, quelques mauvaises nouvelles percèrent, d'Heligoland et de Togoland. On n'y attachait pas grande importance, mais c'était une raison de plus, pour exaspérer la haine contre l'Angleterre.

— Je voudrais bien rentrer dans mon pays, — dit un jour Brenda à Siegmund Abel, auquel elle continuait à témoigner sa confiance.

Visiblement anxieux, celui-ci répondit qu'elle aurait dû partir au moment de la déclaration de guerre. Maintenant cela devenait à peu près impossible.

— Ne puis-je quitter l'Allemagne par mer? En m'embarquant à Hambourg, par exemple?

Il la regarda surpris.

— Croyez-vous que nos bateaux sortent des ports comme auparavant? — dit-il.

Brenda n'y avait jamais réfléchi. Le professeur Zorn affirmait toujours que la flotte anglaise se cachait par crainte de l'escadre allemande. La même déclaration était répétée couramment dans les journaux. Comment pouvait-elle se rendre compte de la vérité?

— Si notre marine a peur de la vôtre et si nos soldats s'enfuient à votre approche, pourquoi nous détester ainsi? — demanda-t-elle à August.

— Parce que l'Angleterre est cause de la guerre, — grogna-t-il.

— Pourquoi l'aurions-nous provoquée? Puisque nous n'avons pas d'armée? — demanda Brenda, ne comprenant rien à ce manque de logique.

— Vous aviez l'intention de laisser vos alliés combattre pour vous, — dit sévèrement August. — C'est la manière anglaise. Ainsi les Russes ravagent la Prusse Orientale, Berlin est plein de réfugiés. Qui sait ce qui va nous arriver de ce côté?

Brenda ne continua pas ses questions, car la fureur et la crainte mettaient le petit homme dans un état voisin de la folie. Elle se demanda, le voyant en proie à cette surexcitation, s'il retrouverait son équilibre pour la conférence qu'il devait faire prochainement au profit d'une ambulance.

Les jours qui suivirent furent sombres pour la jeune femme car les nouvelles des alliés devenaient de plus en plus inquiétantes. Le corps expéditionnaire anglais avait été mis en pièces, les Allemands se trouvaient aux portes de Paris et Anvers ne tarderait pas à tomber entre leurs mains. A Berlin, tout le monde continuait à mêler les explosions de la haine la plus virulente aux chants de triomphe. Réellement Brenda ne pouvait comprendre le raisonnement des Allemands. Si vrai-

ment ils étaient si certains de leur victoire, pourquoi se consumer de rage contre l'Angleterre? Pourquoi ne pas déblatérer aussi contre la Russie ou la France? On se murmurait à l'oreille que sa Toute-Puissante Majesté avait pitié de la France et lui permettrait bientôt de conclure une paix séparée. Quant à la Russie, après une bonne leçon, elle n'aurait qu'à se soumettre et on ne la traiterait pas trop durement. Mais l'Angleterre !... Aucun châtiment ne serait assez lourd pour châtier les crimes britanniques ! Les poètes nationaux usaient leur plume à dépeindre le sort que méritait le peuple maudit. L'un d'eux décrivit le bûcher funèbre où serait entassée la race anglaise tout entière, hommes, femmes et enfants. Combien la fumée de ce monstrueux sacrifice serait douce aux narines germaniques ! Quant aux journaux humoristiques, ils montraient à quelle insanité pouvait descendre la nation « la plus cultivée » du monde. En Angleterre, toutes ces absurdités auraient peut-être fait sourire Brenda, mais ici, à Berlin, elle ne pouvait s'empêcher de frissonner.

Plus le temps passait, plus elle se sentait une intruse et une gêne dans la famille de son mari. Les Erdmann souffraient visiblement d'abriter une ennemie parmi eux. Sa présence était presque une injure à leur loyalisme et pouvait devenir un danger. Maintes fois Brenda écrivit à Lothar, qui se trouvait à Bruxelles, pour lui expliquer les difficultés de sa situation, mais ses lettres restèrent sans réponse.

Elsa lui avait appris que la belle Jutta était aussi en Belgique. On avait reçu d'elle une missive décrivant un pique-nique au clair de lune sur les ruines de Louvain, et dans laquelle cette malheureuse cité était comparée à Pompéi. August jugea ce récit admirable et bien digne d'une femme possédant la « kultur » allemande. Brenda ne connaissait pas encore la façon dont les Germains s'étaient conduits en Flandre, mais cette lettre ne lui en parut pas moins odieuse.

Malgré sa répugnance, la jeune femme se vit obligée d'assister à la conférence annoncée par August sur les origines de la guerre. Toute la famille devait s'y rendre et Frau Erdmann demanda que Brenda fût de la fête, ne manquant pas de mêler quelques remarques aigres-douces à son insistance.

— Si ma belle-fille refuse de venir, — déclara-t-elle, — je me dévouerai et resterai avec elle à la maison bien entendu. Je n'abandonnerai pas mon invitée ! Ces choses-là se font peut-être en Angleterre, mais les Anglais ne connaissent rien aux lois de l'hospitalité. Mina sera certainement peinée, car après la séance, tout le monde se réunira chez elle pour souper. Elle m'a affirmé, avec une générosité touchante, que la femme de Lothar serait la bienvenue sous son toit. On tâchera d'oublier qu'elle est la compatriote du traître Edward Grey... Cependant Brenda tient absolument à rester à l'écart, quand l'occasion se présente de s'unir et de s'encourager mutuellement...

Petite maman termina cette diatribe en haussant les épaules en signe de souverain mépris.

Finalement la jeune femme accompagna ses beaux-parents et subit, sans se laisser convaincre, le long discours d'August. La conférence avait lieu devant une assistance aussi nombreuse que sympathique à l'orateur. Celui-ci, dès les premiers mots, réussit à faire vibrer son auditoire. Ce vilain petit homme, aux yeux proéminents, à la face blême, avait le rare talent d'émouvoir la foule et d'exciter ses passions. Son discours ne fut qu'une longue tirade contre l'Angleterre et une déification de l'Allemagne. Les causes les plus complexes du différend entre les nations se trouvaient simplifiées et expliquées avec une stupéfiante assurance. Les plus violentes invectives venaient appuyer de cyniques affirmations. « L'Angleterre, « disait-il, avait attaqué l'Allemagne pour satisfaire une basse « jalousie et pour détruire une puissante rivale. Cette nation « méprisable possédait des territoires et de l'argent mais « n'avait ni âme ni intelligence. Ses fils, trop dépravés et trop « dégénérés pour combattre, payaient des hommes noirs ou « jaunes pour faire la guerre à leur place. La façon dont ils « opprimaient les races, leur bassesse, leur frivolité défiaient « le ciel, et Dieu, ayant décidé leur châtiment l'avait remis « entre les mains du peuple le plus noble et le plus puissant « de la terre ! Si l'assistance se sentait capable d'en supporter « l'audition, l'orateur se permettrait de citer quelques vers « de l'hymne patriotique anglais. En vain le conférencier « cherchait-il à découvrir quelque inspiration, quelque noble

« pensée ou même l'expression d'un mâle courage dans ces « mots :

Good bye, Piccadilly, good bye, Leicester Square !

« Ce chant enflammait la misérable petite armée britan- « nique quand elle faisait face aux invincibles troupes du « kaiser, et surtout lorsqu'elle fuyait à toutes jambes devant « les légions sacrées !

« Du reste, l'Angleterre pouvait bien chanter aujourd'hui « ce qu'il lui plaisait, les Allemands vainqueurs se charge- « raient bientôt de lui battre la mesure à leur façon. Avant « tout, l'orateur suppliait l'auditoire de se rappeler le devoir « sacré qui s'imposait à tous : la haine, féroce, éternelle pour « tout ce qui est britannique. Tout bon Germain doit la por- « ter au fond du cœur. Tout bon Germain doit saisir les occa- « sions de la manifester. L'Angleterre doit être détruite, « rayée de la carte d'Europe. Que Dieu châtie l'Angleterre ! « *Gott strafe England !* »

La salle croula sous les applaudissements et Brenda se demanda encore une fois quelle était la mentalité de l'Allemagne, comment des gens civilisés pouvaient croire aveuglément de telles inepties? Quand August prononça ses dernières paroles, il y eut un véritable tumulte. Femmes et hommes debout entonnaient le *Deutschland über alles*, tendant les poings, vociférant des imprécations. Le chant dégénéra bientôt en hurlements et en altercations. Quelques personnes fixaient déjà sur Brenda des regards menaçants. Une partie de l'assistance commençait à quitter la salle, tandis que nombre de gens très excités s'approchèrent de l'estrade où Brenda était assise près des Erdmann. Comme la foule se serrait autour d'elle avec une attitude de plus en plus hostile, la jeune femme eut conscience d'être marquée du sceau de son origine. Tous ces Allemands, emportés par une haine féroce, allaient peut-être se jeter sur elle. On lui avait raconté l'histoire d'une jeune Anglaise écharpée dans un music-hall, la veille de la déclaration de la guerre, parce qu'elle avait osé chanter son hymne national. August s'était complu dans le récit des détails affreux de ce drame. Brenda ne se sentait pas le cou-

rage du martyre et se demandait avec angoisse comment elle pourrait s'échapper. Elle restait immobile et ses membres semblaient de plomb comme dans un véritable cauchemar ! Oh ! Cet homme à la figure bestiale !... Comme il l'avait regardée toute la soirée !... Il s'approchait maintenant. Allait-il la toucher? D'autres mains allaient-elles l'agripper?...

— Venez avec moi, Brenda, — dit tout à coup Siegmund arrivant jusqu'à elle.

Grâce à sa haute stature, il s'était frayé un chemin à travers les groupes compacts, car les regards hostiles fixés sur sa belle-sœur pendant la conférence l'avaient effrayé et il voulait l'emmener en toute hâte, avant que le public ne fût déchaîné. Il y parvint bien juste à temps.

— Quelle imprudence d'être venue à cette séance, — lui dit-il pendant qu'ils se dirigeaient tous deux vers la maison d'August.

Brenda lui expliqua combien elle aurait désiré s'abstenir et comment l'insistance de toute la famille avait eu raison de sa répugnance.

— Il y a longtemps que vous devriez être en Angleterre, — dit Siegmund. — Je vais écrire à Lothar et tâcher de le lui faire comprendre.

— Combien je vous en serai reconnaissante, — s'écria Brenda.

Quand ils entrèrent chez les Zorn, ils furent reçus froidement par Mina qui n'avait pu se rendre à la soirée, ayant eu le souper à préparer.

— August m'a lu sa conférence hier soir, — dit-elle. — Je lui avais prédit un gros succès. Ce qui a touché mon cœur, était sûr de toucher le cœur de la foule. Ne sommes-nous pas tous unis contre l'ennemi commun?... Dites-moi, Brenda, l'auditoire était-il très enthousiaste?... Mais où sont donc les autres?... Pourquoi arrivez-vous seuls, tous les deux?

— J'ai emmené Brenda — dit Siegmund. — Elle n'aurait pas dû venir ce soir.

— Oh ! Siegmund ! Je ne vous comprends pas ! Brenda n'est-elle pas l'épouse d'un Allemand? Une femme ne doit-elle pas accepter sans réserve la nationalité de son mari?

Les paroles s'adressaient à Siegmund, mais le regard allait à Brenda, ni l'un ni l'autre ne répondit. La jeune femme était encore toute pâle de l'atroce émotion qu'elle venait d'éprouver. A mesure qu'elle reprenait son sang-froid, elle se sentait plus profondément humiliée. Ne s'était-elle pas montrée lâche devant le danger? N'avait-elle pas failli à sa dignité d'Anglaise en se laissant aller à la peur?

(La fin prochainement.)

MTS ALFRED SIDGWICK

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR G. GUILLEMOT-MAGITOT)

A TRAVERS LA RUSSIE DÉMENTE

La déchéance, la honte, la folie, puis le spectre de la faim et la fatalité, voilà ce qui vous étreint le cœur lorsque vous mettez aujourd'hui le pied sur le sol russe. Que notre patrie soit tombée si bas nous révolte et nous désespère. Lorsque Kerensky dit un jour : « Je croyais donner la liberté à un peuple et je ne vois que des esclaves révoltés », il a poussé un cri qui venait du fond de son âme, cri d'une douleur impuissante.

Le peuple n'est pas coupable d'être ce qu'il est ; ce n'est point sa faute, il roule, ivre, dans les ruisseaux de vin que ses chefs laissent couler pour lui ; il n'est pas coupable, si dans cette double ivresse de la liberté subite, sans préparation, et de l'alcool dont il a été sevré pendant trois ans, il a perdu toute notion du vrai et du juste. Ces chefs infâmes qui déshonorent aujourd'hui la Russie, infiltrent le poison de la haine et de l'envie dans tout ce qu'ils approchent. Que ce soit de l'argent allemand, ou leur propre génie qui a fait de toute une nation, de ces millions de consciences, une masse sans volonté et sans raison, qu'importe ! Le mal est là, épouvantable dans son étendue.

Si l'argent allemand a été l'origine du mal, si dans ces âmes troubles, il a pu fomenter cette haine aveugle de tout ordre social, abolir toute humanité, amener une guerre fraticide, l'Allemagne l'expiera un jour. Mais ce jour est lointain et ce n'est pas suffisant. Que faire alors? Pousser un cri d'alarme,

dénoncer, chacun comme il le peut, comme il le comprend, ce mal affreux qui nous vient de là-bas, qui sera pire que cette guerre atroce, car il s'attaque aux consciences et aux âmes. Je veux toucher du doigt la plaie, dire ce que j'ai vu. Et parce que je n'ai aucune attache avec l'ancien régime, que j'ai passé ma vie en France, je ne serai peut-être pas suspectée.

***

Il est évident que pour être tombée avec cette facilité, comme un château de cartes qui s'écroule, l'autocratie du Tsar était désuète. Ce régime était indéfendable. Et pourtant, je dirai que, pour la Russie, ce régime, modifié, était encore le seul possible. L'idéal, me semble-t-il, était l'évolution du tsarisme vers le régime constitutionnel, pour aboutir, en définitive, mais bien plus tard et sans secousses, à une confédération. Quel est l'homme, quels sont les hommes qui eussent pu mener cette tâche à bonne fin? Un homme sage aurait suffi. Et je suis persuadée que si Alexandre III n'était pas mort si tôt, si Édouard VII avait vécu, l'Europe n'aurait pas connu cette épopée sanglante et meurtrière.

En 1905, dans le prélude de cette révolution qui a jeté la Russie dans l'abîme où elle agonise, nous avons aussi connu à Pétrograd des journées troubles. Et je me rappelle un jour où la foule grondante avait envahi la capitale. Les ouvriers abandonnant leurs usines emplissaient les rues. Ils exigeaient déjà des libertés et des salaires, mais avec calme. Je me rappelle que ce jour, ignorant l'effervescence et tentée par une belle matinée de soleil, j'avais fait atteler le traîneau. Nous filâmes le long des quais. Ils étaient déserts, mais je n'y attachais pas d'importance. Je fis traverser le pont et nous allions bon train dans la neige éclatante. A un moment donné pourtant, je m'adressai au cocher :

— Dimitri, ce sont des barricades et des drapeaux rouges, il me semble?

— Oui madame !

— Et nous sommes seuls sur les quais?

— Oui madame ! tout le temps !

Je réfléchis un instant.

— Retournons, allons voir ce qui se passe en ville.

Le traîneau repartit à la même allure; personne ne nous disait rien. Dans les rues la foule devenait plus dense; Dimitri ne ralentissait pas; nous risquions de renverser des gens. On nous regardait de travers. Évidemment mon Dimitri avait son orgueil de cocher de bonne maison, et son bonnet bleu ciel attirait l'attention.

— Ralentis, Dimitri, il est inutile d'écraser les gens.

Nous longeâmes ainsi toutes les grandes artères. La foule, par groupes, silencieuse, marchait jusqu'au milieu de la rue. Devant le Palais d'Hiver la masse stationnait et attendait. Elle attendait, simple et patiente, que Celui en qui elle croyait encore apparût sur le balcon, sans crainte, lui parlât, lui promît, fût vraiment le Père et le Souverain. Et s'il avait eu le courage, s'il avait compris l'âme de cette foule, comme on la comprenait lorsqu'on était là, en bas, mêlé à elle, il serait venu avec confiance.

Et pas un seul n'eût levé la main sur lui, pas un coup ne serait parti, et tous les malentendus, toutes les horreurs, et Tobolsk, et sa fin tragique, rien n'eût été !

Mais, faible et entêté, il a suivi sa destinée. Pétersbourg était livré à la foule, tous les ministres avaient fui. Tous s'étaient réfugiés à Tsarskoié-Sélo, et de là téléphonaient des ordres homicides. Lorsque je rentrai à la maison, les régiments tiraient sur le peuple.

Il faut se tourner vers ce passé pour comprendre le présent. En paraissant sur le balcon du Palais d'Hiver où la foule l'attendait, l'Empereur de Russie tenait encore la destinée de l'Empire entre ses mains. Il ne l'a pas fait. Aujourd'hui l'Empire écroulé lui-même subit le sort des faibles qui avaient de trop grandes missions à remplir.

*
* *

Dans les soldats farouches que je rencontrais à mon retour en Russie, je ne reconnaissais plus mes blessés si polis et si doux. Et des souvenirs en foule me venaient à l'esprit, des tableaux très chers à mon cœur et que je veux évoquer encore

pour reparler ensuite avec moins d'amertume de ce que j'ai vu depuis.

Je me souviens surtout de Vilna; j'y étais infirmière dans l'un des plus beaux hôpitaux de la ville. On l'avait installé dans l'ancien palais qui avait eu l'honneur et la gloire de recevoir Napoléon Ier.

C'était en 1915, la nuit de Pâques. Une sonnerie électrique nous avertit qu'un transport de blessés allait arriver. Il fallait tout préparer pour les recevoir. J'étais seule de service; les infirmières étaient toutes à l'église ou se reposaient. Les salles d'hôpital étaient presque vides, car la veille on avait évacué la plupart des blessés dans l'intérieur de la Russie. Je décidai de m'acquitter autant que possible toute seule de cette réception, avec l'aide des infirmiers. Il m'était doux de travailler cette nuit précisément, nuit que d'habitude on passait en grande toilette et en brillante société. Je fis vite chauffer les bains, préparer la salle d'opération, éclairer les belles salles qui avaient vu tant de bals et qui gardaient le souvenir de Napoléon, dans leur lustre empire et le grand bureau devant lequel, dit-on, il s'est assis. Ce palais, transformé en hôpital, émerveillait dès l'entrée par son large escalier de marbre, ses salles à deux étages, la proportion des pièces et la grâce des colonnes. Toute cette blancheur réchauffée par l'or des lustres, égayée par le scintillement des cristaux, paraissait accueillante aux misères qui venaient s'y réfugier. Les blessés arrivèrent. Ils n'étaient qu'une vingtaine; la tâche était facile, tout était prêt. Mais ils arrivaient des tranchées, boueux et las, le regard atone, indifférents au luxe et aux lumières. Ils avaient faim, ils avaient besoin de repos ; ils auraient voulu se jeter sur ces lits tout blancs qui les attendaient. On les conduisit aux baignoires, à la salle de pansement ensuite, et peu à peu, la tiédeur de l'eau, la douceur du lieu, le calme profond, les paroles à voix basse, ce silence après la canonnade agissant sur eux, je vis les figures se détendre et les regards s'éclaircir. Lavés, rasés, pansés, glissés dans leurs draps blancs, ils paraissaient heureux, ils ne demandaient même pas à manger. Je levais les yeux vers les fenêtres. La salle de pansement donnait sur la cour d'honneur et les jardins. L'aube commençait à poindre, une aube rose, un ciel lilas, des tons nacrés et doux de com-

mencement de printemps, vraiment un coin de ciel et de ville d'Italie. Et une volée de sons de cloches ébranla l'air, un hosanna violent, triomphateur; c'était la nuit de la Résurrection. Une douceur infinie me pénétra; je me sentis heureuse comme je ne l'avais jamais été, comme si vraiment une âme nouvelle était en moi, une âme inconnue de pureté et d'humilité. Je voulais prier et pleurer, remercier Dieu de cette belle nuit de Pâques où j'avais vécu tant de beauté. Et je restais à la fenêtre sans pouvoir m'en arracher, les yeux emplis de larmes et le cœur bouleversé de bonheur.

Quand je rentrai dans la salle, les hommes réveillonnaient. On leur servait du thé chaud, du beau pain blanc de Pâques, des œufs rouges et du fromage. Et eux aussi tournaient vers moi des yeux radieux, des yeux réconciliés avec la vie, et le premier, le plus proche me dit :

— Ah ! ma sœur, mais c'est le Paradis ! On ne peut pas être plus heureux au Paradis !

Dieu ! sont-ce les mêmes hommes qui aujourd'hui égorgent et pillent? Ces yeux ont-ils la haine où il y avait tant d'amour? Est-ce là ma sainte Russie? Dans ce triste bouleversement, que sont donc devenus tous ces simples et braves gens que j'ai soignés? Pourquoi se taisent-ils? Pourquoi font-ils cause commune avec la lie du peuple?

Cet autre souvenir me revient aussi et combien frappant aujourd'hui. Encore et toujours à Vilna. On inscrivait les noms des blessés, tous couchés sur des brancards et qu'on venait d'apporter. Les infirmières se pressaient autour d'eux, on avait hâte de les avoir pansés, propres et reposant dans les salles.

Un garçon jeune, au regard clair et intelligent, éveillé, plutôt laid, attira mon attention. C'était un grand blessé, le bras en écharpe, dans un état effroyable. Je m'approchai de lui, j'inscrivis son nom, je passai à d'autres. Cette besogne faite, on les transporta à la salle d'opération, et le triage commença. Je m'approchai du docteur, et il m'en indiqua un. C'était précisément mon blessé de tout à l'heure. Je débridai la plaie, lavai les mains, on le pansa. Puis j'apportai le bassin d'eau tiède et je m'agenouillai devant lui pour lui laver les pieds.

— Non, ma sœur, — protesta-t-il vivement, — c'est inutile, mes pieds sont propres.

Sachant combien nos pauvres soldats étaient honteux d'arriver sales des tranchées, je lui répondis simplement :

— Allons, allons, mon garçon, c'est la règle ici; propres ou sales, ils doivent être lavés.

— Ma sœur, — reprit-il, — nous ne sommes pas dignes que vous nous laviez les pieds !

Très surprise et émue, je le regardai et lui dis :

— Sommes-nous dignes de vous voir exposer votre vie pour nous? et ne sommes-nous pas là parce que vous étiez là-bas !

Lui ne cédait pas.

— Ma sœur, c'est un rite juif que vous accomplissez !

— Mais pas du tout, et tu te trompes. Dans notre religion orthodoxe, le Jeudi saint le patriarche lave les pieds des simples prêtres, et c'est de la religion chrétienne que nous vient cette cérémonie. D'ailleurs, il faut le faire et cela sans discuter.

Lorsqu'à son tour le médecin, inscrivant la qualité de sa blessure, lui demanda ses nom et prénoms et son état dans le civil, il répondit très haut :

— Je suis un prolétaire !

— Ce n'est pas un état, — dit le docteur; — votre métier?

— Je suis ouvrier à Moscou.

Après quoi on l'emporta dans ma salle. Je lui dis en poussant la charrette :

— Roman, choisit ton lit, la salle est vide, prends celui qui te plaît.

Il regarda tout autour, puis apercevant dans un angle un lit offert par des membres du parti monarchique, il s'écrie :

— Ah ! celui-là, par exemple, je n'en veux pas pour de l'argent !

Je l'arrêtai :

— Ici, Roman, on ne fait pas de politique. Tu es un blessé, je suis la sœur, je te soigne, je ne veux rien savoir d'autre.

Les jours passèrent. Roman était toujours gai, obéissant à mes moindres désirs. Un jour il me dit :

— Ma sœur, quand je t'ai aperçue la première fois, je me

suis dit : « Celle-là, c'est l'Impératrice », et tu t'es approchée de moi.

A ma fille, qui parfois entrait dans ma salle, il disait :

— Toi, ma sœur, tu ressembles à Monna Vanna.

Il guérit, et on l'évacua sur Moscou. Un an après, je l'y retrouvai. Il était encore en convalescence et sa joie était folle de voir que je l'avais cherché et trouvé. Il me baisait les mains, et disait avec orgueil à ses voisins.

— Cet hôpital, ici, mais il est affreux et nous sommes mal soignés. A Vilna, à la bonne heure ! c'étaient toutes les plus grandes dames de la ville qui nous soignaient : princesses et comtesses !

Pauvre Roman ! Combien sont-ils là-bas, de ceux qui se disaient fièrement prolétaires, et qu'un peu de bonté rendait dociles comme des enfants? Et quelle horreur si je venais un jour à rencontrer mon Roman, le visage convulsé, tirant sur d'inoffensifs passants !

C'est un peu de l'âme de notre peuple russe, que je voulais montrer en racontant ces souvenirs et pour essayer de comprendre moi-même ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus !

Est-ce sans espoir? Se ressaisiront-ils? La Russie a eu un auteur, et cet auteur avait plus que du génie, c'est Dostoïevsky. Il semble maintenant qu'il prophétisait. Dans un de ses livres, *les Possédés*, on lit des pages auxquelles les événements actuels donnent une force et une vérité saisissantes. Le titre même du livre, *les Possédés*, s'applique à l'époque que traverse ce mystérieux pays, comme une vision profonde de douleurs insondables, de cerveaux déséquilibrés, d'âmes troubles, paralysées, dans leurs aspirations passionnées du bien comme dans leurs actions les plus viles, par une volonté chancelante : la plus grande et la plus misérable des natures.

***

Je suis arrivée en Russie au mois de juin dernier. Je voulais ramener en France ma fille qui travaillait encore à Loutsk sous les bombes et au milieu des mêmes soldats d'autrefois, devenus subitement hostiles. Elle avait deux médailles de

Saint-Georges, dont l'une pour avoir porté secours jusqu'aux avant-postes et avoir répondu aux coups de feu des Allemands en prenant un fusil. Malgré cela, les soldats la chassèrent. Elle était une bourgeoise, elle avait deux frères dans la garde.

Le voyage jusqu'à Tornéo se passa normalement, et seule la rencontre à Stockholm des chefs du socialisme français et belge m'en laisse un souvenir saillant. J'appris que tous deux revenaient pleins de confiance et enchantés de leur voyage. J'en fus étonnée. Il me semblait de loin que tout allait si mal, et que porter à notre révolution, en temps de guerre, des encouragements et la couvrir de fleurs était au moins bien imprudent. Il me semblait que le devoir de ces gens éclairés et patriotes eût été de porter à leurs frères en religion sociale la bonne parole en leur disant : « A plus tard les révolutions sociales; finissons-en d'abord avec cette guerre qui paralyse la vie de tous les peuples. Rendons leur patrie à tous ceux auxquels les Allemands l'ont enlevée. C'est là notre première œuvre sociale. » Ils revenaient de ce pays où déjà l'on avait oublié la patrie, et ils se disaient contents !

Je rentrais avec une appréhension affreuse; j'avais peur de mes premières impressions. Le début, en effet, ne fut pas heureux.

Un soldat s'empara de mon nécessaire et le vida entièrement. Flacons, boîtes à poudre roulèrent pêle-mêle. J'eus le malheur de protester en invoquant mon passeport étranger. Mal m'en prit ! Le soldat me fouilla de plus belle. Enfin, comme je lui voyais emporter tous mes bibelots dans sa blouse, je m'écriai, tutoyant comme autrefois :

— Mais où portes-tu tout cela?

— A la censure ! — me répondit-il froidement.

On m'invita à passer au bureau des passeports, et là, je vis étalés devant un officier français tous mes pauvres objets de toilette. Il s'excusa un peu confus, et me dit :

— Que voulez-vous, madame, ils ne savent pas lire !

Heureusement, à ce moment encore, les Alliés étaient là.

A travers la Finlande, ce n'étaient que meetings sans fin. On parlait, on parlait le jour et la nuit — car les nuits étaient blanches. Nous arrivâmes à Pétrograd où une joie nous attendait, joie éphémère : l'offensive de Broussiloff en Gali-

cie. On respirait ! L'armée existait encore, tout espoir n'était pas perdu.

Le 18-30 juin j'étais à Pétrograd. Et plusieurs jours s'écoulèrent relativement calmes et dans la joie de revoir ma mère et ma fille saines et sauves. Des bruits alarmants circulaient dans la ville : on disait que les ouvriers allaient venir en masse de la banlieue, qu'il ne fallait pas s'aventurer du côté de la Néva. Quand on demandait pourquoi, ce qu'ils voulaient, personne ne savait répondre au juste. Kerensky était encore au pouvoir, — si peu !

Un peloton de cosaques était chargé de maintenir l'ordre de la ville. Les malheureux, n'ayant que des armes blanches, furent assaillis de dos à un coin de rue par des ouvriers, et tués à bout portant. Quelques-uns purent s'échapper ; une vingtaine furent blessés ou tués. Les cadavres restèrent deux jours sans que personne les relevât, et les chevaux, gonflés, baignant dans des mares de sang figé, obstruaient encore les rues, lorsque, quatre jours après, je traversais le quartier pour aller à la légation. Par intermittences la fusillade dura quelques jours. Je partis à ce moment pour Jassy.

La désorganisation des chemins de fer n'était pas encore à ce moment ce qu'elle est devenue depuis. Le G. Q. G. existait encore; on pouvait obtenir une place des wagons de l'état-major, qui étaient escortés par des soldats sur les marchepieds : leur fonction consistait à en défendre l'accès aux *tovaritch*, aux camarades. Un soldat avait encore de l'autorité aux yeux des siens. Nous passâmes ainsi Mohileff, Kieff, puis Kichineff. Là, notre garde nous abandonna à la merci des camarades. Ceux-ci pouvaient tout, car aucune autorité n'existait plus, et, cependant, par un reste d'habitude, ils respectaient encore le droit de ceux qui avaient payé leur place. Parfois, il est vrai, des hommes plus décidés entraient par la fenêtre dans un compartiment de première et s'y installaient comme chez eux. Une nuit, derrière la porte, j'entendis la conversation suivante : « Oui, disait une voix, aujourd'hui je reste dans le couloir, je suis reposé. Mais, l'autre jour, comme j'avais à monter dans le train, je n'y trouvais pas, non seulement une place, mais même une fissure pour y pénétrer. Et moi, je

devais partir. Voyager sur le toit? J'étais trop fatigué ; depuis trois jours je n'avais pas dormi. Alors, n'est-ce pas, j'ai pris mes effets, et je suis entré par la fenêtre dans un compartiment de wagons-lits. Un camarade m'a suivi. Nous sommes tombés au milieu de théières et de vaisselle, et parmi des gens endormis. D'abord nous nous sommes assis. Puis j'ai regardé les couchettes d'en haut. Je vis deux jeunes demoiselles en train de dormir. Mon camarade se gênait. Je me suis dit : tant pis, j'ai sommeil. Je tire les demoiselles par leurs petits pieds et je leur dis : « Je veux me coucher, descendez ! » Elles ne voulaient pas ! « Cela m'est égal, restez, je monterai aussi. » Elles n'ont pas voulu et sont descendues ! Moi j'ai très bien dormi. Alors, cette nuit-ci, je reste ici. » La voix se tut. Je me dis : « Merci, mon Dieu, qu'il n'ait pas sommeil ! » La nuit se passa dans le calme.

Dès le jour, des discussions sans fin recommencèrent, mais des discussions qui ne vous apprenaient absolument rien. On parlait pour parler. On prononçait les mots de liberté, de trahison, d'ancien régime, mots qui n'éveillaient pas des idées, mais des rancunes et des visions de jouissance. Une seule chose était claire : la discipline, l'esprit militaire et, par là même, la guerre étaient perdus. Ceci ne m'apprenait rien. Le jour où à Paris je lus cette malheureuse circulaire n° 1, j'avais déjà compris qu'un coup mortel avait été porté à la Russie. Les soldats auraient gardé la discipline rigoureuse, sans y être forcés, et voilà que toute barrière morale était renversée devant eux ! Par qui? Par leurs chefs, en qui ils avaient l'habitude de croire. Ce fut un moment de stupeur, que la licence suivit comme une traînée de poudre. La Russie était vaincue, non par l'ennemi extérieur, mais rongée par une plaie qui s'était ouverte dans ses flancs. L'armée avait été frappée dans le dos. Les actes de démoralisation se multiplièrent. Après avoir relevé les soldats de toute discipline militaire, on leur avait dit, à ces paysans, que leurs souvenirs et leurs cœurs retenaient encore à la charrue, que là-bas, derrière, il y avait des terres à se partager et que le partage allait commencer.

Pendant trois ans ils se battirent sans armes, sans munitions, sans chaussures. Mais ils se battaient pour le Tsar en qui

ils croyaient, pour la Russie, pour leur religion. On leur a tout enlevé d'un coup, sans rien leur donner en échange, sans que leurs âmes puissent se rattacher à une idée. Ils désertèrent en masse. Mon Dieu, ils ne désertèrent même pas; beaucoup d'entre eux croyaient naïvement que la liberté, c'était de faire chacun ce qu'il voulait, et que de retourner faire un tour chez soi était un droit. La preuve, c'est que beaucoup, après, revinrent au front. On en était au premier stade de la révolution, au gouvernement provisoire.

L'aspect des trains n'en n'était pas moins curieux. Une fois entré, on pouvait difficilement en sortir et l'on se demandait comment les essieux des voitures résistaient. Nos camarades voyageaient surtout sur les toits. Ils s'y installaient par dizaines avec leurs effets, s'approvisionnaient de pépins de tournesol et faisaient ainsi des trajets de plusieurs jours en plein air, très heureux et très calmes. Seulement on n'arrivait à les faire descendre ni par la prière, ni par la menace. Ils envahissaient les marchepieds et les freins; souvent, en cours de route, ils roulaient sous les roues, étaient écrasés, mais l'exemple n'assagissait personne. On ne savait ni où ils allaient, ni pourquoi. C'était un exode dans toutes les directions. Les gares fourmillaient de manteaux gris. Foule paisible en général, qui était installée par terre, dans la poussière et la saleté, mangeant des aliments malsains. Je suis encore étonnée que la peste et le choléra n'aient pas sévi l'été passé. Et partout, partout, comme une nuée de confetti, des grains de tournesols que ces hommes cassaient avec leurs dents et crachaient, comme des singes qui mangent des noisettes. On se demandait pourquoi, en l'absence de toute autorité, quelques-uns consentaient à faire leur devoir, pourquoi les trains marchaient, pourquoi tous les wagons de marchandises n'étaient pas pillés. Cela se pratique maintenant sur une grande échelle ; à l'époque on hésitait encore.

Et c'est ainsi qu'au bout de six jours on arriva à Jassy. Je m'attendais à y trouver la famine, et de fait c'était presque cela.

Je ne voudrais pas parler de la conduite honteuse des troupes russes dans ce pays de Roumanie. J'ai honte et j'en souffre, et pourtant il faut être juste et vrai. La soldatesque

avait fait main basse sur tout ce qui se trouvait à sa portée. J'ai entendu, j'ai vu de mes propres yeux des soldats roumains attendant devant une boulangerie leurration de pain, et grossièrement repoussés par des Russes qui leur disaient : « Nous sommes les maîtres ici maintenant, nous prenons le pain ! » Et les autres se taisaient résignés. Que de haine a dû s'amasser dans l'âme de ce malheureux peuple, abreuvé d'humiliation, trahi par tous les régimes, dépossédé, ruiné, anéanti ! Comment pourra-t-il pardonner? Quelles relations de voisinage pourront s'établir par la suite? Une infirmière russe assise dans le couloir, sur son maigre bagage, l'air exténuée, retournait en Roumanie après un congé. Elle me dit :

— Je me suis attachée à ce peuple depuis un an que je vis parmi eux. J'y ai vu tant de misères, tant de souffrances que nous leur avons apportées ! Je les ai aidés autant que j'ai pu. Je partageais ce qui restait de la nourriture d'hôpital de nos soldats. Songez que, tout près de nous, était une famille composée de cinq enfants, et dont la mère ne pouvait, à souper, leur donner que quelques noix! Ils mouraient d'inanition l'année dernière. Les rues, les campagnes étaient jonchées des cadavres de gens tombés d'épuisement, ou bien atteints du scorbut ou du typhus exanthématique — résultat du manque de nourriture.

Lorsque je suis arrivée, la situation était légèrement améliorée, ce qui n'empêche qu'un verre de lait par jour était une faveur et un œuf un miracle. La nourriture que mes enfants partageaient avec moi était telle que je finis aussi par avoir la dysenterie, et c'est dans cet état que je dus les quitter. D'ailleurs, à ce moment, une offensive allemande menaçait Jassy. On commençait à évacuer la ville et, pour ne pas compliquer la vie de mes fils et leur donner de nouveaux soucis, je les quittai. J'avais fait des mois de voyages pour les voir pendant dix jours.

Par les quelques renseignements que je me procurai en route, j'appris des voyageurs allant en Bessarabie ou bien en revenant, que la question agricole était très difficile à résoudre. Les exigences de la main-d'œuvre étaient telles qu'un propriétaire me déclarait qu'il avait décidé d'abandonner sa récolte

sur pied : par conséquent, aucun ensemencement pour l'année suivante; les ouvriers payés, il ne serait resté aucun bénéfice et pis encore — car les paysans s'appropriaient ensuite la récolte — un brigandage en règle. Si d'autres en ont fait autant — et cela est probable — les Allemands ne trouveront pour l'année prochaine que peu à profiter dans ce coin béni de la Russie. Hélas ! ce qu'ils enlèveront aux paysans cette année sera déjà de trop, car cela appauvrira le pays et les soutiendra quand même.

Au moment où nous traversâmes le pays, on pouvait s'approvisionner aux gares, d'œufs, de lait et de pain blanc, toutes choses introuvables dans le Nord. Et toujours, toujours le long du trajet cette foule grise de soldats débraillés, déserteurs pour la plupart, qui assiégeait les trains, s'en allant droit devant elle, peut-être sans but précis, tournant le dos au front.

En approchant de Pétrograd, notre train croisa celui de Kerensky. Des hourras, des cris enthousiastes éclatèrent. Une dame faillit m'écharper parce que je ne partageais pas l'admiration générale. Je lui dis que cet homme, à lui tout seul, était un fléau pour la Russie. « Comment peut-on parler ainsi? scanda-t-elle; que serions-nous devenus sans lui? » Je ne répondis rien et rentrai dans mon coupé. Mais aujourd'hui je sais que j'avais raison, et que Kerensky a été réellement le mauvais génie de la Russie.

***

A mon arrivée à Pétrograd, j'allai à l'hôtel Astoria, réservé aux officiers russes et à leurs femmes, où se trouvaient aussi les missions militaires des Alliés. C'était le seul endroit en ville où la vie était possible pour une bourse modeste, et où, malgré cela, on pouvait avoir du pain blanc, du sucre, et du lait le matin. Mais bientôt ce paradis terrestre devint un enfer.

Je rentrai fin août et le mouvement bolchevik commençait à se faire sérieusement sentir. Kerensky continuait à lancer à l'armée des ordres vibrants, et en même temps à ruiner toute discipline. L'idole s'effritait; son parti le rejetait; les

patriotes qui lui avaient accordé leur confiance se voyaient trahis.

Au moment de la tentative du général Korniloff, — d'abord entreprise d'accord avec Kerensky, puis réprimée par lui, — tous les officiers de l'Astoria furent arrêtés et au bout de quelque temps le général Korniloff lui-même, avec tout son état-major, fut saisi et conduit à Bihoff. Pétrograd connut de nouveaux jours de fusillade et d'émeutes, tandis qu'à Viborg se déroulait une atroce tragédie, le massacre des officiers supérieurs de l'armée de Finlande.

Les seuls Russes à qui, même en France, on ne rend pas justice, sont nos officiers. Leur sort est à tel point misérable que l'on ne peut en imaginer de plus cruel. Ils ne peuvent faire cause commune avec cette masse inconsciente qui a renié du coup les principes que la civilisation nous a apportés : le Devoir, la Patrie et l'Honneur. Ils ont été d'abord décimés par l'ennemi : dans les premières phases de la Révolution, cherchant à entraîner leurs hommes, beaucoup se sont trouvés seuls et sont tombés morts. D'autres ont été tués par ces mêmes soldats qui, quelques mois auparavant, combattaient bravement. Et encore ceux-là étaient les plus heureux. A mesure que la propagande maximaliste se développait, que l'intérêt allemand de voir désorganisée l'armée russe devenait plus évident, les malheureux officiers étaient poursuivis avec plus d'acharnement. Ils étaient l'obstacle à la débandade de l'armée, il fallait les détruire. On le fit par tous les moyens. Tout prétexte fut bon.

Lorsqu'on eut connaissance de la décision de Korniloff d'amener à Petrograd des régiments du front, les officiers qui séjournaient en ville, furent les premiers qui en pâtirent. Isolés, peu nombreux, ils ne pouvaient se défendre.

A l'hôtel Astoria où nombre d'entre eux étaient descendus, et notamment des officiers de la division Sauvage, des Caucasiens en général, la surveillance devint extrêmement étroite. Un matin, vers 5 heures, on frappa à ma porte. Ma fille, malade, dormait dans une chambre. J'allai ouvrir, et me trouvai en présence de plusieurs matelots armés. Le couloir en était plein, des rumeurs dans l'escalier en faisaient deviner d'autres partout. Ils réclamaient mes papiers d'identité. Ils pénétrèrent

dans la chambre, fouillèrent dans les armoires, derrière les malles, cherchant partout des officiers cachés. Nos passeports étant étrangers, ils nous laissèrent finalement tranquilles, mais s'installèrent à tous les étages et interdirent pendant la journée toute communication.

Tous les Russes durent descendre dans le hall de l'hôtel. Après un examen minutieux des papiers, tous les militaires furent arrêtés, et les dames priées de quitter l'hôtel dès le lendemain.

Le comité révolutionnaire prit possession de l'hôtel, installa des mitrailleuses au rez-de-chaussée et à l'entresol, et délivra des sauf-conduits à ceux qui furent autorisés d'y rester.

Dans cette révolution si habilement fomentée et exploitée par des créatures à la solde de l'Allemagne, la méthode allemande est développée avec une admirable précision et une connaissance très sûre des diverses classes de la population : à chacune on parlait le langage qui pouvait la séduire. Au paysan, c'est la terre que l'on promettait, en dépossédant les propriétaires actuels, et en autorisant ouvertement tout pillage et toute expropriation immédiate Les voilà donc tous acquis à la révolution, d'une part, et d'autre part désertant en masse pour ne rien perdre dans le partage. Aux ouvriers on réservait le capital et la participation égale à tous les bénéfices. Enfin la lie de la population trouvait son profit dans les crimes de toute espèce qui étaient tolérés et même encouragés. Mais les officiers? Ils étaient simplement gênants. Ils étaient les seuls qui depuis le début de la révolution russe, malgré la difficulté de vivre avec la solde pour la famille entière, n'avaient rien réclamé. Et c'est si vrai qu'un jour, pris de scrupules, Kerensky organisa une assemblée au Cirque Tehniselli, pour examiner la situation qui leur était faite. La fameuse circulaire n° 1 leur avait enlevé non seulement les privilèges de leurs grades, mais toute autorité. Elle avait ruiné la discipline, en les plaçant sous le contrôle des soldats. Des abus se produisirent immédiatement, des malentendus naquirent. Les officiers donnèrent des preuves d'abnégation, de tact, de courage, tout à fait sublimes. Etant toujours en minorité, ils ne pouvaient s'unir pour réagir. Ils faisaient des efforts individuels, essayaient de parler aux masses, mais

leur langage était celui du droit et du sacrifice et ne pouvait convenir à ceux que la trahison gagnait. Alors, ils se réunirent pour mourir, ils formèrent un bataillon d'attaque et, à la première offensive allemande se portèrent en avant des troupes. Tous furent tués. D'autres furent assassinés lâchement, jetés à l'eau, achevés à coup de bâtons.

Les Allemands eux-mêmes rendirent hommage à ces martyrs, lorsqu'à la prise de Riga, les soldats russes voulant fraterniser avec l'ennemi s'avancèrent aux tranchées et se rendirent. Les Allemands leur demandèrent : « Où sont vos officiers? » Les Russes leur répondirent qu'ils étaient liés et abandonnés dans les tranchées. Les Allemands ordonnèrent de les amener. Les soldats les apportèrent sans défaire les liens. Les Allemands détachèrent les officiers et leur rendirent leurs armes avec tous les honneurs, leur donnant la faculté de retourner dans leurs tranchées. Quant aux soldats, ils furent saisis et décimés.

Certes, c'était un exemple pour les troupes allemandes ; mais en même temps un hommage aux officiers ennemis.

Tous ces faits furent relevés et discutés à l'assemblée des officiers présidée par Kerensky. Et lorsque ce dernier, s'adressant aux officiers, leur parla des difficultés de la vie et de leur maigre solde, tous s'écrièrent : « Nous n'avons rien demandé, et nous ne vous demandons rien. Rendez-nous l'autorité, la discipline de l'armée ; remettez-nous dans des conditions possibles pour réorganiser ce qui a été défait, et nous ne demandons rien pour nos familles. » La séance prit fin et le résultat fut nul.

Une malheureuse mère, un jour, à Pétrograd, réunissant des signatures, fit dans un journal un appel désespéré au gouvernement. Elle suppliait, au nom de toutes les mères dont les fils officiers se trouvaient dans cette situation atroce d'assister impuissants à la défaite et au déshonneur de leur pays, de les traiter au moins avec justice. Si on les considérait comme suspects, disait-elle, si on avait à leur reprocher leurs opinions, leurs actions ou leurs sentiments, il fallait leur donner des juges ; les fusiller, s'ils étaient coupables ; mais qu'ils ne soient plus ces malheureux êtres traqués, poursuivis comme des traîtres, eux, les martyrs.

Je joins ma voix à la sienne, et je m'adresse à la France. Nos

malheureux enfants, là-bas sont des martyrs ; ne les confondez pas avec les lâches qui ont vendu leur pays ! Quatre-vingts pour cent en sont déjà morts, et parmi ceux qui restent, je le sais, la souffrance et la honte sont telles, que la main se crispe sur le revolver et qu'on ne sait plus s'il est plus lâche de vivre pour un officier russe, ou de se suicider !

***

En octobre la situation devint encore plus grave. Des fusillades dans les rues rendaient la vie normale très difficile. L'hôtel Astoria était occupé en permanence par les matelots bolcheviks exigeant des sauf-conduits signés par le comité révolutionnaire. Un soir, attardée en ville après la tombée de la nuit, je rentrais à l'hôtel, je trouvai toutes les rues avoisinantes barricadées. Je devais pourtant rentrer. Ma fille, malade et au lit, devait être anxieuse de ce retard et le téléphone était coupé. Je me décidai à parlementer avec les soldats. La rue était obstruée à l'entrée par des mitrailleuses. Je m'approchai d'un groupe de soldats et demandai l'autorisation de passer. On me la refusa. J'insistai. Je leur disais que j'habitais l'hôtel, que j'avais ma fille malade et inquiète, que je devais passer, qu'il fallait me laisser passer. Fatigués de mon insistance, ils me dirent que si je passais, au poste suivant je serais arrêtée. Je sautai sur cette concession, et j'acceptai d'être renvoyée par le poste suivant. Je fis une quinzaine de pas, et fus à nouveau arrêtée. Mes arguments répétés à nouveau eurent le même succès. Mais au troisième poste, on fut plus dur et la consigne passait pour inflexible. Les soldats me déclarèrent que cela ne les regardait pas, que d'ailleurs rien ne prouvait que je n'étais pas une espionne et que de l'autre côté de la rue je ne les trahirais pas et ne les ferais pas prendre par les Cosaques.

Je demandai simplement qu'on me fît escorter par un soldat armé jusqu'à l'hôtel. D'ailleurs on pourrait me fusiller en route si j'étais espionne. Ils consentirent, et je partis avec un soldat. Celui ci me conduisit près de l'hôtel, me faisant franchir plusieurs autres postes, et je rentrai chez moi tranquillement. On avait fini par prendre l'habitude de ces genres

d'émotions. Les théâtres, les cinémas étaient généralement complets. Nous ne pûmes cependant aller à l'Opéra entendre Sehaliapin, car, ce jour-là précisément, la fusillade avait gagné tous les quartiers et le théâtre ne jouait pas.

Mon départ approchait. J'étais forcée de partir seule. Ma fille s'était mariée et partageait le sort de son mari. Mes fils, en Roumanie, devaient rester à leur poste. L'aîné arriva à Pétrograd trois jours avant mon départ. Mais l'accès de l'hôtel était interdit aux officiers. Nous prîmes mille précautions pour nous voir; nous nous rencontrâmes deux fois dans une ambassade et ce fut tout. Le jour de mon départ, à 6 heures du matin, il arriva à la gare pour me dire adieu.

Encore une nouvelle séparation, plus atroce que les autres. Ce départ du train de Finlande allant à Tornéo devait être le dernier avant la grève générale des chemins de fer. On disait même qu'il ne partirait pas. On partit, on traversa la Finlande morne, plus triste encore qu'à l'arrivée. Des paroles les soldats allaient passer aux actes. On laissait derrière soi une Russie effondrée, mécontente, troublée, une Russie désemparée aussi, consciente de l'infamie qu'on lui faisait commettre, et incapable de résister aux forces mystérieuses et malsaines qui la poussaient à sa propre destruction.

A. IVANOV

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE[1]

(3e SÉRIE)

FLANDRES ET PORTUGAL

Nord de France. — Hiver-été 1917.

A peine ce train de permissionnaires, montant ou descendant, a-t-il disparu au delà des aiguillages, voici poindre les locomotives simples ou doubles, qui traînent du matériel. Elles tirent avec de petits hoquets et des jets de vapeur bruyants, car leur charge est lourde.

C'est une batterie de 75. Les canons sont pressés au milieu des trucks, leur petite gueule déjà pointée vers le ciel, l'affût amarré par des cordes neuves aux agrafes du châssis. Ils sont à découvert, un simple capot de toile protégeant leur âme ; ils pourraient servir à l'instant, car les artilleurs sont allongés sur l'affût et leurs munitions suivent dans les fourgons clos et craquants.

C'est un train de bois, de pierre ou de ciment, qui transporte à pied d'œuvre la matière des abris, des piliers de tranchées, les murailles de casemates. Ceux-là sont si pesants qu'ils semblent ne point vouloir glisser sur les rails ; chaque

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier, du 1er avril et du 15 août 1918.

arrêt, chaque démarrage s'accompagne de cinquante chocs en accordéon.

Ensuite, passe un train de chevaux. A travers le grillage où ils appuient leurs naseaux, on aperçoit leurs yeux luisants et doux ; la vapeur de leur haleine, condensée par l'air froid, ressemble à un chapelet de chaudières bouillonnant au-dessous des toitures.

Deux minutes après, suit un convoi d'automobiles, de camions. Quand il monte, leur peinture est neuve et tous les métaux, toutes les bâches sont en forme pour le travail. Quand il descend, l'on dirait un bric-à-brac de ferraille. Tel châssis est boiteux d'une roue ; à cette carrosserie manque le train arrière ou le radiateur ; là, un obus bien placé a tordu toute la machine comme un fer à cheval : le carter pose sur le plancher du wagon ; le pont arrière, les roues avant sont soulevés dans le vide ; il y a des taches de sang sur le siège de crin défoncé.

Ensuite, passe une pièce d'artillerie lourde. Elle seule et ses accessoires occupent un train unique, tiré par deux machines, poussé par deux autres ; la masse en est si encombrante que, quand elle circule, le trafic subit de grands retards. La grosse pièce s'accroupit au centre du train, trapue, le tube horizontal, comme la trompe d'un éléphant posée entre ses deux pattes ; tout son corps est badigeonné de zébrures vert sombre et gris terrestre, camouflage de ces caméléons d'acier.

Avec des retombées sourdes à chaque interstice de rail, les trains s'écoulent sans arrêt. Chacun d'eux forme un moellon mouvant du mur protecteur de la France. Il alimente la grande bataille dont nous entendons la rumeur diurne et voyons les étincellements nocturnes. Le grand œuvre s'accomplit à petite distance. Dans notre besogne particulière, nous n'en connaissons point les épisodes, dont le moindre ferait une plus noble Iliade que celle d'Homère.

A ceux qui combattent et réfléchissent, le plus étrange aspect de cette guerre est assurément son anonymat. Des millions d'hommes, enserrés dans mille secteurs, parqués dans mille cantons agrestes, enfouis dans mille cavernes, auront mené sur plusieurs milliers de kilomètres la bataille compartimentée. Chaque groupe fait au mieux, sachant qu'à son côté,

et bien loin hors de sa vue, hors de sa pensée même, les autres font aussi bien; il a confiance dans les décisions suprêmes de ceux à qui notre cause a décerné la souveraineté. Mais il ignore le comment, le pourquoi des tentatives qui peut-être signeraient sa mort. Les plans officiels, dont il ne connaît qu'un paragraphe, — que dis-je ? — une ligne ou un mot, ne lui enseignent rien sur le but de son risque prochain. Les comptes rendus et les journaux ne relatent que ce qui flatte et taisent ce qui coûte. Qui donc oserait dire que les enfants d'une telle nation pêchent par excès de critique? Il faut n'avoir jamais risqué de mourir pour ne pas comprendre tout ce que contient de renoncement le don collectif, le cadeau de la vie, lorsque l'on ne sait pas les raisons de ce cadeau. Cette guerre a créé deux races d'hommes : ceux qui se font tuer, et les autres.

Pour ignorant qu'on soit des entreprises militaires et de leurs déchets sanglants, il existe un thermomètre sûr des événements du front voisin. Ce sont les trains-hôpitaux, et leur charge de blessés et de moribonds. Lorsque rien ne se passe, hors la glane journalière et statistique de la tuerie sans fracas, la voie ferrée ne transporte qu'une fois, deux fois par jour au plus, les trains confortables et veloutés que désigne la grande croix rouge. Ils circulent en intrus au milieu du gigantesque trafic où nulle chose n'indique la mort, mais traduit au contraire de la force, du mouvement, des volontés tendues. Un voyageur venant des planètes se douterait à peine, en temps normal, que ce roulage de véhicules engendre les deux trains-hôpitaux, furtifs chemineaux de la nuit, où une poignée d'hommes saignent, délirent, ou cherchent un membre perdu.

Mais lorsque dans les communiqués s'impriment les termes « Violente canonnade », « Avance de quelques kilomètres », « Offensive locale », « Tranchée reprise », chacune des lettres de chacun des mots crée un nouveau train-hôpital. A toutes heures, et quatre fois par heure, si la bataille se prolonge, les Croix-Rouges s'intercalent désormais entre les trains de soldats et de matériel. Le moindre tiroir du plus petit wagon contient une torture silencieuse. Chirurgiens et infirmières, circulant dans leur éternel pèlerinage de pitié, ne sentent plus la fatigue des roulements lourds ni les interminables arrêts. Tout au plus, lorsqu'ils mettent dans quelque station le visage

à la portière, afin de chasser par les purs aromes de la campagne les relents d'iodoforme et de phénol, demandent-ils aux spectateurs respectueux quelques bouquets de fleurs ou un branchage de verdure. Ils en parent le chevet de ces enfants exsangues, les gardiens de la patrie, qui se sont tus en allant vers l'obus, qui ont chanté sous lui, et qui essayent de sourire, dans le triste train d'ambulance, pour consoler le cœur maternel des infirmières.

Que cela est beau ! Il n'est point de sacrifice que la France n'ait fait, mais le sourire de ses blessés, ce sourire qu'ont montré tous ses soldats au moment de la mort, il faut qu'elle se le rappelle. Dans les atroces dissensions où se complaisent les Français qui ne se battent point, pourquoi ne se souviennent-ils pas de la miséricorde infinie des combattants et des blessés? Qu'ils prennent bien garde. Au moment où il ne s'agira plus de mourir pour la patrie menacée, mais de lutter pour elle-même, et contre ceux qui consentent à l'abaisser en face des autres nations, le spectre de ses morts se dressera et la mansuétude des survivants ne pardonnera pas.

Après le passage de quelques trains, l'intérêt du spectacle s'émousse. Échangeant des propos vagues, les officiers redescendent vers le centre des dirigeables, et, bien souvent, se débattent dans la boue visqueuse du terrain. Ces jours de pluie, trop nombreux, hélas ! ouvrent à leur perspective une interminable après-midi, une soirée morne et sans goût. Quand le ballon ne doit pas sortir, une manière d'ennui s'installe. Chacun dans sa chambre, plus petite qu'une cabine de navire, tue le temps qui a la vie bien dure.

Celui-ci en profite pour mettre à jour registres et rapports ; celui-là pour méditer l'ordre des travaux des jours prochains ; l'autre, qui n'a rien à faire d'urgent, gratte un violon mélancolique ou barbouille quelque aquarelle aussi humide que l'atmosphère extérieure. Tous s'ennuient désespérément, écoutant sur la toiture de carton bitumé la pluie qui grignote sans être jamais rassasiée.

En désespoir de cause l'on écrit des lettres. L'on y met ce qu'on peut. Quand on a filtré les détails interdits par la censure, les événements que la conscience professionnelle ordonne

de cacher, les petites catastrophes techniques et sans intérêt pour les profanes, il ne reste pas grand'chose, pour ne pas dire rien. L'on doit griffonner quelques pages pour le correspondant créancier de six semaines ou de six mois, et qui, dans son existence de l'arrière, considère les gens du front comme préposés à sa distraction. Ce correspondant, on le déteste avec cordialité : s'il reçoit des lettres nourries, il n'y comprendra guère ; s'il en reçoit de banales, il trouvera tout de suite le temps de vous démontrer en huit pages votre devoir de chroniqueur militaire.

D'autres lettres, heureusement, sont plus agréables à tracer. Elles iront sous les yeux chéris, entre les mains vides qui, à grande distance, souffrent des mêmes monotonies de séparation. L'on voudrait pouvoir y mettre plus ; mais tout cela se résume toujours dans les mêmes tendresses inassouvies, dans les phrases qui voudraient être chaudes, et que fatiguent cependant la pluie, la solitude et l'inanité du désir.

***

Dieu merci, le fonctionnement du port d'attache exige maints déplacements des officiers ou des hommes. Presque chaque jour, quelque difficulté se soulève, que l'on ne peut régler rapidement par la voie officielle et dont cinq minutes de causerie donneront la solution. Les périodes de pluie, de brume ou de grand vent, sont favorables aux voyages d'affaires vers les différentes unités de la côte ou de l'intérieur. Elles apportent double plaisir : celui d'activer la vie du centre et celui de distraire par des spectacles nouveaux. Quand l'horaire des trains permet de partir sur rail, on en profite ; mais les trains sont rares, lents, et il ne faut pas remettre au lendemain, de peur que celui-ci ne ramène le beau temps, les patrouilles possibles, la nécessité de présence. Nos jours de vacances sont les jours mauvais, où l'on s'enferme d'habitude au logis. Pour conclure vite, nous prenons l'automobile, et, dans la grisaille universelle des vallons brumeux et des chemins mouillés, parcourons tel secteur de la grande zone où chacun travaille à la guerre.

L'habitude seule atténue cette sensation étrange de contempler un pays que l'on sait français, et où toutes choses visibles parlent d'Angleterre. Aux carrefours, de grands écriteaux indiquent en grosses lettres noires les instructions de la route : « *Keep to the right* [1]. » « *Speed limit : ten miles* [2]. » « *Out of bonds* [3]. » « *Stop* [4]. » L'on se croirait en quelque district du Sussex ou du Lancashire.

Des motocyclistes caparaçonnés de boue étendent les bras en croix au milieu de la route, et arrêtent l'automobile pour lui demander la direction où ils doivent porter leurs dépêches. L'on a beau connaître l'anglais, il est impossible de rien comprendre aux mots français que les messagers prononcent : Kélis, Bitioune, Ioudreiuk, Ereuss. Le chauffeur leur tend un bloc-note, où ils tracent d'une écriture gourde le mot intraduisible ; chaque lettre est délayée par une goutte de pluie et apparaît déformée comme sous une petite loupe : « Ah ! oui ! parfaitement ! Calais... Béthune.... Audruick... Arras... » On s'explique. On montre la voie.

La motocyclette démarre dans un jaillissement de boue, et, quelques minutes plus tard, l'automobile traverse un hameau, où, toutes les trois maisons, une grande pancarte montre des lettres inintelligibles : P. O. = Y. M. C. A. = D. H. Q. Sous ces pancartes, reçoivent stoïquement la pluie quelques soldats en kaki brouillé, qui ont vu le jour dans quelque comté d'Écosse ou d'Irlande. Ce qu'ils peuvent se dire est un mystère. Sans doute jugent-ils que le ciel gris n'est point apanage de leur terre natale.

Ont-ils appris le français? Personne n'en peut jurer, car ces hameaux semblent vidés de leurs habitants ordinaires ; femmes, enfants et vieillards sont aux champs. Bruine ou brise, les villageois poursuivent patiemment le labeur agreste abandonné par les cultivateurs soldats. Par leurs soins, les pâturages sont épais, les sillons verdissent, et les troupeaux, nombreux, montrent de belles robes blanches et baies, luisantes et bien pleines.

1. Tenez votre droite !
2. Vitesse maximum : 15 kilomètres.
3. Passage défendu.
4. Arrêtez !

Je ne sais point comment les halles des grandes villes peuvent enfler leurs prix au point que l'on connaît, mais je suis sûr que le cheptel de France fourmille au bord de toutes les routes. Et ce n'est point seulement aux Flandres que je l'ai vu. Partout, sur l'étendue des terres fertiles, l'on retrouve la posture familière des paysans de France : l'homme musclé et lent, manches retroussées, accompagnant en camarade le couple des bœufs ou la paire des chevaux de labour ; la femme penchée vers le sol, sa jupe formant une cloche qui chemine ; les enfants vagabonds, armés de la gaule ou sifflant le chien, et qui suivent l'automobile d'un grand bonjour de leurs petites mains.

A mesure que l'on se rapproche du front, le contraste devient plus poignant entre cette glèbe où s'accrochent les tenaces cultivateurs de France, et ces bourgades hors de quoi semblent les avoir chassés les nouveaux hôtes de guerre. L'on se demande où peuvent bien gîter désormais tous ces laboureurs et pasteurs. Métairies, fermes et cabanes sont envahies par les bourguignotes, les fusils, les bureaux. Non contente d'avoir subi le premier choc et versé le premier sang pour la cause de l'humanité, la France endolorie conserve son allure d'amphytrion aimable, et offre à ses visiteurs, à ses défenseurs, ses logis les plus gracieux.

Vallons ou coteaux, bosquets ou mails, elle prête les heureux emplacements ; là où flottait la tunique des druides, passent les blancs turbans des Indous bûcherons ; le long de cette saulaie, plantée au temps jadis par Jacques Bonhomme, un petit chemin de fer étroit se pousse d'heure en heure, et les traverses, les rails en sont posés silencieusement par des essaims de petits Tonkinois, dont la marmite bout à l'abri d'un buisson ; dans de grandes enceintes où d'innombrables chevaux d'Australie ou d'Argentine piétinent indéfiniment le sol mou, des palefreniers arabes portent l'eau ou la provende.

Tous ces pays-chauds sont dépaysés et souriants. Peut-être ont-ils les nostalgies du soleil, de la rizière bourbeuse ou des sables ; mais ils savent bien qu'ils sont ici pour la protection de la terre fertile entre toutes; souriante, amicale avant toutes. La lente rumeur des canons donne de la permanence

à cette idée. Quand ils retourneront aux étendues natales, nul ne peut deviner les contes qu'ils feront et le rêve qu'ils auront rapporté ; mais pour bien des générations, sur les rives du Gange, ou près des pagodes vernissées, ou dans les oasis sahariennes, les vieilles femmes réciteront aux petits enfants la légende du pays mystérieux et doux que leurs aïeux auront aidé à guérir pendant sa grande maladie ; notre immortelle patrie, qui a déjà fait quelque bruit dans le monde, aura pris dans tous les langages un nouveau bail d'immortalité.

La route se vide. Plus personne n'y circule sans montrer carte militaire. A toute distance, l'on aperçoit le petit drapeau mouvant des équipes de police. La voiture s'arrête et fait ses preuves... Pas un mot, deux saluts, l'on poursuit... De la côte jusqu'aux lignes, le filtrage est sûr... Et puis, à partir d'un certain moment, l'on erre en liberté. Dans cette région-là, chaque village a ses blessures ; murs écroulés, toitures fendues, moignons d'arbres. Pour y être parvenu, il faut avoir franchi toutes les chicanes ; désormais on est entre amis, sous l'égide du canon.

Sur ces confins de la bataille, tout a été dit. D'ailleurs, nos besognes ne nous y maintiennent que le temps nécessaire à telle conversation rapide, où une entente s'établit, une difficulté se règle. A chacun son travail, et point de temps à perdre. Une franche poignée de main, accompagnée de trois mots d'adieu et l'automobile remet le cap vers la côte. Le filtrage se renouvelle ; ses mailles se resserrent de plus en plus ; l'on repasse les villages qui semblent transplantés d'Angleterre en France ; kilomètre par kilomètre, la tension du front se relâche, pour faire place à cette curieuse atmosphère qui n'est plus la première ligne, et n'est pas encore la sécurité du lointain arrière. Les Flandres ignorent la sérénité des Auvergnes et des Poitous. Là même où la route se repeuple de carrioles et de paysans, là même où, sur la place du village, sont encore ouvertes les portes de l'estaminet ou la boutique du coiffeur, des bombes sont tombées hier ou tomberont demain.

Il n'est guère de lieux peuplés où les monstrueux approvisionnements militaires n'aient installé quelque dépôt. Ici, gros obus, essence ou fourrage ; là, subsistances, petits pro-

jectiles ou matériel roulant ; ailleurs, explosifs, canons ou cavalerie. Les Flandres, la Picardie, sont un immense bazar de tout ce qui tue et concourt à tuer. Chaque guéret, chaque village en est de bonne cible, et les Allemands ne se font point faute d'y bombarder.

Cette marchandise guerrière s'accumule et se comprime, tandis qu'on approche le grand ruban de côte entre Belgique et Seine. Sur dix kilomètres de profondeur, l'Angleterre et la France ont installé les formidables relais d'hommes et de matières. On ne peut les reculer plus loin, car la mer est là ; on ne peut les étendre davantage, puisqu'il faut qu'ils s'alimentent ou se vident par la grande ligne ferrée, celle dont chaque rail, en préséance sur toutes les autres lignes, aura servi le plus à gagner la guerre.

Sables du Nord, prairies du centre, vallonnements du Sud, tout kilomètre porte son campement, son dépôt ou son hôpital. Au Nord, fourmillent les Belges et leurs escadrons de cavalerie bien tenus; ensuite, pendant des lieues, des lieues et des lieues, chaque département pourrait prendre un nom britannique ; vers le bas, le grand mélange, nourri aux dernières semaines par l'accession de l'Amérique, montre tous les uniformes de toutes les nations qui travaillent avec nous. C'est une côte entière devenue caravansérail.

Voici un camp d'aviation, ses quinze au trente hangars verts, ses appareils quittant ou touchant le terrain où l'herbe a disparu par l'infini fauchement des roues... Aussitôt après, un quartier de cavalerie, démesuré, borde la route de bâtisses poussées en champignons comme une ville du Far-West... Un espace vide, juste ce qu'il en faut pour les extensions ultérieures, le sépare d'un camp de repos pour soldats anglais ; l'on dirait quelque faubourg monotone et pimpant d'une grande ville anglaise ; les abris de bois se succèdent le long d'avenues perpendiculaires à la grande route ; leurs toits s'unissent en un accent circonflexe répété à perte de vue ; deux petits rideaux pincés à la taille ornent en blanc chaque fenêtre ; tels les motifs identiques et répétés d'une laize de tapisserie, de petits dessins en pierres, en coquillages ou en boîtes de conserves ornent l'axe des avenues : ils entourent de petits tas de terre noire, et sur ces petits tas l'on a semé

les mêmes graines, qui feront toutes les mêmes parterres. Mais les soldats qui humeront les fleurs ne sont pas ceux qui les auront arrosées, encore moins ceux qui les auront semées.

Ensuite, s'étend une zone où dorment les gros obus ou les explosifs redoutables. Ils ne sont point tassés et empilés comme on eût pu le faire au début de la guerre, mais répartis sur de très vastes étendues, par masses, enfouis dans les caveaux. Vus du ciel, ces carrés minuscules eussent fait tache sur le vert ou le fauve des herbes, et même sur le brun de la terre nue. Ils sont donc recouverts de filets aux grandes mailles, parmi lesquels les camoufleurs faufilent des cartons découpés et peints à la couleur ambiante. A chaque saison, l'on modifie la forme et la couleur des cartons. Les aéronautes, les aviateurs amis renseignent sur la visibilité ou la dissimulation de ces réserves précieuses. Même si quelque bombe atteignait l'une d'elle, le dommage d'explosion serait minime, car la distance des autres est ainsi calculée que la déflagration ne se transmettrait pas de proche en proche. Le voyageur de la route, tout voisin cependant, les distingue à peine, et il ne se douterait guère qu'il traverse des caves d'explosifs suffisantes pour détruire un département, si une surveillance plus stricte, un chemin plus désert ne l'en avertissaient.

Quelques hectomètres plus loin, des hôpitaux et ambulances britanniques, pendant une lieue et peut-être plus, bordent les deux côtés de la route. Une multitude d'hommes bien rasés, bien lavés, vêtus d'amples calicots bleus, passe des heures de nonchaloir sur les chaises longues de toile grise ou sous les grands parasols d'étoffe rayée. Ce sont aussi bien les soldats trop gravement blessés pour qu'on leur fasse risquer le voyage de la Manche, que les malades des nerfs ou du cerveau, auxquels il faut éviter les émotions trop douces ou trop fortes de la famille. Hors le double courant des permissionnaires réguliers partant et revenant, hors le double flot des recrues allant aux tranchées et des hommes définitivement libérés, il est impossible d'encombrer le trafic maritime avec tous ceux qui sont trop ou insuffisamment atteints.

*
* *

Ce trafic-là, nous le voyons de temps en temps aux ports où nous mène notre besogne. Le charroi humain qui, dans les temps pacifiques, s'y confinait aux quais et aux gares, encombre désormais toutes les ruelles, les rues et les places proches des bassins, envahit les faubourgs, déborde au delà des octrois par ondes croissantes avec chaque semaine de guerre. Approchant ces villes maritimes, l'automobile rencontre des circulations de plus en plus troublantes : la vitesse diminue jusqu'à devenir celle d'un homme au pas, les coups de volant et de frein se précipitent.

Un bataillon fraîchement débarqué gagne ses cantonnements et couvre la route ; un infini troupeau de bœufs, guidé par deux quadragénaires placides, décrit d'innombrables trajectoires cornues d'un fossé à l'autre; une théorie de tracteurs, à essence ou à vapeur, menés par des conductrices aux visages souriants et aux mains crispées, ébranle pendant un quart d'heure des deux tiers de la route : chaque enfoncée des bandes de caoutchouc dans les flaques de bourbe en fait gicler quelques litres sur l'automobile et ses voyageurs ; dans l'autre sens, gagnant les quais, glissent avec douceur les voitures de la Croix-Rouge : lorsque le beau temps permet d'entr'ouvrir leurs courtines, l'on aperçoit les visages pâlis au bout de la couchette légèrement inclinée, les yeux revenus de la mort qui s'ouvrent avec délices sur le mouvement de la route, preuve de vie, les bouches qui lancent au passage une interjection amicale, les mains osant sortir des couvertures, qui sollicitent pendant les arrêts une cigarette qu'on leur passe en tapinois.

L'octroi, les piquets de surveillance, les barrières sont enfin passés. Par les nombreux sentiers des rues aux pavés inégaux, le charroi se ramifie, se dilue. Entre faubourgs et quais, l'on côtoie des jardins enclos de grilles, des fortifications crénelées, des boulevards de platanes, des hôtels de ville à beffroi et carillons, de petites places où le marbre ou le bronze d'une statue est verdi par la pluie, et enfin l'on plonge dans ce méandre étroit et sinueux qui avoisine les ports. Les rues sont glissantes et inclinées. Aux carrefours étranglés,

attelages de chevaux, camions massifs, automobiles sveltes, tramways inébranlables, piétinent, cornent, sifflent et sonnent. Un surveillant du trafic dirige tant bien que mal, avertisseur de collisions, le flux et le reflux du quai : il lève la main, il crie en anglais, car neuf sur dix des survenants ne comprennent que l'anglais, et ce régulateur du trafic est un ancien agent de police de quelque cité anglaise.

Par quelque venelle tortueuse, l'on débouche enfin sur les quais. La plupart du temps, le mélange de la bruine atmosphérique et des fumées de navires rend presque indistinct l'énorme accumulation des bateaux surélevés par la marée haute ou bien, au jusant, ensevelis par les murailles droites des embarcadères. A la marée basse, l'on n'aperçoit qu'une plantation de pointes de mâts émergeant à peine des rebords de pierre : ce sont les chalutiers, dragueurs, torpilleurs, empaquetés sans interstice, leur quille touchant la vase, dans un empilement qui semble inextricable. Ils ont la couleur des eaux et des ciels où se poursuit leur éternel labeur. Aucune plaque de peinture ne subsiste sur leur coque ou leur pont. Les équipages, silencieux, aux épidermes confondus avec leurs vêtements de teintes neutres, pratiquent les menues besognes d'entretien ou d'arrimage. Entre les travaux de veille sur la mer tourmentée et ceux de réparation à l'abri des quais, il n'y a jamais de répit.

A peine le flot montant aura-t-il empli les chenaux, permis l'ouverture des écluses, et tout ce pullulement de mâtures, de bossoirs, de vergues, de voiles ou de cheminées, se déliera comme par magie. Amarres lâchées, voiles hissées, gaffes manœuvrées, hélices lancées rendront à chacun des bateaux son autonomie vivante ; des rubans d'eau grandissants seront visibles entre les carènes. L'espace manque, le courant est fort, la brise contraire, mais l'adresse des commandants et pilotes ordonne ce désordre par un prodige de volonté collective. A la queue leu leu, par paquets de trois ou quatre, toute la famille des petits bateaux se faufile entre les jetées, où les dernières ondulations de la houle mauvaise balancent déjà les mâtures. Aussitôt dépassés les môles porteurs de phares et de signaux, le chevauchement des vagues bouleverse la flottille, plaque ses écumes sur les ponts glissants et les visages

crispés ; toutes les coquilles s'enfoncent, sautent et roulent dans le déferlement gris ; bientôt, chacune s'égaillant sur son chemin de ronde, l'on n'apercevra plus, au bord de l'horizon indistinct, qu'une palissade de mâtures indéfiniment ballottées.

Dans le même temps, retournent au port toutes les escadrilles qui finissent leur veille ou leur pêche. De l'étendue moutonneuse, chacun des bateaux arrive isolément, cahoté sur les sillons de la vague ; ils s'agglomèrent par deux, par trois, et forment enfin des lignes convergeant vers l'étroite ouverture des môles, comme une colonie de fourmis cheminant vers son trou. Entre les jetées passent à contre-bord, presque à portée de la main, les flottilles de bateaux sortis de la tourmente et de ceux qui vont la chercher. De pesantes averses fouettent leurs gouttes aux peignes d'écume ; des semailles de grêle tambourinent cheminées et voiles ; les rasoirs du vent hachent paupières et lèvres. Tous ces farfadets de l'onde, estompés dans la bourrasque par l'inépuisable écran de la pluie, glissent au ras de l'eau en une danse de fantômes où nul ne se heurte jamais.

Au milieu de ces entrelacements foncent les formidables paquebots. Leur étrave dressée, émergeant de la brume, ressemble au pied d'un homme sur le sentier des insectes. On croirait qu'elle va broyer sans savoir les minuscules bestioles. La sirène avertit ; son rauque ululement se mouille et se dilue ; des coups de sifflet hachés répondent ; les rafales transportent ces cahots de bruit ; l'œil, l'oreille, la main des matelots ne se trompent pas, savent discerner les formes, les appels, les manœuvres dangereuses, et aucune collision ne vient engorger le charroi battu par la tempête.

Pendant ce temps, la ville maritime travaille en tous ses organes : par engorgements à chaque courrier, par détente régulatrice dans leurs intervalles. Le long des trottoirs s'alignent des compagnies de soldats anglais, encore un peu pâlis du mal de mer et recevant stoïquement l'averse : officiers et sous-officiers les mettent en ordre tant bien que mal ; des revendeuses leurs proposent oranges et chocolats ; des gamins promènent dans leurs rangs les journaux délavés par l'ondée.

Plus loin, de robustes coltineurs chargent sur des camions les carcasses de moutons et de bœufs réfrigérés, enveloppés de mousseline blanche. Dans quelques minutes, ces viandes partiront vers les hôpitaux, les lignes d'arrière ou le front. Sur le tissu protecteur, la pluie fait des taches rougeâtres de sang dilué.

Entre deux trains en mouvement, une escouade de travailleuses anglaises subit l'inspection de la femme sergent ou sous-lieutenant. Ce sont des dactylographes, des lingères, ou des téléphonistes. Elles ressemblent à autant d'images d'une réclame de confections militaires : feutre ourlé à gauche, faux col à cravate bleue ou kaki, corsage et ceinture, jupe, couleur des bas et modèle de chaussure sont strictement réglementaires : nulle ne se permet une boutonnière de trop et chacune peut montrer le même nombre de croisements au lacet de sa bottine. La teinte de l'uniforme varie suivant les escouades : gris, chocolat, kaki, bleu clair à revers garance ; mais dans une même escouade, la nuance ne varie pas d'un demi-ton. Il n'y a de fantaisie que le volume individuel des poitrines.

Errants, ennuyés, des essaims de matelots ou de soldats anglais piétinent les trottoirs étroits en attendant le prochain bateau ou le train du front. Aux vitrines troublées de pluie, ils stationnent et discutent, sans intérêt, les étalages de pâtes dentifrices, de cacao, de cartes postales. La discipline leur défend l'usage de l'estaminet. Alors ils vont, philosophes et mouillés, comme nos tourlourous aux beaux dimanches des garnisons.

A bout d'humidité, ces exilés se réfugient dans les cinématographes qui s'ouvrent à la nuit tombante, c'est-à-dire bien peu d'heures après midi. Le foisonnement des cinématographes est un des phénomènes de l'arrière-front. Chaque rue de chaque ville s'orne désormais d'une façade en carton pâte, aux affiches rutilantes. Les théâtres municipaux mêmes, escales passées de la vieille opérette française, ont remplacé la rampe par l'écran et l'abbé Bridaine par Charlot. Je me souviens d'un jour, où, pour fuir une averse par trop liquide, je me garai avec mon compagnon de besogne, dans le grand théâtre du lieu. Parterre, loges et amphithéâtre pouvaient

bien réunir 1 200 personnes ; chaque place était prise ; il n'y avait que deux uniformes français, les nôtres. Tout le monde y parlait anglais, sauf nous... et encore !... L'on eût pu se croire en quelque ciné-palace de Birmingham ou de Glasgow.

La nuit des villes maritimes est impressionnante. Menacées par l'air et par le large, elles s'ensevelissent dans une ombre qui rend plus noire la brume et la pluie. Pas un réverbère ne pointe au long des rues. Toutes les fenêtres sont aveugles. Sur les trottoirs circulent des ombres qu'on ne distingue qu'au bruit des talons. Chacune porte sa lampe électrique, l'allume aux croisements des rues, à l'approche de pas. C'est un clignotement de vers luisants à hauteur de poitrine. On heurte un bec de gaz et on lui demande pardon ; l'on fait tomber un enfant et l'on croit que c'est un chien. Paroles chuchotées, jurons étouffés : voilà les bruits du noir.

L'alerte aérienne ou maritime sonne presque chaque nuit. L'un après l'autre, se répondant et transmettant le danger, les clairons des navires lancent les sonneries qui roulent le long du port. Au passage des rues, on les distingue plus nets ; entre les blocs de maisons, ils arrivent par-dessus les toits et filtrés par la brume comme une plainte. Les rares passants se faufilent au ras des murs et écoutent. Des rumeurs déchirent l'enveloppement noir et pluvieux : chutes de bombes, assauts de contre-torpilleurs ennemis, réponses antiaériennes. Vingt-quatre heures apportent toujours une blessure à cette côte. Les plus affreuses ne sont pas celles qui font le plus de bruit. Combien de drames assourdis par l'ouragan ne sont connus que par l'épave ou les cadavres jetés sur la côte au petit matin !

Dans cette obscurité tragique, toutes besognes achevées, nous reprenons l'automobile qui va nous reconduire au port d'attache. Sans lumière, tâtonnant, elle trouve son chemin dans le lacis des ruelles ; bientôt après, au milieu de la campagne, elle dévore une route étrange comme quelque allée de cimetière. Là où, le jour, nous avons vu l'accumulation des camps et des êtres vivants, pas une lumière, plus un homme ne semblent exister. Toute construction semble rentrée sous terre. Les convois nocturnes, qui se traînent sur la route, passent en frôlements, sans bruit ni clarté. C'est la lande de

Shakespeare, avec ses démons, ses mouvements, sa luxuriante existence de destinées invisibles ; il n'y manque même pas les rougeoiments silencieux, éclos partout sur la terre, sur la mer ou dans le ciel, et qui sautillent, insaisissables, bouffées de mort aussitôt éteintes.

Parmi les ombres humides, des montées et des descentes invisibles glissent sous les pneumatiques ; les arbres indistincts dégouttent sur le capot, les vallons et les collines passent au travers de l'air dépoli. L'on arrive au port d'attache. Le grand hangar est trouble comme un géant noir vu à travers des larmes. Au bord du chemin, un spectre armé du fusil interpelle la voiture; c'est le factionnaire capoté, ruisselant. Il eût tiré sur quiconque n'aurait point fait entendre le mot ami ; après avoir promené sa lanterne sous le visage de tous les voyageurs, il laisse passer, et, quelques instants plus tard, nous débarquons dans la cabane de bois, souriante et sèche, où les reflets du gramophone, les cartes marines, les yeux phosphorescents de nos chats, nous offrent une bienvenue.

Bien nourri, le poèle ronfle et chauffe. On le trouve très amical après les brumes, les neiges ou les glaces du jour, sous le crépitement de l'averse qui tambourine le toit mince. Chacun dévêt les caoutchoucs miroitants, les cache-nez trempés, les bottes, sources de ruisseaux, les casquettes qui font flac. Sur la table, quelques assiettes, ornées de couverts et de conserves, encouragent l'assouvissement de l'appétit décuplé par le froid. Auprès de cet ambigu, reposent les registres des télégrammes et téléphones arrivés en l'absence du commandant. On les feuillette : nouvelles sous-marines, alertes aériennes, documents aérologiques, ordres supérieurs, tout est là. Par deux ou trois lignes, sur deux ou trois feuilles, les messages sans mots inutiles traduisent l'existence du triple secteur. On les lit et les interprète. Une tartine en main, l'on suit sur les cartes le parcours d'un sous-marin ou le vagabondage des avions ; au cas où il fera beau, le travail de l'aurore prochaine est défini.

La porte de la cabane s'ouvre. Tout ensemble entre une bouffée de froid humide et le télégraphiste de service, peut-être un ou deux chiens aux poils coagulés. Le télégraphiste apporte la dernière information. Il l'a reçue dans sa petite

cabine où, entre le téléphone, les bandes de papier bleu et les récepteurs radiotélégraphiques, son hamac est suspendu. Le pauvre garçon ne dort guère. L'écouteur aux oreilles, il fait semblant de s'assoupir entre deux appels. Avant la guerre on connaissait le sommeil du gendarme; un nouveau sommeil s'est créé : celui du téléphoniste. Pendant cette bienheureuse période qui précède le sommeil définitif, il perçoit au fond de ses tempes la subtile friture de l'électricité. Est-ce un rêve? Est-ce une hallucination sonore de la pluie? Sur son tympan s'acharnent des batteries de tambour précipitées. Il se tire de sa somnolence toute fraîche, et entend que Paris, ou Dunkerque, ou le Havre, l'appellent en haletant. Il écoute, écrit, se lève, et porte à l'officier de service le message d'extrême urgence.

Sur ces documents, l'on médite, l'on arrête la patrouille aérienne du lendemain matin, si le vent consent à mollir et la pluie à se suspendre. Avant de gagner les étroites couchettes, éternellement humides, où l'on prendra quelques heures de repos hachées par l'afflux de nouvelles, l'on va faire une visite au hangar pour s'assurer que le ballon de prochaine sortie est au point. Pendant les quelques mètres parcourus au grand air, les pieds s'enfoncent dans des flaques d'eau ou de boue, les visages s'écrasent aux haubans métalliques du hangar.

L'intérieur du hangar ressemble à un sépulcre gigantesque et moite. Par les usures du toit passent des gouttelettes d'eau qui tombent sur les ballons et y font un bruit monotone de bille sur un tambour. Les quelques lampes électriques, apposées le long de la grande structure, y semblent endormies par la buée. Le pas des deux factionnaires, écrasant le plancher de terre, résonne avec des échos sourds. Les ballons se soulèvent et retombent paresseusement, chantent, craquent, pendant leur somnolence inquiète. Dans la nacelle de chacun d'eux, une ampoule électrique éclaire doucement les cadrans des manomètres, des baromètres, des instruments de mesure ; quelques reflets se dispersent et dessinent les cylindres d'acier, les ailes brunes et luisantes de l'hélice ; d'autres montent et luisent en pénombre au ventre d'or ou d'argent de l'enveloppe.

Tout cela est triste, un peu mystérieux, et chacun baisse involontairement la voix en discutant les indications des cadrans, les probabilités de sortie à l'aurore. Entre deux phrases chuchotées, le tumulte d'explosions lointaines fait trembler la terre et vibrer l'air mou. L'on s'arrête de parler; respiration suspendue, l'on attend la fin. Alors, une rafale rageuse du vent vient s'abattre sur le hangar; les toiles battent; les poutres de fer murmurent à chaque rivet; une irruption de filets d'air froid passe par tous les interstices, et les deux ballons, tourmentés, oscillent et sautent, comme pris de peur.

Certaines fois, un seul des hôtes du hangar l'emplit de son grand volume. L'autre gît par terre, dégonflé et piteux. Il ne montre plus, sur le sol de ce caveau, qu'un amoncellement d'étoffes froissées, mortes. Ce n'est point toujours l'œuvre lente de cette maladie de l'air dont nous avons parlé, mais peut-être le résultat d'un accident de vol, d'une blessure soudaine qui lui a fait perdre tout son gaz, de même qu'un homme en perdrait tout son sang. Pour moins frapper l'imagination que les tragédies de l'aéroplane, celles du dirigeable sont aussi brutales. Seules, d'extraordinaires prudences et une incomparable maîtrise peuvent éviter la destruction du ballon et de son équipage.

Le dirigeable est parti, fringant, ni trop pesant ni trop léger, par une atmosphère favorable, et a gagné les parages, l'altitude où il navigue bien, où sa vue est bonne, son œuvre utile. Toutes choses vont au mieux. Dans les oscillations de hauteur, le pilote chasse le gaz quand il monte et, quand il descend, envoie dans les ballonnets, par ses ventilateurs, l'air qui maintient la pression et la rigidité nécessaires. Les moteurs tournent avec régularité, et l'oreille ne perçoit aucune de ces défaillances de mauvais augure. Les embrayages sont honnêtes à chaque descente, le ventilateur se lance avec un joli ronflement, le manomètre de pression ne baisse pas, le pilote sait que toute l'enveloppe conserve, sans plis ni affaissement, sa forme unie de coin aérien.

Mais la diversité de sa patrouille et le caprice incessant des hautes atmosphères lui font traverser des brumes ou des

pluies. Chaque pouce d'étoffe s'imprègne et s'alourdit. Malgré les jets de lest et les manœuvres de gouvernail, le ballon devient une bête de somme, de qui chaque seconde augmente la charge, par grammes d'abord, et puis par kilogrammes et enfin par quintaux. Il succombe sous le faix et amorce une descente qu'aucun effort n'enrayera plus. Tant qu'il reste du lest, le pilote atténue cette vitesse de descente, et, gouvernant vers le bercail, utilisant les vents, essaye de ne toucher le sol qu'au port d'attache, ou en ses environs.

Alors, le grand drame de la navigation aérienne demande à ses acteurs les vertus suprêmes. Le commandant de voilier pris dans un cyclone, le capitaine d'un vapeur désemparé, perdu au voisinage des récifs, ne connaissent qu'en violence, non en rapidité, les problèmes de l'aéronaute domptant un ballon rebelle. Il faut lutter contre tout, contre l'air du dehors dont les diableries ne manquent jamais d'aggraver la catastrophe ; contre le gaz de l'enveloppe qui agit et réagit malgré la volonté du pilote ; contre la mer ou la terre d'en dessous, prêtes à vous engloutir ou à vous déchirer. Le corps entier fonctionne au paroxysme : pieds et mains aux pédales et soupapes ; yeux estimant la vitesse de tout ce qui se voit ou ne se voit pas, sol ou vent ; bouche criant à l'équipage les ordres sans appel ni retour, parce que le moindre en signifie perte ou salut ; cerveau lucide au pire danger, rapide comme la rafale.

Napoléon, connaisseur en facultés humaines, affirmait qu'il est difficile de montrer du courage la nuit. Nul ne peut, touchant les diverses qualités du courage moderne, préjuger des maximes que lui eussent suggérées la guerre présente. Mais il aurait sans doute attribué une palme exceptionnelle aux aviateurs ou aéronautes en péril. Ceux-là ne réclament pas seulement du courage, mais encore cette énergie de lutter par raison et par technique. Là dedans, nulle exaltation : la certitude du danger, l'ignorance de la minute prochaine, et le dressement contre soi d'un océan de forces hostiles. Ajoutez le surmenage des vitesses, devenues supérieures à celles des trajets nerveux dans notre corps, la fatigue du cœur, des poumons, des pupilles, plongeant et bondissant dans des milieux de hautes ou basses pressions, les grelotte-

ments et les crampes, la fièvre de l'esprit aux mille décisions : vous comprendrez que le courage ne suffit point à l'homme pour en faire un homme aérien.

Notre bâtisse n'est point encore soutenue par les os de fer, ni pourvue des sens élastiques, que l'ingénieur aurait dû nous donner dans le même temps qu'il supprimait la distance et l'altitude. Faut-il s'étonner, dès lors, que dans cette carrière aient péri tant d'êtres nobles qui se fiaient à leur seule audace pour y survivre glorieusement? La tentative aérienne est le privilège d'une trinité : le courage, le cerveau, le corps. Des hommes, à leur début, peuvent réunir ces trois attributs ; le redoutable effort des airs peut même leur laisser intacts les deux premiers, quand le troisième, leur corps, a trahi depuis longtemps. Aujourd'hui, l'homme aérien dure peu. Trop d'entêtement le conduit vers la mort.

Dans quelques lustres, la race de nos enfants sera sans doute mieux musclée, poumonée, gréée, pour de durables carrières atmosphériques. Chaque âge, semble-t-il, engendre la vigueur physique qui lui convient. Les guerriers d'Azincourt s'enharnachaient d'une carapace de fer qui écraserait nos soldats d'aujourd'hui, et les mêmes guerriers eussent pris la fuite sous un bombardement moderne, mourraient de peur dans un sous-marin. Le courage avec la vie se transmet par générations, mais chaque génération modifie les manières d'en faire usage. Nos enfants riront peut-être des courtes randonnées, des innombrables renoncements aériens dont nous leur transmettons le souvenir, et que leur nouvelle texture leur montrera comme jeux d'écoliers ou défaillances : ils auront tort.

Cependant, l'aéronaute se débat avec son ballon devenu rebelle. Le véhicule descend irrésistiblement ; de plus en plus lourd, il obéit de moins en moins à ses gouvernails ; les brises variables le prennent, le lancent de remous en remous. Pour maintenir bien pleine l'enveloppe comprimée par l'atmosphère dont croît la pression, il faut lancer de l'air, encore de l'air, dans les ballonnets ; chaque mètre cube de cet air aggrave l'alourdissement. Les avaries se déclenchent, se multiplient toujours dans les mauvaises passes ; l'une ou l'autre vient gêner le pilote et accroître le péril.

C'est par exemple l'allumage qui se dérègle ou s'arrête : fil de connexions cassé, bougies pleines de crasse, pièces imperceptibles de la magnéto gonflées par la brume. Le moteur hésite, donne des ratés prémonitoires, et, après quelques hoquets, s'arrête. Il ne faut pas songer à maintenir rigide l'enveloppe : on ne peut plus y ventiler l'air. Avec angoisse, le pilote voit se dessiner, se creuser des plis sur l'étoffe. Chaque rafale l'enfonce comme d'un coup de poing. Dépourvu de son armature immatérielle — la pression intérieure —, le nez s'écrase et rentre à l'intérieur du volume, comme un doigt de gant retourné. Le toit du ballon s'affaisse en forme de selle. Chacune de ces déformations fatigue les suspentes. Ici, pendent et battent des cordages qui ne portent plus rien ; là, ceux dont la charge se double ou se décuple s'étirent comme des cordes à violons, et les passagers attendent, dans une anxiété silencieuse, leur rupture. Elle survient, sèche, déchirante ; un nouvel équilibre s'établit entre les suspentes qui restent, équilibre tordu, préliminaire de prochains coups de fouet. Lâché par le gaz, par l'air, par ses liens, le ballon s'abandonne, se ploie au centre ; de loin, il ressemble à une tranche d'orange dont d'invisibles doigts rapprocheraient insensiblement les pointes. Tous les déchirements deviennent possibles.

Les profanes, les terriens, admirent ces variations de forme ; loin de soupçonner la tragédie, beaucoup supposent que les soubresauts du ballon, les caprices de l'enveloppe, sont passes d'armes ou jeux de pilote. Mais quelle terrible angoisse lorsqu'au port d'attache, prévenus par le dernier radiotélégramme de détresse avant l'étouffement du moteur, les officiers et matelots voient se traîner parmi les nuages bas, bistourné, livré à tous les hasards, le ballon qui descend, descend, sans qu'aucune puissance humaine sache arrêter cette chute.

Pour peu que le gaz pétri, contracté, dilaté, se mélange à de l'air, le ballon va brûler, ou exploser. Une communication électrique s'établit entre les regardants et le pilote aux prises avec le surhumain. Des interjections basses traduisent l'idée commune :

« Il jette du lest pour passer le clocher ! »

« Ses transmissions sont cassées ; il va tomber dans les

fils télégraphiques ! » « Le vent force ; il va accrocher la cheminée d'usine. Pourvu qu'il ne flambe pas ! »

« Pourvu que ses bombes ne se décrochent pas ! »

Automobiles, camions du port d'attache s'emplissent d'équipes et partent à toute vitesse pour sauver ce qui se pourra. La direction du vent, l'altitude du ballon font prévoir le lieu probable de sa chute. L'on fonce à travers sillons et pâturages, au plus court, au plus vite. Pendant qu'au centre, le téléphoniste prévient toute la région d'envoyer à la rescousse voitures, chevaux, bras disponibles, les équipes de sauvetage, emportées dans les cahots de la campagne, ont les yeux rivés sur le ballon qui tombe, se ploie davantage et enfin devient invisible derrière un écran d'arbres ou un pli de terrain. Des paysans tendent le bras : « Il est tombé là-bas! » On y court : un ruisselet, une haie touffue arrêtent. Il faut chercher le gué ou le passage. « Il est tombé derrière ce bois; dans la pâture de Legrand-Martin. » Quelques narquois déclarent : « Drôle d'idée d'avoir gâté ce champ. Ça va vous coûter chaud. Le père Legrand-Martin est près de ses pièces. » Une réponse peut-être rageuse rend coi le facétieux et l'on poursuit.

Alors, au détour d'un bosquet paraît l'immense momie. Son avant s'appuie à dix mètres de hauteur sur les cimes de peupliers ployés ; son arrière couvre une masure de pasteur ; son corps bossué a fauché tout un champ de trèfle où l'on peut suivre les arrachements de la nacelle et de l'hélice aux derniers soubresauts. La nacelle est chavirée, salie de terre et mélangée de verdure. L'équipage a ouvert toutes les soupapes ; l'enveloppe se dégonfle; avec une respiration précipitée, les sauveteurs courent prêter la main, sans demander aucun détail aux rescapés encore pâles. Il s'agit de déshabiller l'immense appareil, de le conserver au service. Les mots sont inutiles. Une tempête de vent pourrait le détruire en quelques heures. Les suspentes sont déliées, la nacelle redressée, les hélices démontées. Des hommes se hissent dans les arbres ou le long de l'avant. Ils s'ensevelissent, glissent sur l'étoffe sans résistance ; leurs ongles se cassent dans les raccrochements, mais il faut atteindre la pointe où se réfugie le grand volume de gaz non libéré par les soupapes et y donner un coup de coutea

là où il faut, comme il faut, pour que la poche dressée se vide et soit, plus tard, aisément réparable.

Enfin, toute l'enveloppe est aplatie sur le champ de trèfle. M. Legrand-Martin survenu, fort en colère, a déjà compris. Il devient officieux. Les valets de ferme, ses enfants, lui-même, et tous les paysans, à plusieurs kilomètres à la ronde, veulent prêter la main à un arrimage dont ils connaissent désormais le drame évité et l'urgence. Il faut modérer leur enthousiasme, car, pour étaler sans plis la grande enveloppe, ils iraient avec vigueur, comme un bouvier tirant ses paires de bœufs. On leur explique ; ils se rangent sur le périmètre, appelant à eux, plis par plis, l'étoffe glissante où il y a bien assez de dommages sans que des piétinements ou des doigts trop durs viennent encore la blesser.

Et puis, une fois bien allongée et aplanie, on ploie cette étoffe comme un grand drap — laize par laize ; on la roule ensuite comme une crêpe ; M. Legrand-Martin qui l'avait vue couvrir toute sa pâture et grimper jusqu'en haut des arbres, est tout surpris qu'elle tienne dans une charrette et y occupe moins de place qu'un chargement de fumier. Pendant qu'on la recouvre des bâches protectrices, et que les bœufs lents commencent à la tirer vers le port d'attache, les commentaires paysans vont grand train. Déjà, sur la prolonge du tracteur, la nacelle déshabillée est partie. Dans le camion, ont été chargées les pièces détachées; hélices, instruments et cordages. Entre le radiogramme de détresse et le dégagement définitif, moins de temps s'est écoulé qu'il ne m'en a fallu pour l'écrire. Éberlué, M. Legrand-Martin écoute, accepte les propositions d'indemnité ; ses poignées de main s'attardent; il va pour quelques jours devenir le héros du district, et voudrait bien quelques détails pour corser des comptes rendus. Mais on le remercie; on l'invite à venir voir le ballon quand le regonflement en sera fait, et l'on retourne bien vite au centre avec l'équipage qui, selon la règle maritime, est resté le dernier sur l'endroit du sinistre. Pendant le parcours, l'aventure est expliquée, détail par détail, minute par minute, et un rapport complet peut être adressé aux autorités lorsqu'on atteint le port d'attache.

Avant la nuit, tout a été ausculté : enveloppe, moteurs et

nacelle. La durée des réparations est connue ; la renaissance prochaine du ballon est fixée. Tout le centre s'y attelle. Au bout de quelques jours, lorsque sont atténuées les trop violentes impressions de l'accident, l'équipage qui a cru mourir et s'en est tiré, s'abandonne aux confidences psychologiques. Il dit les émotions successives, le pourquoi de chaque manœuvre. Nul n'ose contredire les déclarations de ceux qui ont vécu le drame. Elles font partie, désormais, de cette science commune, qui permettra, ce soir ou demain, d'affronter en connaissance de cause le péril subit. Car je viens d'esquisser l'aventure favorable. D'autres se sont terminées par la destruction du ballon ou la mort de ses pilotes. Ceux-là n'auront jamais transmis leur expérience; mais lorsqu'on écoute ceux qui savent et survivent, il faut se taire et méditer.

Pendant la visite nocturne au hangar, les officiers se penchent sur le ballon malade et discutent, point par point, chacune des besognes nécessaires à sa convalescence rapide. Demain, les voiliers, cordiers, tailleurs, mécaniciens travailleront suivant cette consultation chuchotée ; telle couture sera reprise ; l'ourlet de cette ralingue sera refait ; une double couche d'enduit revêtira cette zone trop râpée. L'on examine, lampe électrique en main, chacun des malaises à réparer. L'on définit le temps qu'il faudra pour que toute chose soit remise à l'état de neuf ; l'on essaie, dans ces calculs, de gagner quelques jours, quelques heures, car toute période d'inactivité est perdue pour le vrai travail de patrouilles, le seul qui compte. La pluie continue à faire tambourin sur la charpente du hangar ; des gouttes tombent sur les têtes penchées; mais ni pluie, ni vent, ni heure de nuit ne troublent l'entretien.

A moins que tout d'un coup, par un de ces caprices aériens de la Manche, un grand calme ne s'établisse en quelques minutes. Lorsque l'on quitte le hangar, la lune resplendissante a pris quelquefois l'empire du ciel tout à l'heure nuageux ; chaque étoile, chaque coteau apparaissent et il n'y a plus d'écran d'averse ou de bruine. Quelque joie descend dans les cœurs : à l'aurore, l'on pourra sortir, travailler. De brefs adieux préludent aux quelques heures de sommeil, et, sous la

protection des sentinelles, le port d'attache tout entier s'enfonce dans un universel repos.

Mais il est bien rare que l'aurore arrive, sans que survienne un réveil subit. Frappant aux portes, le téléphoniste de service annonce quelque raid voisin, dont le trajet va passer au-dessus de nous. Ces avions vont ou reviennent. Quand il fait très calme, on entend leurs bourdonnements épars dans l'empyrée; ni les yeux ni les oreilles ne peuvent deviner où ils rôdent. Quelquefois des bombes éclatent tout près de nous, faisant trembler le sol de nos cabanes ; nous sommes bon gibier; les photographes allemands ont dû maintes fois prendre les clichés de notre terrain, et ce serait triomphe d'anéantir les ballons qui gardent le Pas de Calais.

Demi-nus dans l'air glacial, nous scrutons ce ciel brouillé des aubes de Flandres. Il n'est ni blanc, ni noir, et l'on n'y distingue rien. Lorsqu'une bombe, à quelques dizaines, à quelques centaines de mètres a posé sur le sol son point rouge et son déchirement, nos regards rebondissent de là jusqu'au firmament, le long de la trajectoire qu'elle a dû suivre. Mais ils ne rencontrent que lueurs mal réveillées, obscurité mal lavée, et, sachant que l'adversaire passe sur notre tête, ne savent pas le distinguer.

Des incendies s'allument aux environs, des fumées rougeâtres crèvent le noir-blanc de l'aurore. A notre tour, nous téléphonons, pour que soient prévenus les visités prochains. L'usine, la carrière atteintes demandent notre concours. L'automobile y va à toute allure ; les camions suivent ; officiers et matelots s'y empilent, le pantalon à peine boutonné, les souliers non lacés, n'importe quelle capote sur les épaules, nu-tête. Hier, c'était la course au sauvetage du ballon, ce matin, dans l'obscurité froide, c'est la course à l'incendie, aux blessés.

Dans le grand hall de l'usine où travaillait l'équipe de nuit, la bombe est tombée sur un tour, a tué ses deux ouvriers et blessé quinze hommes ou femmes. La grande toiture de verre s'est effondrée, crevant des yeux, sciant des artères... Dans l'excavation de la carrière où une grappe d'hommes disposaient le cordeau de dynamite pour l'arrachement des roches,

l'autre bombe a tué dix-sept hommes au fond de leur trou. Mais ceux-là étaient prisonniers allemands. Si le matin n'était pas lugubre et la circonstance tellement tragique, l'on oserait presque plaisanter de cette erreur des Germains.

Pendant que s'éclaircit le ciel, les aérostiers transportent les blessés, recouvrent d'un linceul les morts méconnaissables. Il n'y a pas de durcissement ni d'habitude qui atténuent l'horreur de ces drames nocturnes. Une nouvelle traite de colère est tirée par nos aéronautes sur les sous-marins allemands. Pendant que les voitures reconduisent au centre les équipes qui vont prendre part à la prochaine sortie du ballon, toutes les conversations traduisent de la vengeance. Les fronts se rident. Les poings se serrent. Puisse le dieu de la France vouloir qu'avant quelques heures un sous-marin paraisse dans l'orbite du dirigeable ! Celui-là ne sera pas manqué.

PORTUGAL

Automne 1917.

Aux deux extrémités méridionales de l'Europe, deux pays montrent un cousinage d'histoire passée et présente : la Grèce et le Portugal.

Celle-là s'enfonce au sein de la Méditerranée, sorte de wharf entre les mondes d'Afrique, d'Asie et le nôtre. Sa légende maritime est incomparable, ses titres littéraires dominent l'humanité actuelle ; divorcée de l'Europe par le lourd massif balkanique, c'est par émanation, pour ainsi dire, qu'elle maintient par-dessus les hautes montagnes l'héritage de ses pensées.

Le Portugal contemple l'Océan Atlantique, autre chemin de l'Europe vers les grands continents que ses navigateurs du moyen âge aidèrent à découvrir. Cette épopée de réussites et de hasards n'est point inférieure à celle des Grecs. Les colonnes d'Hercule y sont remplacées par l'Inde et la Chine ; le Pont-Euxin par Madère et le Brésil ; Alcibiade et Thémistocle y prennent le nom de Magellan et d'Albuquerque ; les satrapes de Perse, les tyrans méditerranéens s'y retrouvent en maha-

radjas du Bengale, en mandarins des mers jaunes et en caciques de l'Amazone. Un écrivain de génie, Camoëns, a réuni dans la seule épopée des ondes qu'ait écrite notre âge, de plus merveilleuses odyssées que celle d'Homère. Par la même œuvre, une langue riche et flexible, pur dérivé du trésor latin et grec, a pris sa place dans la famille des grands idiomes.

Plus comparable encore, le Portugal est séparé de l'Europe par le bloc solide des Castilles et de l'Aragon, par ces Pyrénées que la parole royale de Louis XIV n'a pas détruites. Colonie perdue de la latinité, étouffé entre la mer infinie et le patrimoine espagnol des Maures et de Charles-Quint, il a réussi à créer, à travers l'histoire la plus tourmentée, une race personnelle. L'homme du Douro, du Tage n'est point celui de l'Andalousie, des Sierras ou de la Galice. Son visage est différent, son dialecte ne souffre pas le mélange, sa pensée, nourrie et cultivée par les grands principes de France, ne tolère aucune soumission.

Émanation de ce peuple libre, le marquis de Pombal, au XVIIIe siècle, dans un âge où les philosophes bégayaient à peine les évangiles futurs de l'humanité et où les hommes d'État des monarchies bâillonnaient leurs auteurs sous le verrou des bastilles, ce marquis, soutenu par le vigneron de Porto et le marin de Lagos, osa réaliser dans la terre inconnue des réformes, ce qu'Almeida et Magellan avaient fait sur l'univers encore inconnu. Il découvrit les escales futures de la politique des hommes ; là où les autres nations perdirent tant d'années et versèrent tant de sang inutile, le Portugal, sans convulsion, avait accepté déjà de montrer le chemin.

Est-il surprenant que deux siècles plus tard, lorsque le monde s'est partagé en deux camps, celui de la gehenne allemande et celui de la libre existence, de pareilles traditions aient lancé le Portugal dans les armées de la seconde? Il n'a même point consenti à la neutralité des calculateurs. Il a nourri le rouge torrent qui coule au front de France. Rien ne l'y contraignait.

Aucun danger ne le menace, soit dans sa terre, soit sur ses côtes. Au poids de l'or, il pouvait faire commerce. Nul bénéfice de frontière ne récompensera son effort. Ses soldats vont

défendre une tranchée qui n'est point leur, mais qui appartient au droit des nations. En Afrique ou en Asie, il ne demande rien aux Alliés ou aux ennemis. Après la grande tourmente, son commerce et son industrie, saignés à l'égal de toutes autres, souffriront.

Que de raisons pour s'abstenir ! Que de grandeur dans la décision. La formidable propagande germanique s'est efforcée de décevoir la claire conscience portugaise. Tous les bénéfices de l'immobilité, chaque oreille, entre Algarve et Minho, les a entendus démontrer par le patelinage et la menace. D'autres peuples ont écouté, ont ouvert la main aux trente deniers de Judas. Mais les antiques cités dont les murs avaient enclos l'âme portugaise, Braga, Mafra, Evora ou Faro, les futaies du Douro et les vergers d'Estramadure, les ports légendaires d'où partirent les caravelles sans peur, Porto, Lisbonne, Sagres, firent surgir des soldats à la réponse claire. Ce peuple préférait des blessures à la honte.

Son armée ne connaissait pas les effectifs que la menace allemande impose à l'Europe depuis un demi-siècle. Qui eût pensé que les remous de la conscription atteindraient le cap Saint-Vincent? Semblable à la Convention, à la France d'après Sedan, le génie du Portugal frappa du pied sa terre douce et féconde et en fit sortir les brigades, les divisions qui emplissent un des créneaux de notre muraille humaine et ne sont inégales à aucune de leurs voisines.

Anémiée dans sa production, sentant la faim rôder sur ses guérets en friche et ses champs déserts, la France appela des bras pour la charrue et la faux. Dans les vignobles du Douro, les clairières de Viscu et les orangeries d'Alemtejo, le grand appel de la terre de France fut discuté entre faucilles, haches, et paniers. C'était un bien long voyage. C'était l'exil. Le conseil du devoir triompha du déracinement. Chaque jour arrache du Portugal un train de paysans, et ils vont, fidèles et robustes, féconder les glèbes de Gascogne, de Poitou ou de Normandie.

Soldats ou cultivateurs, leur sacrifice est simple et sans discussion. Entre toutes les races qu'on peut connaître, la portugaise est douce, aimable, sincère. Si elle parlait notre langue, un Français se croirait tout aussi bien dans quelque

province de France. Nos vertus et nos qualités s'accommodent ici. Le soleil en adoucit quelques-unes, en exalte d'autres.

D'ailleurs, il est à peine exact de dire que le Français ne se sent point en famille, à cause des langages différents. Où que les hasards le conduisent, forêt ou station perdue, petit port ou bourgade de montagne, un groupe se forme qui parle français et, avec des sourires de plaisir, lui sert de cicerone. La surprise en est joyeuse. Elle s'accroît de la certitude, chaque jour grandissante, que ce n'est point seulement la bouche, mais aussi bien le cœur et le cerveau, qui parlent français. Au sortir d'une école, le voyageur ouvre cahiers et livres des enfants qui les lui montrent gentiment. Ce sont les traductions des manuels français que nous-mêmes avons feuilletés sur les bancs du collège. Très souvent ce sont ces livres eux-mêmes. Les jeunes esprits de ce pays modèlent leurs pensées sur les textes limpides, les raisonnements souples, qui nourrirent notre adolescence et entretiennent notre maturité. Votre voisine de tramway, votre vis-à-vis de wagon feuillette le roman à couverture jaune ou le livre technique publié à Paris. Au cercle, dans les causeries d'hôtel après-dîner, et chaque fois que la conversation s'élève des affaires communes jusqu'à la généralité des principes, l'interlocuteur évoque la thèse française et s'appuie sur elle. Qu'il s'agisse de guerre, d'art, d'histoire ou de science, qu'il s'agisse de n'importe quel thème où des esprits déliés, amoureux de lucidité, s'efforcent de définir le meilleur train de raison, il faut être ferré sur le savoir de France. Les Portugais instruits — et tous ceux que l'on peut rencontrer le sont — connaissent avec subtilité, avec exactitude, toute cette gloire de notre pensée pour laquelle nous combattons avec eux. Ils sont plus exigeants que nous, réclament que le voyageur, devenu leur pédagogue, élucide les points de doctrine incertains. Chacun d'eux est un pupille attentif, qui ne demande qu'à comprendre, pour propager à son tour la bonne parole opposée aux nébulosités germaniques... Aimons ce frère ibérique. Attirons-le dans nos bras, puisqu'il nous tend les siens au-dessus de tous les obstacles. Dans la grande péninsule, où tant de réticences s'opposent à la communion des nations latines, le Portugal est notre pionnier, notre ambassadeur, notre frère.

Et puisque aussi bien j'arrête ici la narration de mes vagabondages de guerre, puisque, ayant vu autant de gens et de choses, il n'y a nulle vanité à poser une conclusion, je dirai bien que le Portugal n'est pas seul à nous attendre. Pourquoi la France fait-elle tant la coquette? Dans le chef-d'œuvre de Molière, Alceste, rebuté par les caprices de Célimène, abandonne l'objet de son amour pour s'en aller vivre avec les loups. Les loups d'aujourd'hui, nous les connaissons.

RENÉ MILAN

VILLARS EN FLANDRE

(1709-1712)[1]

Si quelque chose doit nous aider à supporter sans défaillance les épreuves que nous traversons, c'est le souvenir des épreuves encore plus cruelles que nos pères ont endurées — ces bons vieux pères français, comme dit Estienne Pasquier — et dont toujours, par leur patience, leur courage, leur énergie, leur ferme volonté de vivre, ils sont sortis victorieux. L'histoire des désastreuses années par lesquelles s'ouvre le XVIIIe siècle est à cet égard particulièrement émouvante. Jamais encore, peut-être, la France n'avait couru un tel péril. L'ambition et l'orgueil de Louis XIV — qui lui avaient déjà coûté si cher — déchaînaient contre lui une dernière et formidable coalition : en faisant asseoir son petit-fils sur le trône d'Espagne, il s'était mis lui-même à deux doigts de sa perte. En

1. *Vie du Maréchal de Villars, écrite par lui-même* (4 vol. in-12, 1784), publiée par Anquetil. (Anquetil a arrangé le texte de Villars, mais sans en altérer le sens, et il a reproduit fidèlement les lettres de Villars, ou à lui adressées, qu'il a insérées dans son texte.) — *Mémoires du Maréchal de Villars*, d'après le manuscrit original, augmenté de correspondances inédites, publiés par le marquis de Vogüé (6 vol. in-8, 1884-1904). — Le marquis de Vogüé : *Malplaquet et Denain*, 1891. — A. de Boislisle : *Le Grand hiver et la disette de* 1709 (*Revue des Questions historiques*, 1903). — Lavisse : *Histoire de France*. — Lavisse et Rambaud : *Histoire générale*. — *Correspondance des Contrôleurs généraux des Finances*, etc.

guerre désormais contre l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, l'Empereur et la plupart des princes de l'Empire, en guerre contre la Savoie et le Portugal, dont il n'a pas su conserver l'alliance, sans autre allié que Philippe V — qui a bien assez de défendre sa couronne — et l'Électeur de Bavière (piètre second), il ne peut plus tenir tête nulle part. Les revers succèdent aux revers. Après Hochstaedt (1703), il a perdu les pays d'au delà du Rhin, après Ramillies (1706) la Belgique, — Louvain, Gand, Bruxelles, Anvers. Après la bataille de Turin et la désastreuse retraite de La Feuillade, c'est toute l'Italie du Nord que ses troupes ont dû évacuer. Le voilà réduit à se défendre sur toutes les frontières. En 1707, l'ennemi, ayant envahi la Provence, a mis le siège devant Toulon : il a fallu en toute hâte rappeler Villars, vainqueur sur le Rhin. En 1708, c'est Marlborough qui, après l'affaire d'Audenarde et la triste retraite du duc de Bourgogne, a franchi la frontière du Nord, est venu ravager l'Artois. Et le prince Eugène a investi Lille, qui, malgré la belle résistance du maréchal de Boufflers, a dû se rendre le 22 octobre. A leur tour, Bruges et Gand (un instant repris) ont dû rouvrir leurs portes à l'ennemi. Encore un peu, et ses avant-gardes pousseront jusqu'aux portes de Paris...

Le terrible hiver de 1709 mit le comble à cette détresse. On eût dit que la nature elle-même se déclarait contre nous. Le froid fit geler toutes les rivières, périr presque tous les arbres; le pain gela dans les huches et le vin dans les caves; le bétail fut décimé; la mortalité humaine fut effrayante. « Innombrable, écrit Saint-Simon, le peuple qui mourut de faim et ce qu'il en périt après, de maladies causées par l'extrémité de la misère. » L'odieuse spéculation des accapareurs aggravait encore la disette : les « blattiers » achetaient les grains à des prix inabordables pour le menu peuple et s'en allaient les revendre encore plus cher sur d'autres marchés. Quant à la misère, ceux qui en furent témoins ne trouvent pas de mots assez forts pour en représenter l'horreur : la célèbre eau-forte de La Bruyère paraît terne à côté de leurs descriptions. « C'était chose pitoyable, écrit l'un d'eux, de voir toutes sortes de personnes, dans les prairies, cherchant des herbes et pâturant comme les bêtes, leurs visages décharnés, pâles,

livides, noirs, abattus, leurs corps chancelants, semblables à des squelettes et faisant peur aux plus résolus. » On se serait cru, dit un autre, au Jugement dernier. Dans le Vendômois, le Pays Chartrain, des milliers d'affamés remplissaient les chemins. En Auvergne, deux mille misérables descendirent, comme des loups, de leurs montagnes, envahirent Clermont-Ferrand ; et il fallut les renvoyer, la ville ne pouvant assurer leur subsistance...

La correspondance des contrôleurs généraux, les lettres et les mémoires du temps abondent en documents analogues. Le témoignage des prédicateurs n'est pas moins significatif. Massillon, à Saint-Sulpice, le quatrième dimanche du Carême de cette sombre année 1709, se lamentait de voir « les hommes, créés à l'image de Dieu..., brouter l'herbe comme des animaux et, dans leur nécessité extrême, aller chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a point faite pour l'homme et qui devient pour eux une nourriture de mort ». Dans un sermon prêché devant Louis XIV lui-même, un autre continuateur des Bossuet et des Bourdaloue, le P. de la Rue, exprimait avec une pathétique éloquence l'idée du prodigieux retour de fortune qui, d'une splendeur sans pareille, avait précipité le royaume dans un abîme de misères. Oui, que les temps étaient changés ! Ce n'était plus « ce monde brillant, florissant, regorgeant de biens... L'or et l'argent semblent rentrés dans les entrailles de la terre d'où nous les avions tirés ; la terre ingrate et stérile refuse de couvrir les hommes et ne leur offre plus qu'un tombeau ; le dérangement des saisons nous annonce le désordre et la confusion dernière des éléments;... l'univers tend à sa fin... » Et, ailleurs encore : « Quel rang avons-nous cru tenir entre tous les peuples de l'univers? Était-il rien de comparable à nos richesses, à nos forces? Un enchaînement continuel de succès constamment heureux, en tous lieux, en toutes saisons, contre toutes sortes d'ennemis, semblait avoir lié la fortune et la victoire à nos armes et à notre nom. Le nuage a passé sur l'éclat de notre gloire... La fertilité, l'abondance étaient comme naturelles à nos champs ; la France nous semblait une source inépuisable de toutes sortes de biens... Le nuage a fondu sur notre abondance... »

***

Telle était la misère à l'intérieur du royaume. Le dénûment de nos armées n'était pas moins lamentable. Elles ne recevaient plus rien, ni vivres, ni vêtements, ni solde. M. d'Angervilliers écrivait de l'armée de Dauphiné que la c mpagnie des vivres avait absolument abandonné le service. « Toutes sortes d'autres entreprises, comme d'étapes et d'hôpitaux, sont de même troublées. Je n'ai pas un sou pour le prêt aux troupes. »

« Les troupes ne sont pas payées depuis plus de deux mois, écrivait l'intendant de Picardie; la misère des officiers et des soldats est au-dessus de toute expression ; les pillages commencent... » Les soldats n'avaient pas de souliers et ne vivaient que d'un pain grossier d'orge et de fèves ; l'avoine manquait pour les chevaux. La situation était peut-être encore pire en Flandre. « Les troupes qui sont sur la frontière, écrivait l'intendant de Flandre, M. de Bernières, à la date du 2 mars 1709, sont réduites à la dernière misère : il est dû une infinité de prêts aux soldats ;... les officiers ne sont pas da s une meilleure situation, ayant tout vendu et mis en gage jusqu'à leurs habits, et plusieurs ne sortant point de leur chambre, faute de souliers... De crédit il n'y en a plus aucun, et, comme il n'y a ni marchand ni aubergiste qui, depuis la bataille de Ramillies, ait rien pu recevoir de ses avances..., il n'est plus possible aux troupes de rien trouver, même le plus écessaire... »

Tout cela, les Impériaux ne l'ignoraient pas, et leur confiance en était accrue. Aussi, quelle joie insolente! et quelle carte de guerre que celle qui, établie à Wœrden, sera présentée à Torcy le 27 mai 1709 ! Le roi de France retirerait t utes ses troupes d'Espagne et abandonnerait à l'archiduc tout l'héritage de Charles II; il restituerait à l'Empire Strasbourg, Kehl, Brisach, Landau ; il démolirait les fortifications de Huningue, de Neuf-Brisach et de Fort-Louis; il reconnaîtrait le roi de Prusse comme prince de Neuchâtel; il accepterait le relèvement de la « barrière », céderait à la Hollande Furnes, Ypres, Menin, Lille, Tournai, Condé, Maubeuge, d'autres places encore; évacuerait la Savoie et Nice; reconnaîtrait la reine Anne et céderait aux Anglais Terre-Neuve...

Ce n'était là qu'une partie de leurs prétentions ; encore fallait-il s'attendre à ce que le Congrès en formulât d'autres. L'Empereur convoitait l'Alsace, l'Électeur de Lorraine aussi, et, si l'Électeur de Brandebourg avouait alors que les Alsaciens sont plus français que les Parisiens, en revanche il soutenait que la Franche-Comté devait faire retour à l'Empire...

Ainsi les Alliés se partageaient d'avance nos dépouilles. C'est sur ces entrefaites que Villars, qui venait de sauver le Dauphiné, prit le commandement en Flandre (mars 1709).

*
* *

La situation y était particulièrement tragique. D'un côté, 130 000 ennemis bien vêtus, bien nourris, ayant leur subsistance assurée par d'immenses magasins abondamment garnis, et à leur tête deux grands hommes de guerre, le duc de Marlborough et le prince Eugène ; — du nôtre, Villars accourut sans avoir même un plan de campagne : car il ne savait même pas s'il trouverait encore une armée. Il en trouva une, mais dans quel état ! Sur ce point, son témoignage est pleinement d'accord avec celui de M. de Bernières. Point d'habits, point d'armes, presque pas de pain ! greniers et magasins taient vide ; et la gelée avait détruit toute espérance de récolte. Il n'y avait pas un seul traité signé pour la fourniture du pain de campagne. Pour avoir un peu de pain, des soldats vendaient leur justaucorps... « Imaginez-vous, écrit Villars au contrôleur général des Finances (Desmarets), imaginez-vous l'horreur de voir une armée manquer de pain. Hier, pour donner du pain aux brigades que je faisais marcher, j'ai fait jeûner celles qui restaient. Dans ces occasions, je passe dans les rangs, je caresse le soldat, je lui parle de manière à lui faire prendre patience, et j'ai eu la consolation d'en entendre plusieurs dire : « Monsieur le Maréchal a raison, il faut bien souffrir quelquefois. » *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie,* lui disaient-ils d'autres fois, quand ils n'avaient eu que demi-ration, ou moins encore. Alors il les encourageait de son mieux, il leur faisait des promesses. Et les soldats pliaient les épaules, en le regardant d'un air résigné...

Ces troupes patientes, ces troupes stoïques ne seraient-elles donc jamais à l'honneur? Villars, malgré tout, ne voulait pas en douter : elles étaient dignes de la victoire, et il brûlait de les y conduire. « Toutes les fois que je les regarde, écrivait-il d'Arras à Torcy le 15 mai, je désire ardemment qu'elles puissent encore voir les ennemis. Quand je songe à nos peuples, je comprends qu'ils souhaitent la paix; mais la gloire et le véritable intérêt de la nation seraient peut-être de l'avoir plus tard, pourvu qu'elle soit meilleure. »

Et au nouveau ministre de la Guerre, Voisin, le 27 juillet :

« Je fais ici la plus surprenante campagne qui ait jamais été : c'est un miracle que nos subsistances et une merveille que la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim. »

Bref, tout manquait, hors le courage : le mot est encore de Villars. — Mais ce courage, cette « vertu », c'est cela qui devait sauver la France.

***

Tandis que les Impériaux s'attardent au siège de Tournai, Villars ne néglige rien pour nourrir ses troupes. Il ne laisse pas de répit aux entrepreneurs de vivres; il envoie des ordres sévères aux villes les moins éloignées, les somme de lui fournir des grains ; il dépêche courrier sur courrier aux intendants de Normandie, de Picardie, du Soissonnais, de Champagne et de Lorraine, les prie de tout mettre en usage pour lui faire parvenir des grains par rivière ou par charroi; enfin, par toutes sortes de moyens, il réussit à assurer, pour quelque temps, la subsistance de l'armée. En même temps, il se préoccupe de couvrir tout le pays par où l'ennemi pourrait pénétrer en France. Il étend son front de Lens jusqu'à La Bassée, espace énorme pour une petite armée comme la sienne (il n'a guère que 60 000 hommes). Enfin il s'emploie de son mieux à entraver la marche de l'ennemi : il « tend » des inondations, il multiplie les lignes et les avant-fossés ; il accumule les abatis ; il utilise toutes les ressources que lui fournit l'art de la guerre pour protéger ses troupes et gêner, retarder, lasser, affaiblir celles qui lui sont opposées.

Tournai, cependant, capitule... Puis c'est le sanglant succès des Impériaux à Malplaquet (9 septembre), qui leur permet d'assiéger Mons. Au cours de ce combat meurtrier, Villars lui-même a été blessé, — une fracture du genou — et sa blessure le fait cruellement souffrir... Une fois de plus, les Alliés triomphent. Aussi, aux conférences de Gertruydenberg, où ont été reprises les négociations, nos deux plénipotentiaires, le vieux maréchal d'Huxelles et le jeune abbé de Polignac, essuient-ils toutes sortes d'avanies ; on va jusqu'à décacheter leurs lettres. La reddition de Douai (25 juin 1710) n'est pas faite pour rendre l'ennemi plus traitable. Mais l'énormité même de ses prétentions fut le commencement de notre salut.

Déjà, l'année précédente, les Alliés n'avaient pas craint de demander que Louis XIV déclarât la guerre à son petit-fils, et, devant une telle exigence, le cœur du vieux roi s'était soulevé d'indignation et de dégoût. Le sien seulement? celui de la France entière. Si, par cette infâme condition de paix, les Alliés s'étaient flattés de mettre Louis XIV à leurs pieds, c'était là une erreur de jugement dont ils ne devaient pas tarder à subir les conséquences. Rien, au contraire, ne contribua mieux, en cette seconde moitié de 1709, à relever l'âme de la nation et à réveiller ses énergies que cet attentat à ce qu'il y a de plus sacré dans la nature, cet insolent outrage à l'amour paternel. Et le roi, ayant pris toute la France à témoin que les conditions proposées par les *Préliminaires* de La Haye étaient également contraires à la justice et à l'honneur du nom français, toute la France les repoussa avec lui.

Il en fut de même en 1710. Louis XIV, la mort dans l'âme, se résignait à accepter toutes les autres conditions des Alliés ; même il acceptait (qui l'eût cru naguère?) de les aider par ses subsides à détrôner Philippe II; mais on exigeait encore davantage : on voulait qu'il le détrônât à lui seul ! C'est alors qu'il répondit que, puisqu'il fallait faire la guerre, il aimait mieux la faire à ses ennemis qu'à ses enfants. Nos plénipotentiaires reçurent l'ordre de rentrer en France, et plus que jamais les yeux se tournèrent vers l'armée de Flandre, vers l'héroïque sentinelle qui barrait à l'ennemi la route de Paris.

« Je crois, écrivit Torcy à Villars le 4 juillet, qu'on ne

doit attendre présentement la paix que de nous. » Villars était bien du même avis. La lecture des propositions de paix l'avait « indigné » : il n'en revenait pas de leur « extravagance ». Oui, pour sauver la France il fallait une victoire, et cette victoire c'était en Flandre qu'il fallait la remporter... Mais cette victoire libératrice il l'attendra encore deux ans.

***

Le 29 août 1710, la reddition de Béthune porte un nouveau coup à la solidité de no lignes : l'ennemi marque un nouveau point. Villars souffre toujours de sa blessure — d'autant plus cruellement qu'il ne renonce pas à monter à cheval : il reste en selle cinq, six heures de suite, saute des fossés, non sans que les saccades le fassent pâlir de douleur. Le 24 septembre il cède le commandement au maréchal d'Harcourt et part pour les eaux de Bourbonne. La capitulation d'Aire (10 novembre) est le dernier épisode de la campagne de 1710, et déjà les Alliés préparent allègrement la campagne suivante, qu'ils se proposent de commencer par le siège d'Arras.

Mais Villars, de son côté, ne demeure pas inactif. Jamais, au contraire, son esprit n'a été plus vif, plus agile, jamais sa volonté plus ferme et plus obstinée à poursuivre la fortune qui se dérobe ; jamais il n'a embrassé d'un regard plus clair le théâtre des opérations. Les loisirs forcés que lui a faits sa blessure, il les emploie à méditer sur les conditions de la lutte et sur les causes de nos revers, et à transmettre en toute franchise les résultats de ses réflexions à ceux de qui dépend la conduite de la guerre. Ce dont il se plaint, ce n'est pas l'étendue des fronts de bataille : il se réjouit même de voir d'importantes forces ennemies occupées en Espagne, où Louis XIV vient d'envoyer Vendôme : il sait que cette guerre d'Espagne leur est « extrêmement à charge » ; il voit dans sa prolongation « la plus favorable diversion que nous puissions avoir » : à tel point qu'il regarderait comme un très grand malheur pour la France que les ennemis fussent chassés de Catalogne et des frontières du Portugal, puisqu'alors ils ne manqueraient pas de tourner toutes leurs forces contre la Flandre et l'Artois.

Même il conseille énergiquement une offensive en Allemagne. Ce qu'il déplore, ce n'est donc pas que nous ayons trop d'armées, mais c'est qu'entre ces armées il n'y ait pas une liaison étroite ; c'est que les efforts de leurs chefs ne soient pas coordonnés; c'est qu'une direction unique n'assure pas l'unité des opérations. Défaut d'autant plus grave, en l'espèce, que de l'autre côté il n'en va pas de même : là il y a unité dans le commandement : le duc de Marlborough et le prince Eugène ne font rien, n'ordonnent rien que d'un commun accord : ce sont deux têtes sous le même chapeau. Et voilà ce qu'exprime avec une vigoureuse netteté la lettre du 2 octobre à Voisin :

« Je vous avoue que, s'il faut que je dispose mes projets avec messieurs les généraux de Dauphiné, d'Allemagne et de Catalogne, j'aime tout autant me tenir dans le silence ; il faut qu'un seul et même esprit gouverne toute la guerre, et que le roi et vous s'en rapportiez à un seul général, comme font les Alliés à l'égard de leurs deux généraux, qui ne sont censés qu'un par leur liaison intime. Eux seuls ont le secret de leurs résolutions : ils dispersent les troupes, les rassemblent, les éloignent, les rappellent, les placent sur un point, les en retirent, sans que les autres généraux s'y opposent : aussi voyez leurs succès ! »

En conséquence, il propose « une espèce de surintendance de la guerre ». Non qu'il la désire pour lui-même (ce n'est pas, assure-t-il, l'ambition qui le guide) ; s'il la propose, c'est parce qu'il voit qu'elle réussit aux généraux ennemis et croit que c'est le seul moyen de les déconcerter. Et d'insister encore sur la nécessité de garder le secret des opérations. Il faut préparer dès maintenant la campagne du printemps prochain, et cela sans que personne autre ait connaissance de notre plan : il faut n'en communiquer aux subalternes « que ce que l'on est forcé de déclarer, et tromper tout le reste du monde, pour pouvoir tromper les ennemis. Il faut étudier où il conviendra de se mettre en front, où les ennemis seront le moins en état de parer... Mettons-nous en état de tomber sur eux, n'importe où, dès le 1er mars au plus tard. Je vous supplie que je concerte cela avec vous sans qu'il y ait que le roi, vous et moi qui le sachions, et j'espère que nous

trouverons le moyen de frapper un bon coup. Enfin, s'il faut désespérer de la paix, espérons tout d'une guerre hardie : aussi bien, on périt à la fin par la défensive. »

On voudrait pouvoir ajouter que ces conseils furent suivis. Mais l'année suivante également — c'est encore Villars qui s'en plaint — « chaque général tira à soi », tandis que l' « esprit de cour » — triste mélange d'indécision, de couardise, d'égoïsme, de défiance et d'envie — paralysait une fois de plus l'initiative des hommes d'action. Et Villars, qui dans l'intervalle avait repris son commandement avec Berwick pour second, dut encore rester sur la défensive. Vainement persiste-t-il à proposer une offensive en Allemagne et se fait-il fort, pourvu qu'on envoie vingt bataillons et trente escadrons en Alsace, de les rejoindre à Strasbourg, d'entrer à leur tête dans l'Empire et d'enlever Villingen avant que l'ennemi ait pris aucune mesure pour l'en empêcher (lettre à Voisin, 2 juin 1711). Vainement, quelques jours après, sollicite-t-il de la Cour l'ordre d'attaquer entre Lens et Douai, dans ces belles plaines propices à la guerre de mouvement, où ses soldats pourront marcher à l'arme blanche, tandis que ses ailes s'appuyeront également et fortement l'une à l'abbaye d'Etrun, l'autre à Arras. Vainement, dans l'espoir d'une réponse enfin favorable, fait-il jeter douze ponts sur la Scarpe. Le roi défend de livrer bataille. Autre mécompte : le roi ordonne de prélever sur l'armée de Flandre plusieurs détachements considérables, qu'il envoie sur le Rhin au maréchal d'Harcourt.

Alors l'ennemi, une fois de plus, profite de nos atermoiements. Le 7 août, il réussit une manœuvre de grande conséquence : il passe l'Escaut, séparant l'armée française des places de Bouchain et Valenciennes et du camp retranché de Denain. Après quoi il passe la Sensée, qui tombe dans l'Escaut à Bouchain, dans le dessein d'investir Cambrai. C'est pour nous un très grave échec. Le 17 août, Bouchain capitule, et sa garnison est faite prisonnière de guerre. Il faut revenir en hâte sur l'Escaut, s'éloigner des dépôts de vivres que la patience et le savoir-faire de Villars ont accumulés sur les rives de la Canche et de la Somme. Le cercle se resserre, le péril aug-

mente : Cambrai va-t-il succomber aussi? Cambrai aux mains des Impériaux, c'est la route de Paris ouverte. Et déjà ils ont baptisé « chemin de Paris» la double ligne par où passent les convois qui, venant de Marchiennes, aboutissent au camp de Denain. Et déjà les courtisans effrayés supplient Louis XIV d'abandonner Paris, de se retirer sur la Loire.

En ces circonstances vraiment tragiques, le vieux roi fut admirable. Pour comble de maheur, il venait de perdre, à quelques jours de distance, son fils unique le Dauphin, sa belle-fille, et son petit-fils le duc de Bretagne. Tout lui manquait, hors le courage. Villars nous a laissé le récit de l'entretien qu'ils euren à Marly, le 12 avril 1712, quand, avant cette campagne suprême d'où dépendait le sort du pays, le vainqueur de Friedlingen et de Stollhofen vint prendre congé de son roi. « Il n'y a pas d'exemple de ce qui m'arrive, lui dit Louis XIV en pleurant... Dieu me punit, je l'ai bien mérité... Mais suspendons mes douleurs sur les malheurs domestiques, et voyons ce qui peut se faire pour prévenir ceux de l'État. La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets les forces et le salut du royaume. Je connais votre zèle et la valeur de mes troupes. Mais enfin la fortune peut vous être contraire. S'il arrivait un malheur à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre sur ma personne? » Et comme Villars priait le roi de lui laisser le temps d'y « rêver » : « Eh bien ! reprit-il, voici ce que je pense; vous me direz après votre sentiment. Je sais tous les raisonnements des courtisans : presque tous veulent que je me retire à Blois et que je n'attende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris, ce qui lui serait possible si la mienne était battue. Pour moi, je sais que des armées si considérables ne sont jamais assez défaites que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je connais cette rivière : elle est très difficile à passer ; il y a des places, et je compterais de me rendre à Péronne ou à Saint-Quentin, d'y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, de faire un dernier effort avec vous, et de périr ensemble ou sauver l'État ; car je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma capitale. Voilà comment je raisonne ; dites-moi présentement votre avis. »

Très ému, Villars répondit qu'en effet il ne voyait pas de parti plus noble pour un roi que celui que Sa Majesté était disposée à prendre; « mais j'espère, ajouta-t-il, que Dieu nous fera la grâce de n'avoir pas à craindre de telles extrémités ».

C'est en effet ce qui arriva ; mais il est permis d croire que Dieu n'eût pas aidé la France, si, dans cette extrémité, la France ne se fût aidée elle-même. Elle recueillit alors enfin les fruits de son courage et de sa constance. L'ennemi qui la croyait abattue, s'aperçut avec stupeur que, tel le géant de la Fable, elle s'était relevée de terre avec des forces nouvelles. Un beau désespoir l'avait secourue. Des mesures rigoureuses, mais efficaces, — refonte des monnaies, emprunts forcés, — avaient remédié momentanément à la terrible crise financière; d'importantes avances d'argent avaient été consenties par les hommes d'affaires, traitants, fermiers, receveurs et autres; de nouveau les terres étaient cultivées, et, pour combattre l'accaparement, la déclaration forcée n'ayant pas atteint son but, on avait eu recours à la réquisition. Aussi, dès l'été de 1711, Villars pouvait-il écrire au Contrôleur général des Finances que la situation matérielle de son armée était bien meilleure : elle était maintenant payée et nourrie, et, ces satisfactions matérielles influant sur l'esprit des troupes, il se félicitait d'y voir régner « la sagesse et la discipline la plus exacte que jamais eût observée armée aussi nombreuse que celle-là »; dans des champs remplis de grains, nul ne touchait à un épi. Ce qu'il n'ajoutait pas, — mais il le laisse entendre ailleurs, et il n'était pas fâché qu'on le sût, — c'est que les qualités du chef et la confiance respectueuse qu'il inspirait à ses troupes n'étaient pas étrangères à ce résultat. De fait, Villars aimait les soldats et il savait leur parler; et il leur parlait volontiers, s'appliquant à leur faire comprendre que les ordres qu'il leur donnait, la discipline qu'il exigeait d'eux, étaient conformes à l'intérêt général et à leur intérêt particulier; en revanche, une fois ces ordres donnés, il n'admettait pas de désobéissance ; sa sévérité était extrême, et certaine la punition pour quiconque les avait enfreints.

Il avait d'ailleurs à ce moment un autre motif de confiance, et c'est l'ennemi lui-même qui le lui fournissait. Tandis

que le péril commun fortifiait, vivifiait en France le sentiment national, rendait l'union plus étroite du roi et de ses sujets, et de tous les Français entre eux, le bloc des Alliés, jusqu'alors compact, commençait à se dissocier ; des fissures y apparaissaient, laissant prévoir sa ruine prochaine. Cette unité de direction, qui avait fait leur principale force, n'existait plus : la retentissante disgrâce du duc et de la duchesse de Marlborough et l'avènement en Angleterre d'un ministère tory favorable à la paix jetaient le trouble et le désarroi dans leurs conseils. La mort de l'Empereur Joseph (17 avril 1711) acheva de les désunir en faisant craindre à l'Angleterre d'abord l'élection de l'archiduc Charles, puis, lorsque Charles II, roi d'Espagne, fut devenu quand même l'Empereur Charles VI, la restauration sous son sceptre de l'Empire de Charles-Quint. Dès la fin d'août 1711, des négociations secrètes avaient été engagées entre le Cabinet anglais et les ministres de Louis XIV, et dès le commencement d'octobre, les Préliminaires de Londres avaient jeté les bases du Congrès qui s'était ouvert à Utrecht le 12 janvier 1712. En dépit du prince Eugène, qui s'évertuait à retenir l'Angleterre dans la coalition, le nouveau généralissime des troupes britanniques, duc d'Ormond, recevait secrètement de Londres l'ordre de ne pas combattre, en attendant la signature de l'armistice.

Il est certain que ces tractations ne furent pas non plus étrangères au parti que prit Louis XIV de se borner à la défensive, de ne pas s'exposer aux risques d'une bataille avant que l'armée anglaise eût été retirée du front.

Tant il y a qu'au moment où s'ouvrit la campagne de 1712, la situation de la France n'était rien moins que désespérée. Les Impériaux le savaient, Villars aussi.

Le 20 avril, il est à Péronne. Son premier soin est de faire avancer une partie de ses troupes derrière la Scarpe, pour gêner la marche de l'ennemi. Celui-ci réussit pourtant à passer l'Escaut (2 mai) : alors Villars resserre son front, rassemble la plus grande partie de son armée sous Cambrai, décidé à défendre l'Escaut jusqu'à sa source, et à couvrir Saint-Quentin. Une partie de l'armée ennemie occupe un front de huit lieues, de Marchiennes à Landrecies, l'autre est campée de Douai à Denain, sa gauche fortement appuyée à cet important

camp retranché [1]. Cependant la suspension d'arme ménagée par les diplomates français et anglais, et grandement facilitée par la renonciation officielle de Philippe V au trône de France, est un fait accompli le 17 juillet : et tout de suite le duc d'Ormond signifie aux Impériaux qu'il se sépare de leur armée. Le prince Eugène — la rage au cœur — reste seul en face de Villars.

Il n'en conserve pas moins sous ses ordres des forces très supérieures en nombre à celles de son adversaire, voire même la plus grande partie de celles qu'avait commandées d'Ormond : 50 000 mercenaires, presque tous allemands, qui avaient été jusqu'alors à la solde de l'Angleterre, mais qui, troublés par l'armistice dans l'exercice de leur industrie nationale, déclarèrent vouloir continuer la guerre sous les ordres du prince Eugène. Aussi l'homme lige de l'Empereur, tout dépité qu'il est de la « défection » anglaise, ne perd-il pas confiance : il se flatte encore d'exécuter le plan dont il a fait part le 2 juillet au comte de Sinzendorff, et qui est de prendre au plus vite Maubeuge et Landrecies, de « bien battre les Français », et, en marchant « jusques à Paris », de « détruire pendant quelque temps la plus grande partie de la France ».

Villars, au contraire, — et ce n'est pas ici l'épisode le moins pathétique de ce grand drame, — Villars, à ce moment décisif, ne retrouve pas son assurance et son intrépidité habituelles.

1. Entre temps, le prince Eugène, pour occuper sa cavalerie, l'envoyait piller la Champagne et une partie du pays lorrain. Le 13 juin, deux mille dragons et hussards entrèrent en Champagne par Neufchâtel-sur-Aisne, s'emparèrent de Suippes et surprirent Sainte-Menehould ; le lendemain ils passèrent la Meuse à Saint-Mihiel. « Rien, écrit l'intendant de Champagne, n'a pu garantir du pillage les élections de Reims et de Sainte-Menehould. » Ils envahirent ensuite le pays messin, exigèrent une contribution, et, sur le refus du gouverneur, incendièrent toute la partie du pays qui regardait l'Allemagne. « Nous l'avons vu (le feu) de nos fenêtres de quinze lieux différents », écrivait le 19 juin le sieur Aubry, subdélégué du contrôleur général à Metz. « Toute la nuit ils ont continué en s'en retournant vers la Sarre, et ont brûlé, pillé et saccagé plus de vingt autres villages... Il y a beaucoup de lieux réduits en cendres, d'autres, les deux tiers ou la moitié. Mais le pillage a été complet partout, sur la largeur de trois lieues, pendant leur route de dix ou douze lieues ; ils ont emmené tous les chevaux et les bestiaux, et, ce qu'ils n'ont pu emporter, ils l'ont rompu et brisé, en sorte que tous les habitants de plus de quarante villages sont absolument réduits à l'aumône... » (*Correspondance des Contrôleurs généraux*, III, n° 1297.)

Lui, si impatient naguère de livrer bataille, si ardent à solliciter l'ordre d'aller en avant, hésite maintenant, temporise, se fait prier. Il doute de son étoile, il plie les épaules sous le poids de sa responsabilité : s'il allait être battu? Et c'est au tour du secrétaire d'État de la Guerre de le stimuler, de lui reprocher ses lenteurs : « Toutes vos lettres sont pleines de réflexions sur le hasard d'une bataille ; mais peut-être n'en faites-vous pas assez sur les tristes conséquences de n'en point donner. » L'ennemi, maître du Quesnoy depuis le 3 juillet, n'assiège-t-il pas déjà Landrecies? Landrecies, le dernier obstacle qui se dresse désormais entre eux et la vallée de l'Oise, qui est le chemin de Paris...

Cependant un conseiller au Parlement de Flandre, Lefebvre d'Orval, ouvrait un avis digne d'attention : il proposait que l'on se bornât à une simple démonstration du côté de Landrecies, afin d' « amuser » le prince Eugène, tandis que le gros de l'armée attaquerait le camp de Denain. Villars hésite encore, puis décide... d'aller au secours de Landrecies ; mais, quand il voit les fortes positions que l'ennemi occupe autour de cette place, il désespère de les forcer. Mais à son tour le prince Eugène s'inquiète, redoute un coup d'audace qui lui ferait perdre l'avantage des lieux ; et voici que, pour renforcer les troupes qui investissent Landrecies, il dégarnit le front de Denain... Heureuse faute ! occasion trop belle pour que nous la laissions échapper ! Villars pourtant hésite toujours : c'est le maréchal de Montesquiou qui le décide.

Faut-il le blâmer — d'aucuns l'ont fait — de s'être montré si prudent? pas plus, sans doute, qu'il ne conviendrait de blâmer le prince Eugène d'avoir craint notre offensive pour ses troupes de Landrecies. En vérité, cette circonspection et ces tâtonnements de part et d'autre ne prouvent rien de plus — ni de moins — que la mutuelle estime des deux adversaires. Quand les joueurs d'une si grosse partie s'appellent Villars et le prince Eugène, l'un et l'autre doivent jouer serré.

Aussi bien, une fois sa décision prise, Villars retrouve toute son audace : il redevient le chef au regard sûr et prompt, l'entraîneur d'hommes aimé du soldat, et se met en devoir d'exécuter vivement le plan de Lefebvre d'Orval. Tandis que le prince Eugène, tandis que ses propres troupes et même

ses officiers le croient occupé de Landrecies, il organise en grand mystère l'attaque du camp de Denain, passe l'Escaut, a rive au « chemin de Paris », emporte sans grande résistance les nombreuses redoutes qui défendent cette double ligne, puis range son armée en bataille. A un de ses lieutenants, Albergotti, qui lui proposait de faire des fascines : « Mais croyez-vous, répond-il en lui montrant l'armée ennemie qui s'avançait sur l'Escaut, que ces messieurs nous en laissent le temps? Les seules fascines seront les corps de ceux de nos gens qui tomberont dans le fossé. » Et il donne l'ordre d'attaquer.

L'assaut se fit par trente-six bataillons sur huit colonnes. La position était forte : il y avait des retranchements de plus vingt pieds de haut ; mais ce n'était pas encore assez pour arrêter l'élan des soldats de Villars. Dans une relation écrite le soir même de la bataille, il attesta que jamais troupes n'avaient marché si fièrement. Malgré une longue canonnade et trois décharges de mousqueterie, il n'y eut pas le moindre désordre. Ils descendirent dans le fossé, escaladèrent les retranchements, forcèrent l'ennemi et passèrent presque tout au fil de l'épée.

Villars était à leur tête. A peine avait-il fait vingt pas dans le retranchement que le comte d'Albemarle (van Keppel, commandant des troupes hollandaises et ancien favori de Guillaume III, roi d'Angleterre) et six ou sept lieutenants généraux de l'Empereur se trouvèrent au pied de son cheval. Il s'assura de leurs personnes, puis se mit à la poursuite du reste, qui ne songeait plus qu'à fuir et à repasser l'Escaut. Malheureusement pour eux, leurs ponts sur l'Escaut se rompirent par le désordre des chariots et par la précipitation des fuyards, et, des vingt-quatre bataillons qui avaient défendu les retranchements, il ne resta guère que deux cents hommes.

Le même jour, Villars envoya le marquis de Nangis porter cette agréable nouvelle au roi, « dont l'inquiétude n'était pas médiocre, écrira-t-il dans ses *Mémoires*, surtout augmentée comme elle était par la terreur des courtisans ». Le lendemain, il lui envoya plus de soixante drapeaux.

C'était la victoire, et c'était la paix. Maintenant quelques jours suffisaient pour reprendre Douai, le Quesnoy, Bouchain. Et bientôt le traité d'Utrecht nous rendait toute notre

Flandre, avec Lille sa capitale. Une fois de plus, les Impériaux en avaient été pour leurs frais...

***

Le 23 juin, quelques jours avant la conclusion de l'armistice franco-anglais, Villars avait écrit au duc d'Ormond pour lui témoigner la joie qu'il aurait à « voir nos deux nations dans une union parfaite. Je souhaite passionnément, ajoutait-il, que nous puissions établir bientôt un commerce dont la solidité fera le bonheur de nos royaumes. » Il nous plaît de rappeler ce vœu, aujourd'hui que des périls et un idéal communs en ont fait une réalité. A deux siècles de distance, la France a été de nouveau envahie : de nouveau les Impériaux ont franchi nos frontières du Nord : ils occupent Lille, ils occupent Lens, Béthune, Douai, Bouchain, Denain; ils occupent même Cambrai, ils sont à Saint-Quentin et à Laon... Mais une fois encore les temps sont changés ! Aujourd'hui, la France n'est plus seule : elle voit combattre à ses côtés cette même Angleterre que l'orgueil et l'ambition de Louis XIV animaient alors contre elle ; ce sont aujourd'hui les Anglais qui nous aident à libérer nos malheureuses provinces envahies, et c'est nous qui les aidons à maintenir contre l'Allemagne l'équilibre européen. Et nous avons aussi pour alliée cette glorieuse Maison de Savoie, qui donnait autrefois à la Coalition un Victor-Amédée, un prince Eugène. Et voici que le Nouveau Monde vient, à son tour, combattre avec nous le bon combat pour la justice et pour la liberté des peuples... En vérité, avec de pareils frères d'armes, que ne feront point nos soldats, que ne feront point des chefs comme les nôtres? Pour chasser les Impériaux nous avons encore des Villars, — et qui auront bientôt leur Denain.

MAURICE LANGE

LA GUERRE ÉCONOMIQUE

L'objet de la guerre doit être de faire à l'ennemi le plus de mal possible. Pour le contraindre à céder, il s'agit de l'ébranler, de diminuer sa force de résistance, de l'amener au point où, plutôt que de continuer une lutte devenue impossible ou simplement ruineuse, il trouve plus avantageux de composer avec le vainqueur et d'accepter ses conditions.

La guerre comporte donc d'autres moyens que l'action militaire. Elle doit mettre en œuvre tous ceux qui peuvent hâter cette usure de l'ennemi. Tels sont, dans l'ordre diplomatique, des alliances nouées contre lui, et la dissociation des siennes ; dans l'ordre politique, les difficultés intérieures qu'on peut lui susciter ; dans l'ordre économique enfin, les obstacles apportés à son ravitaillement pour le faire souffrir de la faim et entraver son industrie. L'importance de cette lutte économique ressort de ce fait, que la guerre d'aujourd'hui a besoin de ressources immenses, proportionnées à la consommation de matières et aux destructions qu'elle entraîne.

La lutte économique a pour arme principale le blocus. Son usage est aussi ancien que la guerre elle-même. De tout temps il a été employé comme un procédé lent, mais infaillible, pour réduire une place assiégée. Napoléon Ier, aux prises avec la guerre de peuples qu'il a trouvée dans l'héritage de la Révolution française, l'a étendu à un pays tout entier : par le blocus continental, il a essayé de ruiner et d'affamer la Grande-Bretagne en l'isolant du continent.

D'une façon générale, le blocus est l'ensemble des actes consistant à empêcher toute communication entre un pays et l'extérieur. Il s'exerce par l'emploi de la force navale et militaire, auquel il faut joindre celui des moyens diplomatiques pour obtenir des Neutres leur coopération volontaire ou forcée.

L'applica ion du blocus dans la présente guerre a passé par trois phases.

Au début, on crut à une guerre courte. Partant de cette idée, les Alliés, plutôt que de songer à affaiblir l'Allemagne, se sont efforcés de développer leur propre commerce au détriment du commerce allemand. Comme on voulait conquérir les marchés étrangers, on fut amené, pour ne pas indisposer les Neutres, à les ménager, et, par conséquent, à fermer les yeux sur le commerce qu'eux-mêmes faisaient avec l'ennemi.

Lorsqu'on eut acquis la conviction que la guerre serait longue, l'idée vint de bloquer effectivement les empires centraux, pour les priver des matières nécessaires à leur alimentation et à leur production industrielle. Il fallut pour cela empêcher les Neutres de les ravitailler. C'est ce que l'on essaya de faire en les rationnant eux-mêmes. Mais ce rationnement fut fondé d'abord sur l'estimation de leurs besoins d'après leurs importations et leurs exportations du temps de paix. De sorte que, disposant toujours de leur production nationale, ils ont pu continuer leur trafic.

Ce n'est que plus tard que l'on fit enfin entrer en ligne cette production. Réduits pour eux-mêmes au strict nécessaire, les Neutres se trouvèrent alors dans l'impossibilité presque totale de rien passer à l'ennemi.

***

Le premier acte de la guerre économique contre les empires centraux fut d'empêcher toute opération de commerce avec les sujets de ces États ou les personnes y résidant. Il fit l'objet du décret du 27 septembre 1914. La loi du 4 avril 1915 a donné des sanctions pénales à cette interdiction. Mais elle atteignait seulement les personnes et non les choses. Elle fut complétée par une loi du 17 août 1915, soumettant les marchandises d'origine ou de provenance austro-allemande importées

en France aux dispositions des lois de douane concernant les marchandises prohibées : le transit ou la mise en entrepôt en étaient interdits et elles devaient être saisies [1].

Cette question de la contrebande de guerre est extrêmement délicate et a entraîné dans la guerre d'aujourd'hui comme dans les précédentes des difficultés internationales. En effet, elle intéresse non seulement les belligérants, mais les Neutres.

Les manuels de droit international public distinguent deux catégories d'objets de contrebande de guerre : les uns, dits de contrebande absolue, doivent être saisis sans qu'on ait à rechercher à quel usage précis ils seront affectés. Les autres, dits de contrebande conditionnelle ou relative, ne sont saisissables que lorsqu'on peut présumer, à raison des circonstances, qu'ils sont destinés particulièrement à un usage hostile.

On conçoit que cette distinction soit souvent très subtile et puisse donner lieu à des contestations. Les règles à ce sujet ont été établies par la Déclaration signée à Londres le 26 février 1899. Dès le 25 août 1914, un décret du Gouvernement français en a prescrit l'application. Il en résultait de graves préjudices pour le commerce des Neutres ; on essaya de les atténuer sans nuire à la défense nationale par un décret du 6 novembre 1914. Depuis ce jour, de nombreuses additions ou modifications ont été apportées aux listes des articles de contrebande de guerre ; elles sont publiées par le *Journal officiel*.

A la suite des mesures prises par l'Allemagne, au commencement de 1915, dans la zone de guerre entourant les Iles britanniques, le Gouvernement français s'entendit avec les Alliés pour se libérer des règles établies par la Déclaration de Londres (décret du 13 mars 1915). Toutes les marchandises, de quelque nature qu'elles fussent, pouvaient être regardées comme à destination de l'Allemagne lorsque les documents qui les accompagnaient ne fournissaient pas la preuve d'une expédition finale sincère en pays neutre. La seule distinction qui subsistait entre les marchandises figurant sur les listes de contrebande de guerre et les autres résidait simplement en ce

1. On consultera avec profit, pour tout ce qui concerne le côté juridique de la question, *la Guerre économique*, par R. Pommereuil, chef de bureau au ministère des Finances. (Oudin, éditeur, Poitiers.)

fait que les premières étaient saisies et confisquées, tandis que l'arrêt des secondes pouvait ouvrir le droit à une indemnité.

Un moyen sûr de faciliter cette surveillance est de diminuer la quantité des marchandises sur lesquelles elle doit porter. Sur les marchandises des pays neutres, on n'a qu'une action indirecte; mais il est facile de priver l'ennemi de celles se trouvant en territoire national qui pourraient lui parvenir par l'intermédiaire des Neutres. Tel est l'objet des prohibitions de sortie. Elles permettent aussi de conserver pour le marché national les produits nécessaires à l'industrie et au ravitaillement de l'armée et de la population civile.

Mais elles apportent au commerce des entraves très gênantes ; on a donc été amené à les corriger par des dérogations, de manière à réduire dans la mesure du possible le préjudice causé aux industriels et aux commerçants. La portée de la question dépasse le respect d'ailleurs dû aux intérêts individuels : il s'agit de sauvegarder l'activité économique nationale, qu'atteint toute restriction touchant l'activité particulière.

Il faut enfin tenir compte de ce fait que même les marchandises dont l'exportation est autorisée ne peuvent pas être livrées indifféremment à n'importe quel commerçant des pays neutres. Des *Listes noires* ont été établies, donnant le nom de toutes les personnes que le Gouvernement regarde comme ennemies ou comme jouant en face de l'ennemi le rôle de personnes interposées.

***

A ces mesures prises pour nuire à l'ennemi dans ses intérêts matériels et entraver son commerce se rattachent étroitement celles ayant pour objet d'empêcher son ravitaillement. L'opération, semblait-il, devait être d'autant plus avantageuse et facile à exécuter que ce ravitaillement par le dehors allait jouer, dans la vie de l'Allemagne en guerre, un rôle plus important.

En raison de l'accroissement de sa population et de l'essor qu'avait pris son industrie, elle se trouvait, en 1914, dans l'obligation d'importer de l'étranger une grande partie des

produits alimentaires et des matières premières dont elle avait besoin. Le total de ses importations dépassait 10 milliards de marks, dont 3 450 millions pour les objets d'alimentation et 7 803 millions pour les matières premières.

Parmi les produits alimentaires, les uns, tels que le riz, le maïs, le café, le thé, le cacao, devenus presque indispensables à l'alimentation populaire, viennent forcément du dehors. Les autres, comme les céréales, le beurre, les œufs, la viande peuvent être fournis par le sol national. Mais il n'est pas possible de les lui demander en plus grande quantité. Les progrès réalisés par l'agriculture allemande grâce à l'emploi intensif des engrais chimiques lui avaient fait obtenir un rendement à l'hectare plus élevé qu'en aucun pays. Il devait forcément baisser en temps de guerre, par le défaut de main-d'œuvre et le manque de phosphates, que l'Allemagne ne produit pas. Or, en temps de paix, le sol de l'empire, si bien cultivé qu'il fût, ne suffisait plus à donner du pain à ses habitants. Dans les mauvaises années, la récolte des céréales panifiables était inférieure aux besoins d'un quart [1]. Au début de la guerre la situation se présentait d'autant plus favorable pour les Alliés que la récolte de 1914 avait été très mauvaise.

Pour la viande, l'Allemagne dépend plus étroitement encore de ses importations ; elles augmentaient constamment, malgré l'accroissement régulier du cheptel. Elle ne peut pas songer à développer l'élevage pendant la guerre ni à augmenter le rendement en lait et en beurre, à cause du manque de four-

1. De nombreuses erreurs ont été dites et écrites à ce sujet. En août 1914, on racontait que l'Allemagne serait affamée dans trois mois ! En réalité l'importation moyenne en blé représente la moitié de la production, et correspond à la consommation de quatre mois. Sur l'ensemble du blé et du seigle, l'importation moyenne représente de 12 à 14 p. 100 de la production ; elle correspond à la consommation d'un mois et demi environ. — Ces résultats, qui sont d'une importance capitale et préoccupaient les Allemands pour la conduite éventuelle de la guerre, ont été l'objet d'une discussion très serrée dans un article de M. Georg Froehlich, publié dans l'annuaire Schmoller en 1912 (Georg Froehlich. *Deutsche Volksernaehrung im Kriege, Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, 2tes Heft 1912, Munich et Leipzig, Duncker et Humbolt. Voir également l'étude du professeur Gisevius de l'université de Giessen parue dans le *Viertelsjahrhefte für Truppenführung und Heereskunde*, 1912, 1913.)

La question avait été étudiée en 1899 et 1908 dans les *Preussische Jahrbücher*, par Delbrück et W. Behrendt. En 1909, Voelcker dans son livre : *la Population*

rages : les importations en denrées fourragères représentaient 40 p. 100 des besoins.

En ce qui concerne les matières premières et pour ne citer que les principales, l'Allemagne est entièrement tributaire de l'étranger pour le caoutchouc, le pétrole, le coton, le jute, la soie, les métaux rares entrant dans la composition des aciers. Elle en dépend dans une très large mesure pour la laine, le lin, les matières grasses animales ou végétales, et, malgré la richesse de son sous-sol, pour les phosphates et un bon nombre de métaux, entre autres le cuivre, l'étain, le plomb, certains minerais de fer.

Pour arrêter le ravitaillement des empires centraux, les Alliés n'avaient de moyens d'action matériels et immédiats que sur la partie du trafic qui se fait par mer, c'est-à-dire sur les produits venant de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud. Ils devaient tenir compte de tout ce que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie pouvaient se procurer dans les pays limitrophes.

En Bulgarie et en Roumanie tant que celle-ci n'était pas en guerre, l'ennemi devait trouver les produits dont ces pays sont très riches : céréales, légumes secs, pétrole.

Les pays scandinaves lui donnent des matières premières et des produits manufacturés. Le minerai de fer de Suède est de tous les minerais d'Europe celui qui présente la plus haute teneur en fer : 62 p. 100 contre 33 p. 100 en Lorraine et en Allemagne. La Suède en a fourni à l'Allemagne près de 4 millions de tonnes en 1916, correspondant à 50 p. 100 de la

---

allemande en cas de guerre, était arrivé à conclure que l'Allemagne devait être capable de nourrir son peuple sans importer de blé. D'après lui, cette importation ne serait nécessaire que le douzième mois. Mais Voelcker s'est trompé, parce qu'il a fondé ses calculs sur les résultats d'une récolte exceptionnelle, celle de 1908. D'un tableau donnant depuis 1901, la production de l'empire en céréales à pain, l'importation, la consommation annuelle et les besoins mensuels, il résulte que, défalcation faite du grain nécessaire aux ensemencements, la production totale de l'empire pourvoit aux besoins de la consommation pour dix mois ou dix mois et demi en moyenne. En 1901, elle a fourni à la consommation de neuf mois seulement. — Un autre économiste allemand, Behrendt, est arrivé à un résultat analogue pour la période de 1899 à 1906. Il évalue l'importation à 14 p. 100 de la consommation ; elle atteint quelquefois 20 p. 100, c'est-à-dire que l'Allemagne dépend de l'étranger pendant deux ou trois mois pour son pain.

production totale de l'acier en Allemagne et à une proportion plus forte encore de l'acier de première qualité employé pour le matériel de guerre[1]. Elle lui a livré aussi une quantité importante d'alliages indispensables à sa métallurgie, de la pâte de bois et de la cellulose employées dans la fabrication des explosifs. La Norvège fournit du nickel, de l'aluminium, des pyrites employées à la fabrication de l'acide sulfurique.

De la Hollande et du Danemark, l'Allemagne tire des produits alimentaires, viande, beurre, lait, œufs ; en 1916, 1 251 000 tonnes de vivres lui sont venues de Hollande et 561 000 tonnes du Danemark. La Suisse lui vend des machines-outils, des dynamos, des moteurs à gaz, des produits chimiques et des textiles, des produits dérivés du lait.

Mais ces matières diverses ne faisaient qu'une faible part des importations ennemies; pour tout le reste, les empires centraux étaient entièrement à la merci de la France et de l'Angleterre, maîtresses de la voie maritime. Si le blocus avait été effectué avec rigueur, on peut croire qu'il aurait mis en peu de temps l'Allemagne dans une situation très difficile, d'abord pour son alimentation. Les récoltes de 1914 ayant été, comme nous l'avons dit, sensiblement inférieures à la normale, le déficit alimentaire devait se faire sentir gravement dès le printemps de 1915, d'autant plus que les besoins spéciaux des armées en campagne augmentaient la consommation normale. De même, l'état de guerre a entraîné une extension très grande de la production industrielle pour la fabrication des armes, des munitions, des effets d'habillement et d'équipement, du matériel de toute sorte. Il en est résulté une consommation croissante des matières premières que le sol allemand ne peut pas fournir, en particulier du coton, de la laine, du cuivre, du caoutchouc, des corps gras de toute nature.

A la condition de s'entendre dès le début, il était facile aux

1. On peut se demander quel est l'intérêt de l'Allemagne à importer des minerais de fer de Suède, alors qu'elle possède en ce moment les gisements de Briey et du Luxembourg. Les hématites et magnétites de Suède lui sont indispensables en raison de leur composition chimique. Grâce à leur richesse en fer et leur absence presque complète de silice, elles permettent notamment l'utilisation, par le mélange, de minerais indigènes, qui autrement seraient trop pauvres et trop impurs pour être exploitables.

Alliés de prendre des mesures efficaces pour rendre extrêmement difficile à l'Allemagne son ravitaillement en matières indispensables. Ils l'auraient prise au dépourvu : n'ayant pas prévu la guerre longue, elle n'avait pas préparé la résistance économique. Mais elle se ressaisit rapidement, et, aux premières tentatives faites par les Alliés, répondit par une organisation méthodique, non seulement à l'intérieur de l'empire, mais s'étendant jusque chez les Neutres, de manière à utiliser ceux-ci comme fournisseurs. Elle aurait pu ne pas y réussir si nous l'avions mieux combattue sur ce terrain. Les Neutres limitrophes de l'Allemagne, qui sont tous de petits pays aux ressources limitées, étaient incapables de trouver chez eux tout ce qu'elle leur demandait en vivres et matières brutes, et il leur a bien fallu en faire venir de l'étranger la plus grande partie. Dans la plupart des cas ils n'ont servi que d'intermédiaires, si bien qu'en fait c'étaient les pays en guerre contre l'Allemagne, seuls détenteurs de certains produits, qui l'alimentaient. Ils gardaient donc la possibilité de contrôle qu'ils auraient eue si l'Allemagne s'était approvisionnée directement chez eux. D'ailleurs ce contrôle des Neutres présente de nombreuses difficultés : il s'agit de les empêcher de fournir l'ennemi, sans entraver leur propre ravitaillement. Il faut pour cela leur livrer seulement ce qui est nécessaire à leur propre consommation de sorte qu'ils n'aient pas d'excédent. On y arrive par diverses mesures qui sont le contingentement, la consignation, l'achat des produits du sol ou de l'industrie du pays.

***

Le contingentement est l'opération consistant à déterminer la quantité d'un produit qui peut être fourni à un Neutre, sans risquer qu'il en repasse une partie à l'ennemi. Un examen superficiel de la question laisserait croire qu'il n'y a rien de plus facile que de trouver ce qui est nécessaire à un pays pour sa propre consommation, de manière qu'on puisse lui livrer ce dont il a besoin sans lui laisser la possibilité d'en exporter au dehors. En principe, il suffit de consulter les statistiques douanières du temps de paix donnant l'importation et

l'exportation. Mais si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit qu'il faut tenir compte de nombreux facteurs dont l'interprétation est extrêmement délicate.

Prenons un cas concret. Parmi les produits qui manquent le plus à l'Allemagne, il faut citer les huiles et matières grasses. Dès le début, elle a cherché à s'en procurer en Hollande. La Hollande, n'en ayant pas des quantités suffisantes, les a achetées en Angleterre. Dans la période de janvier à avril 1915, l'Angleterre lui a fourni en huile de coco, de coton, de lin, de navette, de palme, de soja, etc., 51 100 tonnes de plus que dans la période correspondante de 1914 : ces 51 100 tonnes sont passées intégralement en Allemagne. Elle a vendu aussi à la Hollande 52 221 tonnes de graines de lin et 68 000 tonnes de graines de copra de plus qu'en 1914, de sorte que, pendant un certain temps, c'est l'Angleterre qui a ravitaillé l'Allemagne en matières grasses, comme la France l'a ravitaillée en café et en cacao.

Il importait donc de fixer le contingent des huiles et graines oléagineuses qui pouvaient être sans inconvénient fournies à la Hollande. Mais, dans ce cas, le calcul était singulièrement compliqué du fait que les marchandises importées servent de matières premières à une industrie nationale vivant surtout de l'exportation.

La Hollande fabrique en effet de l'huile de lin ; une partie seulement est utilisée pour la consommation intérieure, le reste est vendu à l'étranger. On aurait pu brutalement supprimer l'importation des graines de lin correspondant à la fabrication des 30 000 tonnes d'huile vendues à l'Allemagne. Mais en opérant ainsi on faisait un tort grave à la Hollande. En effet, les résidus de fabrication de l'huile lui sont indispensables pour fournir les tourteaux nécessaires à son élevage : elle en manque au point qu'elle importe pour sa consommation intérieure 270 000 tonnes de tourteaux de lin par an, dont 40 000 lui étaient en temps de paix fournies par l'Allemagne. Il y avait une solution : elle eût consisté à lui livrer les 40 000 tonnes de tourteaux qu'elle recevait de l'Allemagne et à réduire son importation de graines de lin de la quantité correspondant à l'huile qu'elle fournissait à l'Allemagne. On pouvait aussi, pour ne pas entraver son industrie de fabrication, lui acheter

la quantité d'huile de lin qu'elle avait accoutumé de vendre à l'Allemagne.

D'autres exemples pourraient être cités pour montrer qu'il n'est pas toujours possible de fixer le contingent d'une manière mathématique, quand il s'agit de matières premières utilisées dans une industrie nationale.

Il faut distinguer aussi, suivant qu'il s'agit de produits de contrebande absolue ou de contrebande conditionnelle. Dans le premier cas, le contingent est fixé de manière à correspondre exactement à la consommation nationale ; il représente alors la différence entre les importations et les exportations du commerce spécial. En matière de contrebande conditionnelle, il y a lieu de distinguer les produits qui ne sont l'objet d'aucune transformation industrielle, mais seulement d'un commerce de transit, de ceux qui entrent dans le pays à l'état de matière première et en ressortent à l'état de produits manufacturés. Notons à ce propos qu'il est toujours avantageux de trouver des solutions amiables, qui respectent les droits de l'industrie en même temps que ceux du commerce du pays visé, parce qu'elles peuvent devenir un moyen d'amorcer des échanges commerciaux et de conquérir un marché jusque là en possession de l'ennemi.

Lorsque l'on établit un contingent, il importe de ne pas le faire global, mais de procéder par matières détaillées. Ainsi il est arrivé à un certain moment que les Anglais, ayant fixé un chiffre pour les importations en Hollande de maïs et de seigle, sans s'occuper des autres céréales, les Hollandais se sont rattrapés sur l'orge et l'avoine dont l'importation a presque quintuplé par rapport aux quantités moyennes du temps de paix. Chaque espèce de céréales doit donc faire l'objet d'un contingentement spécial.

***

Ce n'est pas tout de réduire la quantité des marchandises pouvant être livrées aux pays neutres. Il faut prévoir le cas où il leur en reste un excédent disponible, et prendre des précautions pour qu'elles ne puissent pas être réexportées vers les pays ennemis. Pour cela on les consigne à des organisations

qui en assurent le contrôle. Telles sont la Société suisse de surveillance économique (S. S. S.) ; le Trust néerlandais d'outre-mer *(Nederlandsche oversee trust)* (N. O. T.) en Hollande, et la Guilde des marchands à Copenhague.

La *Société suisse de surveillance économique* a pour objet essentiel de surveiller et de garantir l'exécution des conditions mises par des gouvernements étrangers ou des particuliers à l'importation en Suisse des marchandises de tout genre, en ce qui concerne leur emploi. Elle aide les autorités suisses en leur recommandant des mesures propres à faciliter le contrôle, telles que l'interdiction d'exportation, la surveillance de la frontière, etc... Enfin, elle se charge d'acquérir à l'étranger, pour le compte des particuliers, des matières premières, des produits finis ou demi-finis, pour les besoins de la population suisse ou l'entretien de son bétail, et de les leur céder pour y être consommés dans le pays ou y être travaillés.

Une société analogue existe en Hollande, sous le nom de *Nederlandsche oversee trust.* Aucune autorisation de sortie n'est accordée aux marchandises figurant sur la liste de prohibition, s'il n'est pas justifié qu'elles sont consignées à cette association.

Pour le Danemark, les demandes d'exportation ne peuvent être examinées que si elles sont accompagnées d'une attestation émanant de la Chambre de commerce de Copenhague ou de la Chambre des industriels danois et destinée à prévenir le risque de réexportation vers un pays ennemi.

Nous dirons plus loin comment ont fonctionné ces sociétés.

***

Le contingentement et la consignation permettent d'éviter s'ils sont bien appliqués, que les pays ennemis reçoivent par l'intermédiaire des Neutres les produits d'outre-mer. Il faut aussi empêcher la production nationale des neutres de passer chez l'ennemi. Théoriquement, on devrait y arriver par la seule limitation des produits importés chez eux, qui seraient réduits au minimum de manière à forcer la population à consommer ce que lui fournit son territoire. Pratiquement, il est difficile de réaliser un contingentement aussi rigoureux.

En outre, il devient inefficace dans le cas où un pays produit certaines matières brutes ou denrées alimentaires, en quantités telles qu'il ne peut pas les consommer entièrement et doit s'en débarrasser à l'extérieur.

Le meilleur moyen d'en empêcher le passage à l'ennemi est alors de les acheter. Cette politique d'achats joint à l'avantage de priver les empires centraux de produits qu'ils recherchent avidement, celui de créer entre les Neutres et nous des liens d'intérêt qui faciliteront un rapprochement, et nous permettront, la guerre finie, de trouver, pour notre propre production, des marchés avantageux.

C'est ce que nous avons essayé de faire en Roumanie et en Russie, trop tard, malheureusement, et dans de mauvaises conditions, puisqu'il est arrivé que nous n'avons pas pu prendre livraison de nos achats et que l'ennemi en a profité. Nous aurions dû pratiquer cette politique dès le début avec la Hollande et le Danemark, en leur achetant la viande que nous faisions venir d'Argentine. On conçoit même la généralisation de cette méthode par l'achat de produits inutiles pour le moment, dans le seul but d'en priver l'ennemi. L'objection financière se trouve écartée du fait que les matières premières prennent une plus value certaine.

***

Voilà les principes posés. Voyons comment ils peuvent s'appliquer.

L'expérience a montré que dans la pratique cette application s'est heurtée à de grandes difficultés. Il a fallu près de trois ans pour mettre au point en France et en Angleterre les divers organismes chargés de faire la guerre économique [1], surtout pour coordonner l'action des organismes similaires

1. Les divers services concernant la direction du blocus économique et financier sont, depuis la constitution du ministère Clemenceau, réunis au ministère du Blocus, issu du sous-secrétariat d'État du même nom. C'est à ce ministère que sont rattachés les comités permanents internationaux d'action économique et des contingents, la commission interministérielle des listes noires, le comité du blocus, la commission du blocus financier, le comité de restriction des approvisionnements et du commerce de l'ennemi. Ce dernier, de même que la section économique de l'état-major de l'armée, est un organe consultatif. Il est doté d'un

fonctionnant chez les Alliés. Mais aux difficultés inhérentes à toute mise en marche, d'autres sont venues s'ajouter provenant du jeu des intérêts particuliers, constamment heurtés par les réglementatations qui font l'essence même de la guerre économique.

Si l'on reprend l'histoire de ce qui s'est passé au cours des années 1915, 1916 et des premiers mois de 1917, on constate que les prohibitions de sortie ont été souvent rendues inefficaces parce qu'elles étaient trop tardives. Un principe domine toute la question : tout produit qui est demandé par les Neutres en quantité supérieure à la normale est destiné à l'ennemi ; c'est donc qu'il est utile à celui-ci. Dès lors, son exportation doit être interdite. Chaque jour perdu à étudier l'utilisation que les Allemands peuvent faire de ce produit est mis à profit par eux pour en augmenter le stock. Quand la prohibition est prononcée, il est trop tard.

Une adaptation constante des listes de prohibition est nécessaire parce que les besoins des Allemands varient non seulement avec leurs propres innovations industrielles, mais avec les restrictions apportées aux exportations des Alliés. Dès qu'ils se voient privés d'un certain produit, ils le remplacent par un autre dont il faut prohiber aussi la sortie, sans perdre de temps.

Les prohibitions de sortie n'ont pas été appliquées par tous les Alliés simultanément et suivant la même politique. Ainsi, la France cessant de fournir tel produit aux Neutres, ceux-ci l'ont trouvé en Angleterre, au grand bénéfice du commerce de notre alliée, mais à notre détriment commun, puisque c'était donner à l'ennemi le moyen de continuer la guerre.

Il faut aussi que les prohibitions s'appliquent à tous les pays neutres. En décembre 1914, la France prohibe l'expor-

---

secrétariat qui publie un bulletin hebdomadaire et des monographies documentées.

Signalons aussi la section d'études économiques de la présidence du Conseil.

Au ministère du Commerce sont rattachés le comité de dérogations aux prohibitions d'entrées ; la commission consultative des affaires se rattachant aux prohibitions de sortie et à l'application en matière d'exportation de l'interdiction de commercer avec les sujets de pays ennemis ; la commission analogue pour les prohibitions d'entrée et le commerce d'importation.

tation du cacao; elle n'en exporte en Hollande que 57 tonnes contre 6 701 en 1913. Mais l'Angleterre en exporte 13 808 contre 88 en 1913. Et quand elle diminue son exportation en Hollande, elle la maintient vers les pays scandinaves !

Il est arrivé en Angleterre que les comités techniques qui conseillent le *Licensing Committee* ont eu une politique plus libérale que les organes directeurs du blocus : composés d'industriels et de commerçants, ces comités techniques ont plus d'une fois cherché à sauvegarder les intérêts du commerce britannique, et pour cela se sont montrés très larges dans leur manière d'appliquer les prohibitions de principe. Il en est résulté, en 1916 notamment, que l'Angleterre a fourni à elle seule, pour certains produits, les quantités nécessaires à la consommation des pays limitrophes de l'Allemagne ; quelquefois même ses livraisons ont dépassé les besoins de ces pays. Citons pour 1916 : 1 608 tonnes de thé fournies au Danemark, dont la consommation n'est que de 492 ; 1 409 tonnes de caoutchouc à la Suède qui n'en emploie que 648 ; 16 172 tonnes de zinc à la Norvège alors que 2 108 lui suffisaient, etc.

L'entente mutuelle entre les Alliés est donc nécessaire au sujet des fournitures à faire aux Neutres : d'une part ces fournitures seront strictement limitées aux besoins de ces derniers, de l'autre elles seront assurées par les Alliés proportionnellement à leurs disponibilités. Il faut, en tout cas, établir une union intime dans les méthodes et dans leur application. C'est ainsi que les Services des renseignements des Alliés doivent se communiquer mutuellement toutes les indications qu'ils peuvent se procurer sur les commerçants neutres, car il est bien évident que la question des personnes doit jouer un grand rôle pour tout ce qui concerne les relations commerciales : toute maison suspecte de tendances favorables à l'ennemi doit être tenue complètement à l'écart.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

On eut tort d'attacher trop de confiance aux sociétés fondées pour centraliser les importations dans les pays neutres ; les garanties qu'elles fournissaient de non-réexportation, à supposer même qu'elles eussent été sincères, ne pouvaient pratiquement pas être efficaces. En effet, ces trusts privés n'avaient pas les moyens de faire respecter leurs engagements par les consignataires réels de leurs marchandises. Il leur est arrivé de s'entremettre pour des consignataires fictifs. Des ventes réelles ou fictives ont permis aux lots importés d'être vendus en Allemagne, au même titre que les produits nationaux [1].

D'autres fois, le produit importé était dénaturé et maquillé de telle manière qu'à s'en tenir à la stricte application du règlement, on ne pouvait plus en empêcher la sortie, telles ces cotonnades exportées de Suisse après un festonnage sommaire sous le nom de broderies de Saint-Gall [2]. Ou bien le lot était morcelé et réexpédié tout entier par colis postaux.

D'autre part, la garantie des prohibitions de sortie édictées par les gouvernements neutres pour appuyer les demandes des trusts importateurs n'a pas toujours été effective ; la prohibition de principe voyait son effet neutralisé par des dérogations ou des fraudes. Il est certain que toute importation supérieure aux besoins normaux d'un pays pour un produit déterminé qui est réexporté sous une forme quelconque, rend libre, pour l'exportation, un excédent équivalent de produits similaires. On en revient donc toujours à la nécessité de limiter les neutres à la satisfaction de leurs besoins stricts.

***

Dès l'instant que l'expérience a constaté que les trusts d'importation tels que le N. O. T. ou la S. S. S. étaient inca-

1. Le règlement du N. O. T. prévoit que la surveillance s'arrête après que les marchandises importées par lui ont subi un nombre déterminé de cessions successives. Elles sont alors regardées comme assimilées aux produits nationaux.

2. Un décret du Gouvernement hollandais, à la date du 8 juin 1915, favorisait ce procédé pour les huiles et les graisses ; il interdisait complètement l'exportation des graisses à l'état pur, tandis que l'exportation avec permis était autorisée pour les graisses comestibles artificielles obtenues par mélange ou dénaturation.

pables de contrôler efficacement la destination des produits qu'ils reçoivent et d'en interdire la réexportation chez l'ennemi, le seul moyen d'empêcher l'Allemagne de se ravitailler chez les Neutres est de rationner ceux-ci de sorte qu'ils ne disposent plus d'aucun excédent. Encore faut-il que ce rationnement soit établi d'une manière à la fois équitable et rigoureuse : ce fut une erreur de le fonder simplement sur le calcul de la différence moyenne entre les importations et les exportations. Cette méthode en effet néglige la production nationale qui est ainsi rendue disponible au bénéfice de l'ennemi.

Ainsi, en 1916, les Alliés ont continué à alimenter la Hollande sans tenir compte du fait qu'elle a exporté en Allemagne 122 000 tonnes de pommes de terre et 52 000 tonnes de fécule. Les Hollandais auraient pu manger leurs pommes de terre au lieu de se faire livrer d'autres aliments.

Il faut aussi que ce rationnement soit complet, de manière que certains produits ne puissent pas être remplacés par d'autres qui ne figurent pas sur la nomenclature : depuis la guerre l'industrie a su tirer parti d'une foule d'objets et de matières qui, à première vue, semblaient ne présenter aucun intérêt au point de vue militaire. Quant aux produits pour lesquels le rationnement ne saurait être efficace, parce qu'ils existent en abondance dans les pays neutres, nous avons dit que le seul moyen d'en empêcher la vente à l'ennemi était de les acheter en totalité.

Mais ne croyons pas que la fixation du contingent règle entièrement la question. Dans les premiers temps, les importations en excédent, même reconnues, ne pouvaient pas toujours être sanctionnées : il est arrivé que la Cour des prises britannique n'a pas reconnu valable l'arrêt en mer de certaines cargaisons dépassant le contingent.

La surveillance maritime s'exerce de deux manières : le *Contreband Committee* de Londres et l'état-major de la marine contrôlent les manifestes des navires. Si la cargaison n'est pas connue des Alliés, ils sont visités en mer ou dirigés sur les ports anglais. L'autorisation du *Contreband Committee* dépend en premier lieu des garanties déposées par les consignataires, et ensuite de la nature des produits importés. Les fraudes

consistent à substituer à un consignataire suspect un intermédiaire de complaisance et à truquer la désignation des marchandises.

Plus efficace que le contrôle des manifestes est celui exercé par les croisières en mer : elles découvrent des fraudes dénotant, de la part de leurs auteurs, une ingéniosité prodigieuse pour maquiller les chargements et dissimuler les produits interdits. La contrebande a rapporté aux Neutres de tels bénéfices qu'ils ont mis tous les moyens en œuvre pour la réussir. Les Alliés ont dû lutter avec eux d'habileté et organiser un service des renseignements pour découvrir des intermédiaires et identifier les destinataires. Mais cela a pris du temps, de sorte que, pendant de longs mois, les Allemands ont pu recevoir sous le couvert des Neutres des produits qui leur ont rendu les plus grands services.

***

La suppression du ravitaillement de l'ennemi n'est pas le seul objectif à viser dans la guerre économique ; il faut aussi lui faire le plus de tort possible en entravant son commerce extérieur : c'est le moyen d'affaiblir sa situation financière et de faire baisser son change. Pour cela, on arrêtera complètement ses exportations toutes les fois qu'on le pourra ; en fait, toutes les fois qu'elles se feront par la voie maritime.

En principe, l'application des lois interdisant le commerce avec l'ennemi devrait suffire à empêcher les Alliés d'acheter des produits d'origine ou de fabrication allemande. Dans la pratique il n'en est pas absolument ainsi : les Allemands font de grands efforts pour introduire chez nous leurs marchandises, à titre de marchandises suisses, hollandaises ou scandinaves. Ils y ont réussi au début. Le meilleur moyen de dépister ces fraudes est d'avoir un service de renseignements fortement organisé.

Quant aux ventes faites par l'ennemi à ses voisins sans arrière-pensée d'exporter chez nous, il est difficile de les entraver. On y arrive dans une certaine mesure en essayant de se substituer à lui, c'est-à-dire en leur fournissant les produits dont ils ont besoin et qu'ils sont tentés de lui acheter.

Cette considération doit intervenir dans les accords économiques dont nous parlerons tout à l'heure.

***

Pouvait-on en 1915, 1916, 1917, dans la période toujours critique des mois d'été où la soudure entre les deux récoltes n'est pas encore faite, affamer la population des empires centraux assez complètement pour les réduire à merci? Peut-être. Les Allemands ont avoué que leurs achats de blé en Roumanie en 1916 les avaient préservés d'une « paix honteuse ». On pouvait en tous cas affaiblir grandement leur force de résistance.

Il est certain que le blocus n'a pas toujours été conduit avec l'énergie nécessaire. Au lieu de pousser des offensives brusquées et vigoureuses sur tous les points vulnérables, de faire le vide complet autour de l'Allemagne et de l'Autriche, les Alliés l'ont conçu à la manière d'une restriction progressive et lente, limitée à certaines espèces. Défaut de méthode.

Les Alliés ont aussi hésité sur les principes. Comme nous l'avons vu, ils ont tenu un compte très large des nécessités du commerce national. Auraient-ils dû le faire passer après le blocus, autrement dit le sacrifier aux nécessités de l'heure présente? C'était une décision à prendre par les Gouvernements. Si l'on avait été certain de l'efficacité absolue du blocus, la question ne se posait même pas : le premier objectif à atteindre était de gagner la guerre. Il s'agissait de choisir entre deux politiques, l'une ménageant les intérêts particuliers, même l'intérêt général qui s'attache à la prospérité économique; l'autre les abandonnant pour nuire à ceux de l'ennemi. C'est ainsi que le problème se présentait. Mais l'a-t-on vu nettement?

Pendant longtemps, le Gouvernement de l'Angleterre a suivi la première de ces politiques. Il s'est attaché à maintenir les exportations britanniques vers les pays scandinaves et la Hollande, sans se préoccuper de ce qu'une partie des produits qui leur étaient ainsi fournis passaient à l'ennemi. En fait ses exportations ont sensiblement augmenté. Il faut noter que la France n'était pas admise avec voix délibérative au

Rationing Committee de Londres, chargé de rationner les pays du Nord. Tout cela a été dit plusieurs fois au Parlement britannique et aussi à la tribune de la Chambre française [1].

Au commencement de 1917, deux événements se sont produits qui ont changé la situation : la déclaration de blocus faite par les Allemands le 31 janvier, et l'entrée en guerre des États-Unis. Tant que ceux-ci étaient restés neutres, ils n'avaient cherché qu'à bénéficier de leur situation, en développant le plus possible leur commerce pour prendre la place des belligérants sur le marché, dans les pays limitrophes de l'Allemagne comme dans les autres. En mars 1917, le tonnage des marchandises qu'ils fournissaient à la Hollande et aux pays scandinaves représentait 58 p. 100 des importations d'outre-mer dans ces pays. A plusieurs reprises, le Gouvernement des États-Unis avait protesté énergiquement contre les prétentions de l'Angleterre à entraver le commerce américain. Sir Edward Grey lui avait d'ailleurs répondu en maintenant le droit formel de l'Angleterre de saisir les bateaux chargés de marchandises évidemment destinées à l'ennemi sous le couvert d'un Neutre.

A peine entrés dans la lutte, ils modifièrent totalement leur manière de voir, et apportèrent aux Alliés l'appui le plus efficace pour la conduite de la guerre économique. Il devint alors possible de vérifier les cargaisons au départ des ports américains, ce qui supprima la plus grande partie des fraudes que la visite en mer ou le contrôle des documents étaient trop souvent impuissants à réprimer [2].

Le Gouvernement américain a aussi montré beaucoup d'énergie dans la discussion des accords à passer avec les Neutres pour fixer leur propre ravitaillement, empêcher celui de l'Allemagne et obtenir d'eux les produits nécessaires aux Alliés.

La déclaration de blocus et de guerre sous-marine sans réserve a déterminé une transformation radicale dans la poli-

1. Interpellation André Tardieu, dans la séance du 30 mars 1917.

2. L'entrée en guerre des États-Unis a permis aussi de porter à l'Allemagne un coup économique qui lui sera très sensible après la guerre : les Américains ont saisi les énormes quantités de marchandises de toute sorte que les Allemands avaient achetées et entreposées en Amérique directement ou par intermédiaire.

tique de rationnement des Neutres telle que les Alliés l'avaient pratiquée jusque là. Ils leur avaient reconnu le droit de ne subir aucune restriction dans leur vie économique et leur trafic commercial. Ils leur laissaient à cet effet la libre disposition de leur production nationale. Or, par la déclaration de blocus, les empires centraux ont eu pour but de s'assurer la partie de cette production qui, à la suite des accords conclus entre les Neutres et les Alliés, allait leur échapper. Nous avions acheté 85 p. 100 de la pêche norvégienne, 80 p. 100 de la pêche hollandaise, 50 p. 100 de l'excédent exportable des produits agricoles hollandais, L'Angleterre s'était assuré par des accords particuliers toute la fabrication de margarine de la Hollande. C'était pour l'Allemagne une question de vie ou de mort, car sa récolte désastreuse de 1916 la mettait dans l'impossibilité d'atteindre celle de 1917.

Les Alliés ont répondu à la déclaration allemande en resserrant le contingentement des Neutres, de manière à ce qu'il fussent obligés de consommer eux-mêmes leur production.

Quant au droit qui jusque là leur avait été reconnu d'être ravitaillés dans la mesure de leurs besoins, il fut réduit à n'être plus qu'un droit conditionnel, subordonné à de certaines exigences : maintien par les Neutres de leur trafic maritime avec les autres Neutres et les Alliés, et respect des accords instituant une juste répartition de leurs produits entre les deux groupes de belligérants.

C'est dans les conférences tenues à Londres en septembre 1917 que furent discutés les problèmes généraux que pose le resserrement du blocus. On établit les principes et on étudia leur application aux cas particuliers. Il en sortit la politique des accords. Elle est fondée sur l'idée générale du troc, mais est assez complexe. Elle comporte entre autres difficultés la limitation de leurs produits nationaux, produits que les Neutres sont autorisés à vendre à l'ennemi.

Ce serait une erreur de leur imposer la condition de réduire les exportations à leur taux de 1913. Dans beaucoup de cas, en effet, cette condition servirait l'Allemagne, puisque, depuis la guerre, elle reçoit d'eux des quantités sensiblement inférieures à celles qu'elle en recevait auparavant. D'ailleurs ce projet n'est pas réalisable dans la pratique, par suite de

l'impossibilité où se trouvent les Alliés de contrôler efficacement les réexportations que font les Neutres chez l'ennemi.

Il faut tenir compte aussi de leur dépendance forcée à l'égard de l'Allemagne. Pour les obliger à lui fournir ce qui lui manque, elle exerce sur eux une sorte de chantage et les menace de les priver de certaines matières indispensables, telles que le charbon ou les engrais potassiques qu'elle produit en excédent. On a suggéré, pour leur venir en aide et les affranchir de cette sujétion, de leur fournir d'autres engrais. A supposer même qu'on pût ainsi leur remplacer la potasse, il ne semble pas que ce soit avantageux pour les Alliés : ces fournitures entraînent un surcroît de transport très gênant par suite de la pénurie de tonnage. D'autre part, les Allemands ont un intérêt tel à vendre leurs engrais potassiques, même en dehors de toute contre-partie, pour maintenir leur change, qu'il est probable que cette action exercée sur les Neutres par les Alliés ne donnerait aucun résultat efficace.

Au contraire, un mode d'action avantageux consiste à priver les Neutres de certaines denrées dont l'importation ne sert qu'à libérer leur production propre au bénéfice de l'ennemi. C'est ce que l'on obtient pour le Danemark et la Hollande par exemple en réduisant leurs importations de fourrages et de tourteaux. Ils se trouvent ainsi empêchés de maintenir leur élevage et dans l'impossibilité de fournir l'Allemagne en viande et en produits de l'industrie laitière. Nous avons intérêt à ne pas leur donner le moyen d'obtenir une production agricole intensive, très supérieure à leurs propres besoins.

Encore risque-t-on de provoquer ainsi une nouvelle difficulté : en arrêtant les importations de fourrages, on fait augmenter, au moins pour un temps, les exportations de viande sur pied ou abattue, le bétail ne pouvant plus être nourri.

Faute de pouvoir empêcher les importations d'un pays vers l'Allemagne, on le mettra dans la nécessité de se les faire payer le plus cher possible, c'est-à-dire par la livraison des matières qu'elle emploie pour ses industries de guerre. Le moyen est simple : il suffit de ne plus les fournir au pays neutre ; il est alors forcé de les demander à l'Allemagne en échange de ce qu'il lui fournit.

En ce qui concerne l'industrie, le rationnement a pour objet d'assurer les Alliés que tous les produits manufacturés importés sont utilisés par les indigènes et que les objets fabriqués avec les matières premières importées sont aussi destinés à la consommation intérieure.

Au cas où les Alliés auraient intérêt à se faire livrer par les Neutres certains objets manufacturés par eux, ils doivent majorer en conséquence les contingents de matières brutes nécessaires à la fabrication de ces objets, en stipulant la fourniture de quantités proportionnées aux matières reçues. On regarde pour une matière donnée l'importation avant la guerre et on en soustrait l'exportation, car des quantités importantes peuvent souvent être en transit. On en conclut le contingent à fixer pour les besoins du pays. Il faut tenir compte aussi de la mesure dans laquelle cette matière est fournie par l'Allemagne ou pourrait l'être. Les Alliés ont toujours avantage à se substituer à l'Allemagne, parce qu'elle ne manquera jamais de se faire concéder, à titre d'échange, des produits alimentaires ou des matières premières précieuses.

Mais il est souvent difficile de vérifier les fabrications des usines et de s'assurer qu'elles ne produisent que pour le pays même et pour les Alliés. C'est ce qui se passe notamment avec la Suisse. Sur les contingents que lui accordent les Alliés pour les produits alimentaires ou les matières brutes servant à l'industrie, 75 p. 100 au moins, représentant une valeur d'environ un milliard, proviennent des pays alliés ou de leurs colonies. Mais les Alliés ne reçoivent guère que 830 millions sur 1 360 que valent les exportations suisses, soit 170 de moins qu'ils ne lui en donnent.

Ainsi, puisque les Alliés lui fournissent des céréales en quantité supérieure à sa consommation (plus de 15 000 tonnes en excédent), ils devraient obtenir d'elle la presque totalité des farines et des pâtes alimentaires qu'elle fabrique. De même pour les produits alimentaires dérivés de l'élevage : laits condensés et fromages, et surtout pour les produits fabriqués avec des matières premières fournies par nous, tels que les tissus de coton et les objets de caoutchouc.

Avec les pays scandinaves, des accords ont été conclus au mois de mai dernier ; les négociations ont donné lieu à des

marchandages interminables : dans certains cas, on se trouvait en présence d'arrangements déjà conclus entre eux et l'Allemagne. Nos accords limitent les exportations vers les empires centraux de certains produits, les interdisant complètement pour d'autres (animaux domestiques, certains métaux et métalloïdes). En échange d'importations assez considérables de matières de première nécessité (céréales, tourteaux, sucres, graines oléagineuses, phosphates, etc.), ces États assurent aux Alliés la fourniture d'autres matières dont ils sont producteurs : nitrates, produits métallurgiques, bois et produits du bois. Un grand résultat a été gagné par la limitation de l'exportation du minerai de fer suédois. Un des points essentiels de l'accord pour la Suède était la cession de tonnage : les Alliés ont obtenu 400 000 tonnes.

Un accord économique a aussi été conclu avec l'Espagne. Son cas n'est pas le même que celui des pays neutres limitrophes des empires centraux. Il n'y a pas à craindre en effet qu'elle puisse ravitailler facilement et immédiatement ceux-ci ; tout au plus, peut-elle leur fournir par petites quantités des produits ayant une grande valeur sous un faible poids, capables d'être transportés par sous-marins. Ce qu'il y faut éviter, c'est la constitution par les Allemands de stocks achetés et entreposés, qui leur assurent, dès la cessation des hostilités, des matières pour les nourrir et alimenter leur industrie, et privent en même temps les Alliés d'approvisionnements qui leur seront très utiles à ce moment. Si nous n'y prenons pas garde, nous y trouverons, après la guerre, la place occupée par les Allemands. Ils font dès maintenant un grand effort pour conquérir ce marché et se réserver l'exploitation de ce pays si riche en matières premières. Toutefois, l'augmentation de nos achats en Espagne présente l'inconvénient de déprécier encore notre change, déjà très bas.

Les principales questions concernant le blocus se trouvent ainsi réglées après quatre années de guerre. La mise au point a été longue et difficile. Mais qu'on prenne bien garde que la neutralité des États-Unis a été jusqu'à l'année dernière un grand obstacle à l'unité d'action nécessaire au succès. Tout se trouve facilité aujourd'hui du fait que le monde presque entier est avec nous.

Nous avons réalisé un progrès essentiel par la création, en mars 1918, d'un comité interallié de blocus fonctionnant à Londres. L'Angleterre, la France, l'Italie et les États-Unis y sont représentés. Il a tout pouvoir de décision sur les questions qui lui sont soumises, tant en ce qui concerne la politique du blocus que l'application des accords, la révision des contingents ou les mesures d'embargo. L'unité d'action est donc assurée.

***

Quelque imparfait qu'ait été le blocus, il n'en a pas moins donné, surtout depuis dix-huit mois, des résultats très importants. Les Neutres sont rationnés au point qu'ils souffrent plus que certains belligérants. En Suisse, la plupart des denrées alimentaires sont monopolisées, et les prix sont taxés. La population est rationnée, même pour le lait. La pénurie de textiles est telle que le département de l'Économie publique a chargé l'Office central suisse de prendre en inventaire tous les stocks existant à la date du 13 avril en matières premières et produits non achevés ou achevés. Les stocks de fil sont presque épuisés. Toute la laine produite dans le pays en 1918 est mise sous séquestre.

Au mois de juin, en Hollande, une partie des industries, tissage, brasseries, briqueteries, arrêtent successivement leur production, faute de matières premières ou de combustibles. La graisse se fait tellement rare que la ration hebdomadaire a dû être remplacée par 250 grammes de margarine ou de beurre. La ration hebdomadaire de 4 kilos de pommes de terre n'est plus assurée. La ration de café est réduite à 5 grammes par personne adulte et par quinzaine. La ration quotidienne de pain est de 200 grammes ; dans certaines communes, la municipalité a défendu la vente du pain pendant deux jours par semaine.

Le Danemark qui, en 1916, avait exporté en Allemagne 266 000 tonnes de viande et graisse et, en 1917, 231 000, se trouve aujourd'hui à court, au point que le rationnement de la viande et du lard y a été envisagé.

En Norvège, la ration journalière de farine a été réduite, au mois de mai, de 200 à 150 grammes. Celle de pommes de

terre a été fixée à 2 kilos par semaine. D'ailleurs ce pays où les industries chimiques, électrochimiques et électrométallurgiques ont pris un développement très important, jouit d'une grande prospérité. Elle n'empêche pas les habitants d'être privés de manger à leur faim.

Quant aux empires centraux, voilà quelques faits précis qui donneront une idée de la disette que leur inflige le blocus.

En janvier 1918, la ration moyenne hebdomadaire réellement touchée est en Allemagne de 1 600 grammes de pain ; 3 500 grammes de pommes de terre, 172 de viande, 65 de graisse, 230 de sucre. Elle donne 2 350 calories par jour (1 500 pour les *Schwerarbeiter* avec leur supplément de pain et de viande). Au cours de l'été, la ration normale quotidienne de farine est réduite à 160 grammes, ce qui, même avec l'addition de 10 p. 100 de pommes de terre, ne peut donner que 200 grammes de pain par jour (1 450 par semaine). Pas d'autre compensation que la distribution, d'ailleurs certaine d'un supplément de 750 grammes de sucre par mois. Impossible d'accroître la ration de viande comme on l'avait fait l'année dernière. La proportion des abattages a pourtant été fortement augmentée, à cause de l'impossibilité de nourrir le bétail, et la réduction du cheptel a atteint le point qu'elle ne peut pas dépasser, sous peine de compromettre l'avenir. Mais l'alimentation des animaux est si mauvaise par suite du manque de céréales fourragères et de tourteaux — conséquence immédiate du blocus — que le poids moyen de viande n'est plus par bœuf que de 156 kilos au lieu de 215 qu'il était l'année dernière !

Dans l'exposé d'ensemble de la situation qu'il a fait au Reichstag le 1er mai dernier, le secrétaire d'État von Waldow a avoué qu'il n'avait pas toujours été possible d'épargner les vaches laitières : d'où une nouvelle atteinte à l'alimentation par la diminution du lait.

En Autriche-Hongrie, la détresse alimentaire est encore pire. La ration quotidienne de pain y est tombée à 90 grammes, et il contient seulement 15 p. 100 de froment, contre 50 p. 100 de maïs et 35 p. 100 d'orge. Le beurre et la graisse sont introuvables, même au prix de 30 francs le kilo. La ration hebdomadaire de viande, de 200 grammes à Vienne, n'est que

de 100 à Prague. Celle de pommes de terre ne peut pas être maintenue à 1 kilo 1/2.

Comme conséquence de ces privations, l'état sanitaire est très mauvais dans les empires centraux, L'amaigrissement est général. Les maladies causées par une alimentation insuffisante : œdème, typhus de la faim, scorbut, dysenterie, se sont multipliées. La dysenterie seule a fait, en 1916, 10 000 victimes dans l'empire allemand. Dans les villes, les décès par tuberculose ont augmenté de 40 à 50 p. 100 sur les chiffres d'avant la guerre; dans l'ensemble du royaume de Prusse, l'augmentation est de 9 p. 100. Celle de la morbidité en général est de 23 p. 100 à Berlin. Cet affaiblissement entraîne naturellement pour les ouvriers une diminution de rendement très sensible ; pour les mineurs, qui sont mieux nourris que les autres, elle est évaluée à 30 p. 100.

La disette ne se fait pas sentir seulement pour les vivres ; elle est générale.

Un décret du 26 mars dernier a ordonné la réquisition de tous les métaux employés dans l'ameublement et la construction ; il vise tous les articles en cuivre, nickel, aluminium, étain, ainsi ue les alliages contenant au moins 50 p. 100 de métal. La liste des objets saisis énumère en 55 paragraphes tout ce qui peut se trouver dans une maison : patères, enseignes de boutique, garnitures de comptoir et de salles de bains, poids de balances, poignées de portes et fenêtres, rampes d'escaliers, grilles, etc... Elle excepte seulement les objets ayant une valeur scientifique ou artistique reconnue, ceux qui ont été fabriqués avant 1850, ceux qui sont recouverts d'une couche d'or, d'argent ou de platine; les inscriptions des tombes et des monuments sont aussi épargnées. Toutefois, en ce qui concerne l'étain, aucune exception n'est admise : ce métal est en effet un de ceux que l'Allemagne ne trouvera pas en Russie.

Tous ces objets doivent être livrés sans délai, ils sont payés à des prix variant de 6 marks le kilogramme pour le cuivre, jusqu'à 14 pour le nickel pur ; un supplément de 1 mark par kilo est alloué pour les objets dont le démontage a nécessité l'intervention d'ouvriers spécialistes,

La pénurie de cuir est aussi grande que celle de métaux.

L'empire en est à la 395e ordonnance relative au commerce des chaussures. Aux termes de cette dernière ordonnance toute chaussure, dont au moins la partie inférieure de la semelle est en cuir, ne peut être vendue que contre un bon d'achat : ces bons ne sont délivrés qu'aux personnes ne possédant qu'une seule paire de chaussures en bon état, ou ayant remis à un bureau collecteur deux paires de chaussures usagées. On multiplie les essais pour remplacer le cuir par des succédanés plus ou moins heureux ; la toile lui est substituée dans beaucoup de cas, notamment pour les harnachements et équipements militaires. Les cheveux de femme sont payés 14 marks le kilogramme ; le prix des cheveux d'homme, qu'au début de la guerre on avait conseillé aux coiffeurs de recueillir, est passé de 0 mark 20 à 1 mark 20 le kilo.

La crise de l'industrie textile est telle qu'au printemps de cette année, des 1 700 filatures et tissages existant en Allemagne, 70 seulement travaillaient à plein rendement, et que dans l'industrie de la soie, le nombre des broches avait été réduit de 40 000 à 2 500. L'emploi du linge de table est interdit depuis longtemps dans les hôtels et restaurants, celui du linge de ménage strictement limité chez les particuliers. Le fil à coudre est rationné ; à Leipzig, chaque habitant doit en recevoir 40 mètres par trimestre, sans pouvoir exiger du fil noir ou du fil blanc. Les bobines étant de 200 mètres, cinq personnes doivent donc se grouper pour l'achat d'une bobine. Quant aux vêtements, ils ne sont délivrés que contre des bons d'achat pour lesquels il faut rendre un vêtement usagé en bon état ou deux vêtements en mauvais état.

Les journaux allemands sont remplis de renseignements à ce sujet ; les innombrables circulaires qui règlent dans tous ses détails la vie des citoyens y alternent avec les plaintes de ceux-ci sur l'abus de cette réglementation et son insuffisance, puisqu'elle n'arrive que très imparfaitement à remédier au manque de toutes choses.

***

Grâce aux perfectionnements apportés dans les méthodes de la guerre économique, les Alliés pouvaient espérer qu'elle

leur donnerait, en 1918, un concours très efficace pour appuyer la guerre militaire. La défection russe a fait en partie évanouir cet espoir. Il est trop tard pour réduire complètement l'ennemi par la famine et la disette des matières premières.

A son retour de Brest-Litowsk, le comte Czernin a publiquement qualifié la paix qu'il venait de conclure avec l'Ukraine de « paix nourricière » et de « paix du pain ». C'était énoncer clairement les espoirs que les empires centraux fondaient sur les ressources alimentaires de la Russie méridionale pour atténuer leurs privations. Depuis, la paix avec la Russie a mis théoriquement à leur disposition celles de tout l'ancien empire des tsars. Ils doivent y trouver des céréales, du bétail, du beurre, des œufs. Comme textiles, la Russie leur fournira tout ce qu'ils voudront de chanvre et de lin : elle en produit chaque année 400 000 et 550 000 tonnes en moyenne principalement dans les provinces voisines de la frontière allemande. Le coton leur arrivera moins facilement : les 400 000 tonnes de la production russe sont dans le Turkestan et la Transcaucasie. Avec les textiles, les Allemands auront les graines à huile et les tourteaux ; or, la pénurie de matières grasses est une de celles qui les gêne le plus.

Les forêts de la Russie septentrionale les affranchissent de la dépendance des pays scandinaves pour la pâte de bois si utile pour le papier et la cellulose, qui est employée dans la fabrication des explosifs et de certains tissus.

Ne parlons pas de la houille ni du fer : les Allemands n'en manquent pas. Pourtant la région du Donetz leur donnera des minerais à haute teneur et non phosphoreux. Mais ce qu'ils trouveront, outre le platine, ce sont certains métaux, indispensables à la fabrication des diverses sortes d'acier, comme le tungstène et le manganèse.

Il y aurait donc de quoi les mettre entièrement à l'abri du besoin ; ils ne manqueraient plus que de caoutchouc, de coton, de cuivre, d'étain, de phosphates.

Mais si ces résultats sont atteints, ce ne sera que progressivement, en raison de la désorganisation qui désole cet immense pays, de l'océan Glacial à la mer Noire et de la Vistule au Pacifique. Regardons ce qui vient de se passer pour l'Ukraine.

Elle était le grenier à blé de la Russie. Ses terres noires, d'une fertilité prodigieuse, donnaient en céréales 40 p. 100 de la récolte totale de la Russie d'Europe et, en sucre, 82 p. 100. Un accord avait été signé le 9 avril entre les délégués austro-allemands et ceux désignés par la Rada de Kiew pour déterminer les conditions dans lesquelles l'Ukraine aiderait les puissances centrales : elle devait leur fournir jusqu'au 31 juillet 984 000 tonnes de céréales panifiables et fourragères, de légumineuses, de semences, de graines oléagineuses et de sucre de betterave. Les puissances centrales s'assuraient en même temps la livraison de 20 000 tonnes de viande congelée et 8 000 tonnes de fruits séchés.

Le commerce devait primitivement être monopolisé par le Gouvernement jusqu'au 31 juillet, mais ce système ayant donné de mauvais résultats, on fit appel à l'initiative privée et l'on créa une union économique germano-ukrainienne, un organisme central pour le commerce des blés, et un office commercial économique. Ces organismes comprennent des membres désignés par le Gouvernement et d'autres, désignés par les commerçants syndiqués.

D'autre part, une société d'exportation était fondée en Allemagne avec l'objet de découvrir et rassembler les marchandises susceptibles d'être exportées, et de donner des conseils aux acheteurs ukrainiens « pour qu'ils puissent trouver en Allemagne un large marché pour la satisfaction de leurs besoins ».

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie s'étaient entendues pour se partager par parties égales les céréales de l'Ukraine, l'Autriche obtenant la priorité des livraisons jusqu'à la fin de mai. Mais elles avaient vendu la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.

Dès le mois de mars, la presse allemande mettait le public en garde contre les espérances exagérées au sujet des céréales de l'Ukraine : elles existaient peut-être, mais leur transport serait en tout cas très difficile. Quant au paiement, il ne pouvait se faire qu'en or, ou par troc contre des objets manufacturés, les paysans ukrainiens n'acceptant pas le papier.

Jusqu'au 12 mai, il n'était arrivé aux gares frontières que 22 693 tonnes de grains au lieu de 150 000 prévues, et le trans-

port à l'intérieur de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie était si difficile qu'on ne pensait pas pouvoir les livrer à la consommation avant huit semaines.

Les empires centraux ne purent donc compter que dans une très faible mesure sur les ressources de l'Ukraine pour les aider à faire la soudure. C'est ce qui explique la nécessité où ils se sont trouvés de réduire la ration de pain.

La déception a été grande. Elle n'aurait pas dû être une surprise : il n'y avait qu'à se représenter les modifications profondes apportées à l'agriculture de l'Ukraine par quatre ans de guerre. Chaque année la surface des terres cultivées a été réduite, faute de main-d'œuvre et de semences ; le manque d'engrais a encore diminué le rendement. Enfin, la Révolution a considérablement aggravé cette situation, les paysans ayant pillé les domaines des grands propriétaires et anéanti d'immenses stocks de céréales, incendié les fermes et les machines agricoles, abattu le bétail. Un journal allemand évalue le déficit pour l'année 1918 à plus de 6 millions de tonnes, soit à peu près la quantité que l'Ukraine exportait normalement en temps de paix. L'anarchie ne cesse d'augmenter, au point que l'on se demande comment pourront être effectuées les semences d'automne. Comme les stocks sont presque complètement épuisés, le pays est menacé de la famine et il est possible que les Allemands en tirent moins encore en 1919 qu'en 1918. La situation est analogue dans le reste de la Russie.

Pour le coton, l'industrie allemande escomptait la production du Turkestan russe. Or, de ce côté aussi il y a déception, au moins pour le moment. Les craintes de famine ont poussé la population à substituer la culture du blé à celle du coton ; déjà marquée la seconde année de la guerre, cette tendance s'est encore accentuée en 1917-1918. D'une année à l'autre, la superficie plantée en coton dans le Turkestan russe a diminué de 37 p. 100. La récolte moyenne atteignait avant la guerre 350 000 tonnes ; elle n'a pas atteint 200 000 en 1917. Là-dessus, la moitié avait été exportée avant la paix ; le reste est resté dans le pays, mais il a été « nationalisé » par les bolcheviks, et il y a tout lieu de croire que les Allemands arriveront difficilement à mettre la main dessus.

La paix conclue avec la Roumanie leur donne des avan-

tages plus faciles à réaliser. Ce pays a moins souffert de l'anarchie et peut reprendre rapidement la prospérité économique dont il jouissait avant la guerre. Les empires centraux en bénéficieront ; ils sont assurés de ne plus manquer de pétrole, de blé, ni de maïs. L'Autriche-Hongrie était déjà, après la Belgique, le plus gros client de la Roumanie pour les céréales.

Le traité économique du 7 mai 1918 entre l'Allemagne et la Roumanie stipule formellement (article 7) :

Les ressortissants de l'empire d'Allemagne, ainsi que les sociétés par actions et les autres sociétés commerciales industrielles ou financières (y compris les compagnies d'assurances), constituées conformément aux lois de l'empire d'Allemagne, auront en Roumanie qualité pour acquérir dans les villes des biens mobiliers de toute nature, ainsi que des biens immobiliers, pour prendre à bail dans les communes rurales, pour une durée de trente années, des biens immobiliers et dans le but d'exercer un commerce ou une entreprise de transports et pour en disposer pendant la durée du bail. Il ne sera pas fait obstacle par le Gouvernement roumain au renouvellement du bail à deux reprises pour la durée indiquée précédemment, en tant que ce renouvellement du bail est fait chaque fois cinq années avant son expiration, après accord entre le preneur et le bailleur.

Les ressortissants de l'empire d'Allemagne et les sociétés ci-dessus désignées pourront exploiter un commerce, une industrie et une profession quelconque, sans à cet égard être soumis à d'autres restrictions ou à des taxes et impôts plus élevés que ceux qui frappent la catégorie la plus favorisée des ressortissants roumains ou des sociétés roumaines; à cet égard ils devront se conformer aux lois roumaines. Ils ne doivent en aucune manière être moins favorablement traités que les ressortissants ou les sociétés d'une tierce puissance pour l'exercice d'une des professions ci-dessus visées ou pour l'achat, la possession ou la disposition de leurs biens immobiliers de toute nature

Le droit de propriété, tant pour eux-mêmes que pour leurs héritiers, sans limitation aucune et conformément aux lois roumaines, sera reconnu aux ressortissants de l'État allemand qui avaient déjà la propriété en Roumanie de biens fonciers de quelque nature que ce soit à l'époque de la conclusion de la paix.

L'article 8 concède les mêmes privilèges aux entreprises allemandes de transports. Une série d'articles visent l'application des tarifs de transport aux marchandises allemandes; sur tous les points, l'Allemagne devra jouir du traitement de la nation la plus favorisée. Elle est donc en mesure d'organiser

l'exploitation économique de manière à en tirer pour elle-même le profit le plus avantageux, et cela, presque sans délai.

Est-ce à dire que les Alliés doivent relâcher leur effort et se désintéresser du blocus, parce que son efficacité se trouve ainsi réduite? Non, certes. C'est une raison de plus pour redoubler les coups et faire sentir à l'ennemi les effets de l'unité d'action si péniblement réalisée. Parmi les produits que la Russie et la Roumanie ne donneront jamais aux empires centraux, il en est qui sont indispensables à leur industrie de guerre. Pendant trop longtemps ils ont pu se les procurer par l'intermédiaire des Neutres. Si les Alliés continuent à appliquer sans défaillance les méthodes de rationnement inaugurées depuis quelques mois, le manque s'en fera sentir de plus en plus vivement, malgré toute l'ingéniosité de l'ennemi à y suppléer. Il en résultera pour lui un affaiblissement bien capable de hâter le moment où il s'avouera vaincu.

A. T.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LE PRÉSIDENT WILSON
et l'évolution de la politique étrangère des États-Unis,
par **Sir Thomas Barclay.**

L'*Entente cordiale* qui constituait une garantie contre l'impérialisme allemand, a vu, en pleine guerre, les États-Unis se joindre à elle. Sir Thomas Barclay, artisan actif de l'amitié franco-britannique, a précisé le sens de la politique américaine en prenant pour centre de son étude la grande figure du Président Wilson. Il montre comment la doctrine élaborée par Monroë s'est révélée insuffisante au contact des événements. Une étude loyale de la guerre européenne et des méfaits de l'Allemagne conduisit progressivement le Président Wilson à l'acte décisif du 2 avril 1917. Ainsi, cette politique dont les conséquences sont capitales, apparaît dans sa logique interne, aussi idéaliste dans son principe que résolue dans ses manifestations. Des appendices contenant les principaux messages du Président complètent utilement l'ouvrage.

LA FRANCE ÉTERNELLE,
par **Pierre de Bouchaud.**

A chacune des quatre années révolues de la terrible guerre, M. Pierre de Bouchaud a consacré une série de poèmes vibrants, d'une inspiration sincère et chaleureuse. Dans ses poésies antérieures comme dans ses écrits sur l'art italien, il se montrait surtout un rêveur délicat et un dilettante raffiné. Cette fois, sans rien perdre de ses qualités d'artiste, il s'est fait l'interprète du plus simple et du plus humain des sentiments, celui de la patrie. Et cette nouvelle manière lui a pleinement réussi.

DESCARTES,
par **Louis Dimier.**

L'ouvrage est une étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Descartes. Insistant sur la place de la démonstration spiritualiste dans le système, sur les actes et les déclarations par lesquels Descartes a affirmé sa foi catholique, l'auteur cherche à établir que l'entreprise du créateur de la géométrie analytique avait pour but principal la destruction de l'irréligion. Descartes serait ainsi replacé dans la « tradition » de l'Église, rapproché des scolastiques, éloigné de l'idéalisme moderne : nul libre penseur ne devrait se réclamer de lui. On voit de suite les réserves qu'appelle une pareille thèse, défendue d'ailleurs avec habileté ; on préférera sans doute des interprétations de la doctrine plus conformes à son esprit profondément rationaliste.

MON PAYS,
par **Dominique Durandy.**

Ce pays c'est la Riviera et l'auteur le déclare le plus beau du monde. Il en parle à la fois avec enthousiasme et érudition. Il étudie successivement les villes de guerre, comme Roquebrune et la Turbie ; les villes féodales, Eze, Cabris, Cipières, dont chacune se glorifie d'une légende héroïque, et les villes pittoresques qui justifient le mot du royal dilettante Léopold II : « Le département des Alpes-Maritimes est une section terrestre du Paradis. » M. Durandy, qui a pris comme épigraphe cette phrase du souverain des Belges, en a démontré l'exactitude de la façon la plus probante et la plus charmante aussi.

JOJO ET SON AMIE,
STÉNO-DACTYLOGRAPHES,
par **Charles de Saint-Cyr et Béatrice.**

Ce livre est d'abord un roman amusant, écrit d'un style alerte avec la plus agréable facilité. On aura certainement grand plaisir à lire l'histoire des deux jeunes Parisiennes vaillantes et gaies, aux prises avec les difficultés de la vie. Ajoutons que l'ouvrage présente un réel intérêt au point de vue féministe et que les auteurs, sans s'y appesantir, ont touché à des questions pratiques, d'ordre social. De sorte que le livre aimable est, par maint endroit, un livre utile.

SOUVENIRS DE GUERRE
D'UN SOUS-OFFICIER ALLEMAND,
par * * *.

Le *Feldwebel* anonyme dont on publie le journal de marche a fait campagne en France pendant de longs mois. Il a pris part à la bataille de la Marne, il s'est battu en Picardie, en Champagne. Ses souvenirs sont donc variés ; mais, à travers tant de combats, le soldat et l'officier allemands y apparaissent toujours avec le même caractère, tels que les documents précédemment recueillis nous les présentaient : sauvages, pillards, dominés le plus souvent par les pires instincts. On comprend que le feldwebel, plus civilisé que la plupart de ses camarades, ait été excédé d'une guerre pareille ; blessé et placé dans le service auxiliaire, il finit par déserter pour échapper à la contrainte du militarisme odieux et tout puissant.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.